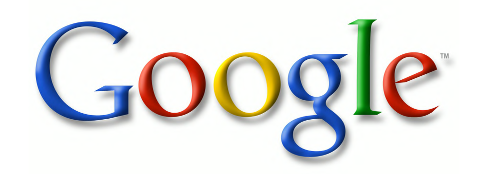


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

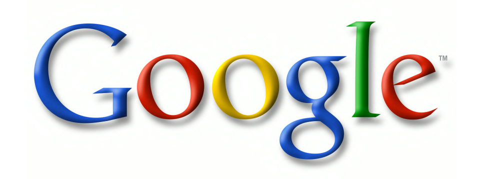
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

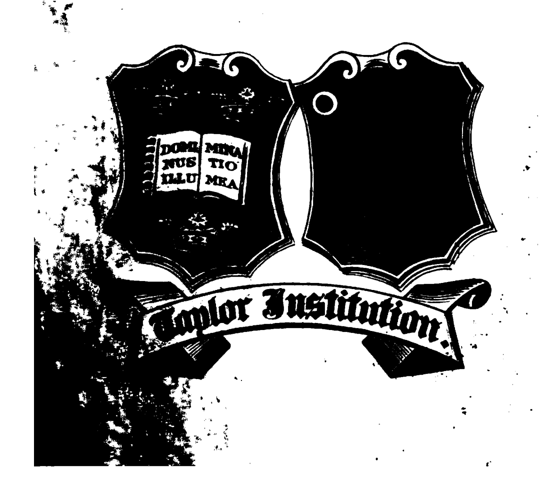
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





...e Ancienne et Moderne
...I. DAUTHON
...Rue des Beaux-Arts
PARIS (6e)
...t & Vente de Livres
1925
...du catalogue sur demande
PRO REGE ET PATRIA
Du Soulier

73 a 19 (1.a)



73 a 19 (Final Add.)

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,

Comédien du Roy.

TOME I.

A PARIS,

Chez La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image S. Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

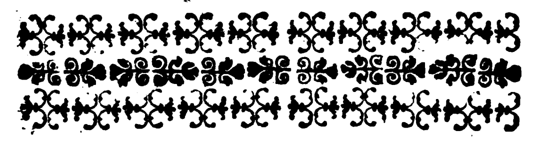

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 - JAN. 1927
OF OXFORD
LIBRARY OF

PIECES

Contenuës en ce premier Volume.

LA
RUE MERCIERE,
OU
LES MARIS DUPEZ.
COMEDIE.

Réprésentée à Lyon en 1694.



PREFACE.

JE n'aurois jamais songé a faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répetition de Thesée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a représentées ci-devant, si le Titre spécieux de *la Ruë Merciere*, n'eût donné envieà un chacun d'en avoir la copie. Plusieurs personnes se sont gendarmez àses prémieres représentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les joüer publiquement; cependant en la composant je n'ai point eu dessein d'y peindre personne. Mais comme les avantures que j'y ai mises, sont fort communes dans le monde, il étoit presque impossiblequ'elles n'eussentquelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines personnes l'ont voulu critiquer, mais ils y auroient perdu leur tems; car je suis persuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

MOnſieur HARPIN, Marchand de dentelle.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Iſabelle.

LE MARQUIS, Gaſcon.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

La ſcene eſt à Lyon, dans la ruë Merciere.



LA RUE MERCIERE OU LES MARIS DUPEZ.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.



Si nous sommes cocus, nous en voyons bien d'autres,
Leurs femmes ne sont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah! pour la vôtre, bon; mais j'engage ma foi,

Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi ! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente,
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante ?
Et que ſes yeux baiſſez, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'Hymen vous ſoient de ſûrs garans ?
Non, non, dans ce quartier les femmes, cher Compere,
Auſſi-bien qu'autre part, ne ſe deffendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart, vous ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avoüerez auſſi que quand on eſt marchande.

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende;
Mais ce n'eſt plus la mode, & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hyver, les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oüi, mais ne rien répondre,
Qui répond paye. Enfin je n'ai que trop vêcu,
Pour ſçavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoique vous me diſiez, je croi ma femme ſage;

Et la grande pudeur qu'on voit sur son visage,
D'en rien appréhender m'ôte tout le sujet.
Mais vous, Monsieur Harpin....

M. HARPIN.

Hé! Monsieur Cornardet,
Sçachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui disent de bons mots, qui sont toûjours riantes,
Qui sans aucun scrupule & sans s'effaroucher
Ecoutent l'équivoque, & loin de s'en fâcher,
Y répondent souvent, & même avec finesse,
Que celle qu'un seul mot, un regard, un rien blesse,
Qui d'un conte plaisant faisant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en pense pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là?

M. HARPIN.

J'entens que ces derniéres,
Se laissent plûtôt prendre encor que les premiéres,
Que votre femme étant de ce nombre, je croi,
Que vous êtes encor plûtôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous soutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu, point de colere.
Il faut tout doucement éclairer ce mystere,
Et ne pas faire enfin comme ces ans passez,
Fit un de nos voisins, que bien vous connoissez,
Qui malgré qu'on en eût, voulut par son caprice

Etre averé cocu par Arrêt de Justice;
Et même dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât son déshonneur par tout,
Il en fut pour ses frais. Mais laissons la satyre,
Tout le monde en sçait plus que je n'en pourrois
dire.
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus sont toûjours des premiers.
Votre femme sur tout en paroit entêtée,
Et la mienne, je crois, n'en est pas moins tentée.

M. CORNARDET.

Quel est votre dessein?

M. HARPIN.

D'aller chez les Fripiers
Loüer dès-à-present des habits d'Officiers;
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits assez mauvaise mine;
Mais qu'y faire? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons sans perdre un seul moment;
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour differer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, Compere, allons, & feignant de partir
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.

SCENE II.

ELIANTE, ANGELIQUE,

ELIANTE.

Nos maris sont partis, nous n'avons plus à craindre,
Il ne faut desormais nullement nous contraindre ;
Nous avons trop languis pendant leur long séjour,
Il faut nous divertir jusques à leur retour.

ANGELIQUE.

Avons-nous bien du tems.

ELIANTE.

Nous avons la semaine.

ANGELIQUE.

Que tu vas réjoüir par-là ton Capitaine !

ELIANTE.

Et toi ton Avocat !

ANGELIQUE.

Bon ; je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ELIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus....

ANGELIQUE.

Succedent aux anciens.

ELIANTE.

Le joli caractere !
Je suis bien plus constante, & suis bien moins legere :
Hors cinq ou six Amans que je veux m'arrêter,
J'ai fait vœu désormais de n'en plus écouter.

ANGELIQUE.

Tu te contrains beaucoup, & c'est bien peu de chose
Que cinq ou six amans.

ELIANTE.

C'est de peur qu'on ne cause,
Quoique nous ne pensions ni l'une ni l'autre à mal,
Ton époux est jaloux & le mien est brutal.
Il apprit l'autre jour que malgré sa défense
J'étois avec Lisandre, il vint en diligence ;
Dedans le Charbonnier nous fûmes nous cacher.
Il nous trouva ; d'abord il pensa se fâcher.

ANGELIQUE.

Bon ! tout cela n'est rien ; le mien me desespere,
Un rien presque suffit pour le mettre en colere ;
Jusques-là l'autre jour qu'il faisoit le jaloux,
Pour avoir une nuit découché de chez nous.
J'étois au Bal, lui dis-je.

ELIANTE.

Hé fi ! c'est une honte.
Est-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Est-ce à present la mode, au moins en ce pays ?

ANGELIQUE.

ça, pour un moment laiſſons là nos maris ;
Ii-bien j'apperçois venir quelque pratique,
ſt un de tes amans, rentrons dans ta Boutique.

SCENE III.

E MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

St-ce là ce quartier dont on fait tant de bruit ?
Où tous les Officiers. . . .

LISIMON.

Vous êtes mal inſtruit.
achez que cette ruë en butte à la ſatyre
le nombre de gens que ſon commerce attire,
eſt pas aſſûrément telle que vous penſez,
crois depuis deux ans m'en être inſtruit aſſez.
prenez qu'on y garde autant de retenuë,
'on y vit auſſi-bien que dans toute autre ruë.

LE MARQUIS.

mes amis pourtant m'en ont fait un rapport. . .

LISIMON.

qui ? Des fanfarons, qui faiſant leur effort
près d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
at par tout ſe vanter d'avoir triomphé d'elle.

Encore un coup, Marquis, on s'est mocqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainsi; mais on m'a dit à moi,
Que Marchande de drap, Gantiere, Rubaniere,
Marchande de dentelles, & Guimpiere & Lingere,
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, quand on les pressoit.... enfin, *& cætera*.

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être,
Je puis à dire vrai ne m'y pas bien connoître;
Mais je puis bien ici, Marquis, le declarer,
Qu'après avoir été deux ans à soupirer,
Près de cette Marchande, encor que je lui plaise...

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes discret, j'en suis parbleu bien aise.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu.

LISIMON.

Il est si vrai, qu'enfin je me suis résolu
A l'épouser.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu me la donnes belle;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle!

LISIMON.

Pourquoi non? j'en connois même dans ce quartier
Que s'ils ne s'étoient point mêlez d'autre métier
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je sçais qui tu veux dire

Mais tu me viens conter qu'à Lyon on soupire
Des deux ans sans rien faire & sans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel est mon sort, juge à present du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi dans Lyon toute fille est pucelle.

LISIMON.

La peste, que nenny ; je sçai qu'il en est telle,
Et sans sortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit.
Mais raisonnons un peu sur ton beau mariage,
Tu me disois tantôt que celle qui t'engage
Avoit un mari qui....

LISIMON.

Tu ne me comprends pas;
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas,
A pour notre malheur certaine belle-mere,
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Aussi-tôt qu'à sa fille elle voit quelque amant ;
De sorte que pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre,
Et c'est à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément ?
Est-elle jeune ?

LISIMON.

Oüi.

LE MARQUIS.

Belle ?

LISIMON.

Passablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit ?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'est mon affaire.

LISIMON.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'est que je veux devenir ton beau-pere.

LISIMON.

Il n'en est pas besoin ; si tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter,
C'est sa voisine. Adieu, j'apperçois Isabelle.

LE MARQUIS.

Je vais tout doucement m'insinuer près d'elle.

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoissance assez adroitement.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le diable m'emporte.
Et je n'ai ressenti jamais d'ardeur si forte.
Je ne puis resister à vos divins appas.

ANGELIQUE.

Ce discours me surprend, ne vous connoissant pas;
Mais comme votre abord marque un homme sincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGELIQUE.

Il est à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'il y demeure.

ANGELIQUE.

Je croi qu'il y sera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Quand il est à Lyon, vraiment je n'ose pas
Sans sa permission faire le moindre pas.
Je ne vais nulle part qu'il ne soit à ma suite;
Mais quand il est absent aussi-tôt j'en profite.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier si mal?

ANGELIQUE.

Je vis bien, l'épousant, que c'étoit un brutal;
Mais comme mes parens vantoient fort ses richesses,
Quoique je ne sentisse au fond nulles tendresses,
Qu'il parût mal bâti, ridicule à mes yeux,
Je dis, prenons toûjours, c'est en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE.

LISIMON.

HE quoi donc! vous avez déja fait connoissance?

LE MARQUIS.

C'est bien moi, qui jamais trouve de résistance;
De cent, c'est celle en qui j'en ai trouvé le plus;
Je ne m'arrête point aux discours superflus.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, LE MARQUIS, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUel dessein auroient-ils ? Je voudrois le sçavoir.

ANGELIQUE.

Moi, je m'en doute assez ; ils veulent venir voir
Comme ils seront reçûs dedans cet équipage.

ELIANTE.

Ah, si c'étoit cela, pour leur donner ombrage,
J'imagine un moyen qui nous réussiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plaît ?

ELIANTE.

Hé ! mais.... c'est qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l heure.

LE MARQUIS.

La chose est fort facile, ici près je demeure ;
Vous les allez avoir dans ce même moment *Il sort.*

ANGELIQUE.

Le Carnaval permet un tel déguisement,

Et c'eſt ce qui pourra, s'ils découvrent la ruſe,
Nous ſervir auprès d'eux d'une valable excuſe.

ELIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi Liſette, ſur tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

JE reſpire à la fin, ma charmante Iſabelle;
Jamais occaſion ne fut pour nous ſi belle.
Enfin c'eſt en ce jour qu'il me faut éclater,
Mon amour plus long-tems n'y ſçauroit réſiſter.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaîne.
Hélas! ſi vous ſçaviez quelle cruelle peine,
Voir d'un côté l'objet qui nous a ſçû charmer,
N'oſer ouvertement lui parler ni l'aimer;
Et d'un autre côté voir une Belle-mere
Par ſes contorſions s'efforcer de nous plaire,
Qui malgré nous, nous tire un aveu plein de fard
Où le cœur ni l'amour n'eurent jamais de part;
Enfin qui nous fatigue à force de careſſes,

Et nous veut malgré nous arracher nos tendresses :
Voilà, belle Isabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Lisimon, être le seul à plaindre ?
Ne dois-je pas aussi comme vous me contraindre ?
Ma mere est ma Rivale, elle reçoit vos vœux,
Je ne puis faire un pas sans vous trouver tous deux ;
J'entens tous vos discours, je vois votre tendresse,
Même le plus souvent, j'en sens quelque tristesse ;
Mais pour m'en consoler, je me flate & je crois
Que tous ces doux propos ne s'adressent qu'à moi.

LISIMON.

Ah ! vous le pouvez croire ; & parmi ces contraintes
Je sens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Brisons là, s'il vous plait, finissons vos regrets ;
Vous serez aujourd'hui tous les deux satisfaits.
Est-ce que vous doutez que Monsieur votre Pere,
Irrité du projet de votre Belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne se mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monsieur l'en rend jaloux ;
Pour ne lui plus laisser aucun sujet d'ombrage
Il lui demandera sa fille en mariage.

ISABELLE.

Lisette va bien vite.

B ij

LISETTE.

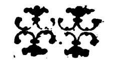
Et vous bien lentement :
Si jamais je suis grande, & que j'aye un amant ;
Vous imaginez-vous, pour peu qu'il soit fidele,
Qu'il ait bien long-tems lieu de m'appeller cruelle ?
Ah ! que non. De l'humeur dont déja je me sens,
Il ne languira pas avec moi bien long-tems.
Je sçai sur ce sujet de certaines paroles,
Où l'on a fait un air ; elles sont assez droles.
Et si vous voulez bien un moment m'écouter,
Pour vous dés-ennuyer je vais vous les chanter.

CHANSON.

Un jour dans les transports d'une vive tendresse,
Un Amant dit à sa Maitresse.
Pourquoi m'avez-vous fait si long tems demander
Ce que vous vouliez m'accorder ?
Elle lui répondit. J'ai feint de m'en deffendre,
Mais je ne serai plus si sotte à l'avenir,
On refuse souvent de prendre,
Ce qu'on voudroit déja tenir.

ISABELLE.

Lisette laissons-là toutes ces bagatelles :
Voici nôtre Marquis.



SCENE VIII.

MARQUIS, LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

MARQUIS, *faisant apporter deux habits.*

HE bien! où sont ces belles?
es auront de quoi s'habiller comme il faut.

ISABELLE.

ur leur aider, Lisette, il faut monter là-haut.

SCENE IX.

E MARQUIS. LISIMON.

LE MARQUIS.

Vous autres, demeurons; & si tu veux bien rire,
Nous attendrons ici ces masques de satyre.

LISIMON.

s voici, parle bas.

LE MARQUIS.

Il faut les accoster;
n'est pas encor tems de les laisser monter.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON, M. HARPIN, & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement travestis en Officiers.*

LE MARQUIS *après les avoir saluez.*

APparemment, Messieurs, vous êtes au service.

M. CORNARDET *en Officier*

Oüi, Monsieur, nous servons.....

LE MARQUIS.

Où donc? dans la Milice?

M. HARPIN *en Officier.*

Oüi, je suis Colonel, & Monsieur Lieutenant.

LE MARQUIS *ôtant son Chapeau.*

Colonel! ah, Monsieur, & de quel Régiment?

M. HARPIN *en Officier.*

Hé.... de mon Régiment?

LISIMON.

Cela s'en va sans dire.

LE MARQUIS *à Lisimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *Bas à M. Cornardet.*

Je ne sçais où j'en suis.

LISIMON.

Mais, Monsieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom?

M. HARPIN *embarassé.*

A vous dire le vrai... je ne suis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup.... à sçavoir comme on
nomme
Mon Régiment.

LISIMON *montrant M. Cornardet.*

Monsieur peut-être le sçaura.

M. HARPIN *en Officier.*

Ah! si mon Lieutenant le sçait, il le dira.

M. CORNARDET *en Officier.*

Si même un Colonel ne peut vous en instruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire,
C'est pourquoi, croyez-moi, finissons l'entretien.

M. HARPIN, *aprés avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, se divertit-on bien?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, sur tout pour la galanterie.

M. HARPIN *en Officier.*

Pour cela, je le sçais, dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point sçavoir quelles sont vos amours?

LE MARQUIS.

Oh, quant à moi, ma foi je change tous les jours.

M. HARPIN *en Officier à Lisimon.*

Ne marchandez-vous point souvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là.
montrant la boutique de sa femme à Lisimon.

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce soir, si vous voulez.

M. HARPIN *en Officier à part.*

Parbleu, je le crois bien,
Puisque c'est ma maison.

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN *en Officier.*

Je n'en pense pas moins.

M. CORNARDET *en Officier en montrant aussi la Boutique de sa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plaît, n'est-elle pas plus fière?

LE MARQUIS.

Non pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être faite à Monsieur;
Entre les Officiers cela se fait sans honte.

M. HARPIN *en Officier.*

Fort-bien, nous en avons tous deux pour notre compte,

LE MARQUIS, *rentrant dans la boutique avec Lisimon.*

C'est sans adieu, Messieurs, nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN *en Officier.*

Parbleu, gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

Lisette vient à nous, qui peut nous reconnoître;
Feignons pour l'abuser.

LISETTE. *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET *en Officier.*

Dis-moi, ma chere enfant, sçais-tu qui loge là?

LISETTE

Hé pourquoi, s'il vous plait, demandez-vous cela?
Est-ce que vous voulez acheter des dentelles?
Si vous en souhaitez, nous en avons de belles.
Mais je vois à votre air que loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter;
Le champ vous est ouvert, entrez sans vous contraindre,
Les Maris n'y sont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé! quand ils y seroient, que feroient-ils?

LISETTE.

Bon, rien;
Car ce sont des bénêts, je les connois fort bien.
Ils peuvent s'assurer que si j'étois leur femme,
Ils seroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN *en Officier.*

Le sont-ils, qu'en crois-tu ?

LISETTE.

Je n'en répondrai pas;
Mais quand cela seroit, cela se dit tout bas.
Et c'est ce qui les peut consoler dans leur peine.
Aussi bien nous avons une demi-douzaine
De Voisines, de qui l'esprit est médisant,
Et donne un coup de langue à chacun en passant.
Depuis un certain tems, voulant passer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles font leurs études
A s'instruire de tout, à parler d'un chacun,
Et dans leur médisance à n'épargner pas un.

M. HARPIN *en Officier.*

Nous avons bien besoin de toutes ces fadaises,
Laisse-là ce discours; mais nous serions bien-aises
Que tu nous fisse entrer un moment là-dedans.

LISETTE.

Monsieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN *en Officier.*

Donnons-lui quelque chose avant de voir ces
Dames.

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Quoi ! donner de l'argent pour aller voir nos femmes ?

M. HARPIN *en Officier, bas à Cornardet.*

Hé morbleu ! taisez-vous, rien ne sera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous sera rendu.

LISETTE.

Montez donc sans façon. (*à part.*) Pour moi je me retire,
Je ne pourrois rester sans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ELIANTE & ANGELIQUE *en Cavaliers.* M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGELIQUE *en Officier, faisant sortir M. Harpin & M. Cornardet.*

Comment, morbleu ! Messieurs, que cherchez-vous icy ?

M. HARPIN *en Officier, & tremblant de peur.*

Hé, vous mêmes ! Messieurs, qui cherchez vous aussi ?

ANGELIQUE *en Officier, mettant la main sur la garde de son épée.*

Ce que nous y cherchons ? par la mort, par la ventre,
Ce que nous y cherchons ?

M. CORNARDET *en Officier.*

La peſte

M. HARPIN.

Comment diantre !

ELIANTE *en Officier à Angelique.*

Mon ami, ces Meſſieurs ſont tous deux gens de cœur
Leur mine le fait voir ; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien donc, je m'explique ;

à Cornardet ſon mary.

Si vous entrez jamais dedans cette boutique.....

ELIANTE *en Officier à Harpin ſon mary.*

Et vous dans celle-ci....

M. HARPIN *en Officier.*

Mais ſi....

ANGELIQUE *en Officier.*

Point de raiſon,
Voyez ſi le parti vous accommode ou non.

M. CORNARDET *en Officier,*

Quant à moi nullem ent

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien, il faut ſe battre.
Heureuſement icy nous nous trouvons tous quatre,

M. HARPIN *en Officier.*

Quel diable de bonheur ?

ELIANTE *en Officier.*

N'est-ce pas être heureux,
Ayant un different, d'être deux contre deux ?
Monsieur est mon rival, & Monsieur est le vôtre,
Il entretiendra l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN *en Officier.*

Monsieur, je n'aime point ces sortes d'entretiens,
Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Non, non, il faut se battre, ou nous quitter la place.

M. CORNARDET *en Officier.*

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je fasse,
M'empêcher de rentrer dedans cette maison.

M. HARPIN *en Officier à Cornardet.*

Consultons entre nous pour leur rendre raison.

M. CORNARDET *en Officier, bas à Harpin.*

Hé bien, te sens-tu point un peu de hardiesse ?

M. HARPIN *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas même pour ma maitresse ;
Juge si pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cedons, Messieurs, ce n'est pas sans douleur.

ELIANTE *en Officier.*

Si vous y rentrez plus, vous sçaurez qui nous sommes.

M. HARPIN *en Officier.*

Quels petits enragez! ce sont ne point des hommes,

Ce sont des diables.

ELIANTE *en Officier.*

Quoi?

M. HARPIN *en Officier:*

Moi, je ne vous dis rien.

Je parlois à Monsieur.

ELIANTE *en Officier.*

Au moins songez y bien.

ANGELIQUE *en Officier.*

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ELIANTE *en Officier.*

L'homme le plus vaillant auprés de moi succombe.

ANGELIQUE *en Officier.*

Jamais qui que ce soit n'a pû me faire peur.

ELIANTE *en Officier.*

Nul d'avec moi jamais n'est sorti le vainqueur.

ANGELIQUE *en Officier à Eliante.*

Allons, mon cher, rentrons, allons revoir nos Belles,

Et tâchons d'appaiser notre courroux près d'elles.

SCENE XIII.

CORNARDET & M. HARPIN, *en Officiers.*

M. HARPIN *en Officier.*

Ecy n'est pas mauvais; nous devons empêcher,
mme étant les maris, les galans d'approcher;
:e font les galans qui veulent par menace,
iger les maris à leur quitter la place;
our est ma foi bon. Mais ils descendent tous,
t tems d'éclater puisqu'ils viennent à nous.



SCENE DERNIERE

ANGELIQUE & ELIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.* LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

MEssieurs, avec le tems nous nous ferons connoître.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Vous n'êtes que des sots, qui que vous puissiez être.

M. HARPIN *en Officier.*

Vous en pouvez, Messieurs, parler très sçavamment,
Car si nous sommes sots, c'est par vous seuls.

ANGELIQUE *en Officier.*

Comment ?

M. HARPIN *en Officier.*

C'est, puisqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui font nos querelles,
Et qui sont cause enfin qu'on nous traite si mal,
Sont attachées à nous par le nœux conjugal,
Nous sommes les maris.

ANGELIQUE *en Officier.*

Et nous sommes les femmes.

M. HARPIN *en Officier, les observant de près.*

Les femmes ! oüi ma foi, ce sont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tous ces déguisemens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tous ces ajustemens ?

M. HARPIN *en Officier.*

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre.
Pour vous faire enrager dans vos soupçons jaloux,
Et montrer qu'on en sçait du moins autant que vous.

M. HARPIN *en Officier.*

Puisque d'un si beau tour l'une & l'autre est capable,
Aprés cette hardiesse il n'est pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles que jadis,
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Messieurs leurs Galans les laissant pour ôtage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un colier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau.*

M. CORNARDET *en Officier.*

Morbleu ! je n'entens point là-dessus raillerie.

* *Fameux Traiteur de Lyon.*

M. HARPIN *en Officier, montrant Lisimon & le Marquis.*

Mais que faisoient chez vous, ces Messieurs, je vous prie ?

LISIMON.

Pour vous ôter sujet de rien craindre de moi,
Je vous avouë ici qu'Isabelle à ma foi,
Que je l'aime.

M. HARPIN *en Officier.*

Ma fille !

LISIMON.

Oüi, Monsieur, votre femme
N'étoit qu'un faux prétexte à mieux cacher ma flame.

M. HARPIN *en Officier.*

La chose étant ainsi, quel est votre dessein ?

LISIMON.

D'épouser votre fille.

M. HARPIN *en Officier.*

Et quand, Monsieur ? . .

LISIMON.

Demain.

M. CORNARDET *en Officier, au Marquis en lui montrant sa femme.*

Moi qui n'ai point de fille, à quel dessein prés d'elle ? . .

LE MARQUIS.

Moi, je n'aime jamais que pour la bagatelle.

CORNARDET *en Officier & en colere.*

mment donc, devant moi vous osez l'avoüer?

LE MARQUIS.

te fâches, mon cher, tu devrois m'en loüer;
ns moi ta femme auroit vingt galants à sa suite;
iis sachant que j'y suis, ils cessent leur poursuite.

M. CORNARDET *en Officier, en colere.*

us osez...

M. HARPIN *en Officier.*

Croyez-moi, ne vous fâchez pas tant,
i'ai non plus que vous sujet d'être content.
is faites comme moi; ma femme est infidele;
ır la faire enrager je vais faire comme elle.

M. CORNARDET *en Officier.*

remede est fort beau: de nous que dira-t-on?

M. HARPIN *en Officier.*

: nous avons suivi l'usage de Lyon.

LISETTE *chante à Cornardet.*

Jaloux de quoi te fâche-tu!
Malgré ton amoureuse envie,
femme n'a jamais pû faire qu'un Cocu,
n'en as-tu pas fait plus de trente en ta vie?

M. HARPIN & ANGELIQUE.

chantent ensemble à Cornardet.

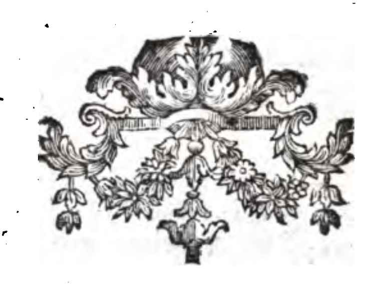
Pourquoi vous mettre en courroux?

Puiſque c'eſt à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec ſon Epoux.
Accommodez-vous. *bis.*

M. CORNARDET *en Officier.*

Oüi, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble
uſage,
Qui depuis ſi long-tems regne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble, & dès demain matin,
Aſſiſtons à la nôce, ou du moins au feſtin.

FIN



LA FEMME FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

Réprésentée en 1707.

ACTEURS.

ORONTE, Pere d'Elise & d'Angelique.

ELISE, } Filles d'Oronte.
ANGELIQUE, }

LISIMON, Ami de Philidor & d'Oronte.

HORTENSE, Femme de Lisimon, Cousine d'Elise & d'Angelique.

PHILIDOR, Amant d'Elise.

DORANTE, Amant d'Angelique.

DARDIBRAS, Gascon.

FATIGNAC, Limosin.

LISETTE, Suivante d'Hortense.

VALENTIN, Valet d'Oronte.

La Scene est à Paris, dans une Maison occupée par Oronte & par Lisimon.



LA FEMME, FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE *en deüil.*



Ourquoi me regarder, Lisette, & que veut dire....
Tu ris?

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire?
De pleurer avec vous fut-il jamais saison?

Et quoique le grand dueil soit dans votre maison,
Loin d'y paroitre triste ou faire la pleureuse,
Peut-on y demeurer seulement serieuse ?
Vous inspirez la joye aux gens les plus chagrins ;
Nous ne voyons ceans que bals & que festins ;
Cependant cet habit . . .

HORTENSE.

Ce n'est qu'un deuil de tante
Qui nous laisse en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon Epoux encore, & dont les biens. . . .

LISETTE.

Si vous pleurez ainsi vos parens & les siens,
Et s'il pleure de même & les siens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La difference est grande, & j'aime mon Epoux.
Comment ne pas l'aimer ? il est affable & doux,
Ni trop vieux ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je suis en ménage,
Avec lui m'as-tu vû le moindre differend?

LISETTE.

Aucun, & c'est encor ce qui plus me surprend.
Car de quelques vertus dont elles soient doüées,

Les

maris n'aiment point ces femmes enjouées,
it les yeux semblent tout promettre d'un regard,
ique souvent le cœur n'y prenne aucune part,
it le souris flatteur, la paupiere assassine,
ne à tous de l'espoir, & fait qu'on l'imagine...
sçai-je. Moi, ma foi, si j'étois votre Epoux...

HORTENSE.

u'ici Lisimon n'a point paru jaloux,
seroit à tort, en tout je le contente.
intimes amis Philidor & Dorante,
pays étrangers depuis peu revenus,
ceux dans mes plaisirs qui se trouvent le plus,
s ils vont épouser mes charmantes cousines,
deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah! ah! nos deux voisines?

HORTENSE.

L'Hymen va dans peu couronner leur amour,
qu'enfin de Bourdeaux Oronte est de retour;
deux filles & moi nous avions fait partie,
nd chacune à son gré se verroit assortie,
ous faire épouser toutes trois même jour;
comme on ne peut pas répondre de l'amour,
devancé d'un mois.

LISETTE.

On se lasse d'attendre.

HORTENSE.

Lisimon me plaisoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre.

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant ;
A chacune donner pour époux son amant,
Philidor aime Elise, & Dorante Angelique ;
Oronte donnera son aveu sans replique
Dès qu'il sçaura . . .

LISETTE.

Comment ! il n'a donc pas appris ?

HORTENSE.

Non, ce n'est que d'hier qu'Oronte est à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il est à son voyage,
A disputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçû de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus ; mais aujourd'huy
Lisimon s'est chargé de faire la demande,
Et je ne pense pas qu'Oronte s'en deffende.
Etant de nos amis, étant de nos parens,
Chérissant mon mari dès ses plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cerémonies ;
Et ce n'est pas d'ailleurs un de ces grands genies.
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit.
Il dit tout ce qu'il sçait.

LISETTE.

Peste le rare esprit !
Ah ! puisqu'il est si bon, nous obtiendrons ses Filles,
De ces Messieurs sans doute il connoit les familles ?
Mais les voici tous deux, & votre époux aussi.
Que nous allons danser !.---

SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

AH ! Messieurs, vous voici.
Bon-jour beau Philidor, bon-jour charmant Dorante,
Bon-jour mon cher mary.

LISIMON.

Ton ame est bien contente,
Mais ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment ?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant,
Et tu devineras ....

HORTENSE.

Quoi le cousin Oronte ...

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte,
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons,
L'un Baron de Gascogne, & des plus fanfarons;
Et l'autre Limosin, des plus sots de son âge.
Il les a rencontrez en faisant son voyage.
Le Gascon, m'a-t-on dit, est un mince Egrefin,
Appellé Dardibras, & pour le Limosin
Il a nom Fatignac: il n'a jamais, je pense,
Vû que l'arriere-ban.

HORTENSE

Oronte est en enfance!
Que veut-il faire, dis, de ces deux malotrus?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon, tu ris?

LISIMON.

Je te dirai bien plus,
Il a fait deux dédits d'une somme très-forte.

HORTENSE.

Peste soi du vieux fou, que le Diable l'emporte.
Me scousines sans doute en sont au desespoir!

DORANTE.

ur recours est en vous.

HORTENSE.

Hé bien, il faudroit voir.

PHILIDOR.

mployez votre esprit, employez votre adresse,
u nom de votre époux, au nom de sa tendresse,
ompez ce coup fatal, tâchez. . . . .

HORTENSE.

C'est assez dit,
ne faut que tirer l'un & l'autre dédit
es mains de vos rivaux ; j'entreprens votre affaire,
e jouërai bien mon rôle, allez laissez-moi faire,
çait-on point à peu près quelle est leur passion ?

DORANTE.

On dit qu'ils sont tous deux pleins de présomption.

HORTENSE.

C'est ce que je demande. Il faut que mes cousines
aroissent devant eux mécontentes & chagrines,
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas besoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc sur mes soins, je sçais par où m'y prendre.
Mais à propos, avant que de rien entreprendre,
Mon mari, suis-je libre, & tout m'est-il permis ?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour servir nos Amis ;
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouser tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Lisette, il faut ici seconder mon dessein.

PHILIDOR.

Ne l'abandonne pas, Lisette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner ? Monsieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement.
Son aspect ne feroit que me mettre en colere.
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laisse faire.
Toi, Lisette, suis-moi, nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.



SCENE III.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

HÉ ! de grace, mon Pere.

ANGELIQUE.

Hé ! je vous en conjure,
N'usez point envers nous des droits de la nature.
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans,
Les dédits sont chacun de douze mille francs ;
Je ne sçaurois payer une somme si forte.
Epousez ces gens-ci toûjours, que vous importe ?
Allez, une autre fois, je vous choisirai mieux.

LISIMON.

Le beau raisonnement !

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux.
Je sçaurai desormais....

LISIMON.

Il en fera de belles.

ORONTE.

Ah c'est toi, Lisimon!

LISIMON.

Allez, Mesdemoiselles;
Laissez faire, Monsieur, il sçaura tout gâter.
Qu'il a fait un beau coup! il doit bien s'en vanter.

ORONTE.

Cousin, je te promets...

LISIMON.

Laissez-moi là de grace,
Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je fasse?
Ces dédits...

PHILIDOR.

S'il le faut, Monsieur, nous les payerons.

ORONTE.

Vous les payerez, oh! oh!

LISIMON.

Non, non, vos deux Barons
Valent bien ces Messieurs, gardez les.

ORONTE.

Je vous jure
Que j'en suis fort fâché. Messieurs, je vous assûre,
Par rapport au cousin Lisimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment.

ORONTE.

ORONTE.

Oh! j'étois endormi,

je...

LISIMON.

Mais à présent voyant votre sotise,

trerez vous?

ORONTE.

Que faut-il que je dise?

LISIMON.

laissez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi! ne dire rien?

LISIMON.

ent, soyez tranquille.

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

ayer les dédits vous sortirez d'affaire.

ORONTE.

donc, je m'en vais passer chez mon Notaire.

LISIMON.

pas lui parler...

ORONTE.

Oh! je n'ai garde, adieu.

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

ENfin, cher Philidor ...

LISIMON.

Bon, voici bien le lieu
De pousser des soupirs.

DORANTE.

Adorable Angelique ...

LISIMON.

A l'autre, détalez.

ANGELIQUE.

S'il faut que je m'explique.

LISIMON.

Vous vous expliquerez ... Mais quelqu'un vient à nous.
Rentrez.

SCENE V.

SIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE, VALENTIN.

ANGELIQUE.

C'Est le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ELISE.

e veux tu, Valentin?

VALENTIN.

Ces Messieurs vous demandent....
ont dans votre chambre, attendant.

ANGELIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

n, Cousine, au contraire, il faut les recevoir;
is si mal, que jamais ils ne veüillent vous voir.

ANGELIQUE.

us vous obéirons, Cousin, je vous assure.
ns adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON *arrêtant Valentin.*

VAlentin, dis-moi, par avanture

L'argent te tente-t-il quelquefois ?

VALENTIN.

Grandement.

Faut-il le demander ? Monsieur, je suis Normand.

Et d'hier seulement j'arrivai de Gascogne.

DORANTE.

Est-ce qu'en ce pays ? . . . .

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne.

Notre Gascon sur tout, l'un de ces prétendus

Qui viennent de mon Maître épouser les écus.

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent ?

VALENTIN.

Vrayment dans le voyage

Il n'a pas dépensé quarante sols, je gage.

Il vivoit aux dépens du sot de Limosin

Avant de nous avoir rencontré; mais enfin
Depuis ce tems tous deux, sans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laissé faire Oronte.
Il a payé par tout, de Poitiers à Bordeaux,
Et de Bordeaux ici. Ces maudits Houberaux....

LISIMON.

Puisque tu les hais tant, & que l'argent te tente,
Tiens, sers leurs deux rivaux qu'ici je te presente,
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer.

PHILIDOR *lui donnant de l'argent.*

Accepte encor cela.

VALENTIN.

Je prens sans balancer,
Et je vous veux servir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras seulement qu'à seconder ma femme.
Elle entreprend....

VALENTIN.

Monsieur, quelque dessein qu'elle ait,
Je suis persuadé qu'il aura son effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille.
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille!
Malicieuse! allez, je sçais l'esprit qu'elle a,
Nous nous sommes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon! tu ferois fon pere.

VALENTIN.

Oüi, cela pourroit être.
Sa mere m'aimoit fort, je l'ai bien fçu connoitre.
Quand en partant . . .

DORANTE.

Laiffons d'inutiles difcours
Qui pour le tems prefent ne font d'aucun fecours,
Et fait nous feulement recit de ce voyage,
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au fortir de Paris . . . nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon ! en Brie. Eft-ce là le chemin de Bordeaux?

VALENTIN.

Hé ! doucement ! Monfieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme . . . .
N'importe. Le Gafcon avec le Limofin,
Qui s'étoient accoftez dés longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monfieur Oronte,
Nous foupons . . . . le Gafcon nous fait conte fur conte;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon coufin,
Ont fait cecy, cela. Que vous dirai-je. Enfin;

La conversation sur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gentilles.
Dit mon benêt de Maître, elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toûjours le petit coup,
Ah! que je voudrois bien qu'elles fussent pourvuës,
Elles auront du bien. Si vous les aviez vuës,
Vous en seriez charmez. Elles sont belles... Bon,
Il ne faut que vous voir; interrompt le Gascon.
Pour juger qu'elles sont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monsieur, c'est une affaire faite,
J'en épouse une. Et moi, dit notre autre hébêté,
Qui jusques là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouse l'autre. Allons, à leur santé, beau-pere,
Tope, masse. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits...

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître signe tout, & se laisse lier
Comme un vrai sot qu'il est; il s'en repent, je pense;
Car ses gendres tous deux remplis d'impertinences.....
Mais voicy le Gascon; rentrez, & promptement
J'irai vous retrouver dans le même moment.

SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc, & pourquoi ?

DARDIBRAS.

Cadédis, ce beau pere
A qui j'ai crû d'abord qu'étoit cette maison,
N'en tient au plus qu'un quart : gens de toute façon
Descendent, montent, vont, viennent, veillent, reposent,
Et tout ainsi qu'Oronte en maîtres en disposent.
Dans son Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi sont vingt Châteaux,
Qui de tout le pays sont les rares merveilles ;
Je les occupe seul.

VALENTIN, *bas.*

Avec quelques Corneilles.

DARDIBRAS.

;-tu ?

VALENTIN.

Rien, Monsieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus surpris,
farouche abord de tes belles Iris,
deux Pimbrenons à qui l'on nous destine,
ı larme à l'œil, l'autre faisant la mine,
i parlant peu, celle-là point du tout,
u m'examiner de l'un à l'autre bout,
econnois plus, sandis, le goût des femmes,
nt l'aspect toûjours alluma mille flâmes.

VALENTIN.

ous fâche donc ?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
:ontrer par tout de faciles appas,
ois la douceur que chacun dit immense
ıver en amour un peu de résistance.

VALENTIN.

s en trouverez plus que vous ne pensez,
tantôt des gens amoureux, empressez,
filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
toient point du tout avec indifference.

DARDIBRAS.

ı'entens-je, où sont-ils ?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'instruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui sert Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ses filles ?

VALENTIN.

Mais . . . très-sage ;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris soin.
Mais je ne dirai pas depuis que j'en suis loin,
Que quelques suborneurs . . . . ces gens là, par exemple.

DARDIBRAS.

Rentre dans la maison, examine, contemple,
Sois sincere sur tout, & compte après sur moi,
Je ferai ta fortune, & j'en jure ma foi.
Je te l'ai déja dit.

VALENTIN.

Monsieur, laissez-moi faire.

Bas.

Entrons chez Lisimon pour mettre en train l'affaire,
Et sçachons les projets de sa femme.



SCENE VIII.

DARDIBRAS *seul.*

APrés tout,
faut examiner ceci de bout en bout.
Valentin dit vrai, sandis, quelle vergogne
tomber désormais sur toute la Gascogne?
l'un des nourrissons qu'elle estime le plus,
Dardibras se trouve au nombre des cocus!
aris à qui j'ai tant donné de jalousie,
riomphez, à mon tour j'en ai l'ame saisie.
audit dédit par qui j'ai sçû trop m'engager ...
ardi je suis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
ais je n'ai pas le sol, & ce credule pere,
e laisse pas toujours de m'être necessaire,
fournit aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux?
ne divinité qui me descend des Cieux,
ns doute, je n'ai vû jamais telle merveille.
ur sçavoir qu'elle elle est, prêtons un peu l'oreille.

SCENE IX.

HORTENSE *faisant la petite fille innocente,* LISETTE, DARDIBRAS,

HORTENSE *en niaise.*

OUi, je veux retourner tout à l'heure au Convent.

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, rester dans le monde? hélas qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere?

LISETTE.

Sans pere ni sans mere on y reste fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS *à part.*

Peste quel héritage?

LISETTE.

Et votre tuteur même,
Votre oncle qui vous montre une tendresse extrême,
Doit-il pas vous résoudre à rester parmi nous.

éce, vous dit-il, choisissez un Epoux,
l il seroit sans bien, qu'il soit noble & vous
plaise,
ıoix que vous ferez je serois toûjours aise.
HORTENSE.
les hommes j'ai pris trop grande aversion.
LISETTE..
nent avoir pour eux la moindre passion?
n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
êtes au Convent. Depuis huit jours je pense,
ɔus a fait sortir pour venir en ces lieux,
pere trépassant recevoir les adieux.
ı hommes!...
HORTENSE.
J'ai vû ceux qui venoient voir mon Pere.
LISETTE.
ıi, ses Medecins & son Apoticaire?
donner de l'amour voilà de belles gens,
ıt faits pour les morts & non pour les vivans.
HORTENSE.
ıommes sont-ils pas tous faits de même sorte?
LISETTE.
:ste que nenni, la difference est forte.
HORTENSE.
le est la bonne espece?
LISETTE.
En voici le portait.
urcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait,

Le corps droit, toutefois tant soit p
hanche,
Et que la tête aussi sur l'épaule un peu
C'est le bon air, la jambe & les pieds bi
Le chapeau sur l'oreille & tantôt sur l
L'Estomach débraillé, la main dans la
Et l'esprit enjoüé.

HORTENSE.

L'agréable

LISETTE.

Si vous voyez un homme approchan
Hem?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Lisette!

DARDIBRAS *se presen*

HORTENSE.

Ah! fuyons.

DARDIBRAS *courant a*

Arrêtez, adorable Orphel

HORTENSE.

Non, Lisette, rentrons...... Mai
mine,
Demeurons un moment pour le consid

DARDIBRAS.

Je ressemble au portrait, & veux vous a
Belle Enfant..... je suis tel que vôtr
haite,

ble.....

HORTENSE.

Il nous écoutoit, que dirons-nous Lisette ?

LISETTE.

dirai qu'en Monsieur vous trouvez un trésor,
ble....

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon pésant d'or,
us auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je sens un trouble extrême....
voudrois bien sçavoir comme on dit que l'on
aime.

DARDIBRAS.

p aimable innocente.

LISETTE

On ne dit point cela,
e fille avoüer la tendresse qu'elle a !

DARDIBRAS.

urquoi ? laissez-la dire.

LISETTE.

Un semblable langage
se doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

riée ? on dit donc que l'on aime.

LISETTE.

Fort bien,
e femme le dit quand il n'en est plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai.

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante.
Je n'ai jamais senti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi je n'ai jamais senti ce que je sens.
Certain je ne sçais quoi me trouble tous les sens,
Vous en êtes la cause.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel, je m'extasie,
Je goute le Nectar ensemble & l'Ambroisie,
Contemplant ses appas, entendant ses discours.

LISETTE.

Couronnons promptement de si promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Instruis nous-en, Lisette.

LISETTE

Il faut parler à l'Oncle, & votre affaire est faite,
Le bon-homme sera charmé de votre choix :
Allons-y de ce pas, & parlons lui tous trois.
Mais que lui dirons-nous, & quel nom est le vôtre ?

DARDIBRAS.

Il est l'amour d'un sexe & la terreur de l'autre,
Me nommant je suis sûr de son consentement,
De tout notre païs mon nom est l'ornement,
Dardibras.

dibras ! Sur la terre on ne trouve point d'homme
me
: ce nom m'intimide ; alors que je me nomme,
n'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur,
contraire, ce nom redouble mon ardeur.

SCENE X.

ARDIBRAS, HORTENSE, ISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

; viens vous avertir que la Fille d'Oronte,
'otre Maitresse....

DARDIBRAS.

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

C'est un conte
vient....

VALENTIN.

Non par ma foi c'est une verité,
femme future....

DARDIBRAS.

Ah ! me voilà gâté.

VALENTIN.

Un homme à ses genoux . . .

DARDIBRAS.

Maraut, veux-tu te taire.

LISETTE.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? bon Dieu , qu'allois-
je faire ?
Rentrons vite , Monsieur n'est pas ce qu'il nous
faut.

DARDIBRAS.

Ecoutez-moi.

LISETTE.

Non , non.

DARDIBRAS.

Que je sois un maraut. . . .

LISETTE *à Hortense*,

Rentrez dans le Convent pour toute votre vie ,
Plûtôt que de souffrir . . . .

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie ,
je ne veux point quitter ce Monsieur-là.

LISETTE.

Comment ?

HORTENSE.

Je ne veux point sans lui rentrer dans le Convent.
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je pense.

DARDIBRAS.

a grondez point.

LISETTE.

Oh, quelle extravagance!

ent avec vous!

VALENTIN.

Il est bon là, ma foi.

LISETTE.

me!

VALENTIN *chantant.*

Ce seroit pour tout le Convent.

DARDIBRAS.

Quoi?

te malheureux!

VALENTIN.

C'est une chansonnette,

r, que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

onsieur, en deux mots il faut nous parler ner.

es engagé.

DARDIBRAS.

Rien n'est encore fait.

VALENTIN.

r n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'instruire,
Tais-toi ; ton zele ici ne fait rien que me nuire.

à Hortense.

J'ai fait avec Oronte, ainsi qu'il vous le dit,
Un papier griffonné maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus !

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

C'est donc pour me déplaire
Que tu....

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire,
Je vous fais souvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

Je m'en souviens sans toi. Je ne sçais où j'en suis.

LISETTE.

Monsieur, si vous pouvez r'avoir votre promesse,
Vous pourrez obtenir la main de ma Maitresse,
Aussi facilement que vous avez son cœur.

DARDIBRAS.

Ah ! c'est en quoi je mets mon souverain bonheur.

LISETTE.

Ne paroissez donc plus que dégagé d'Oronte.
Ma Maitresse n'a pas mérité qu'on l'affronte,
Elle est jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos souhaits.

HORTENSE,

Je ne veux plus vous quitter desormais,

DARDIBRAS.

ouver Oronte ; & quoiqu'il en advienne,
ma parole & lui rendre la sienne.

LISETTE.

tout le secret.

DARDIBRAS.

Comment? vous mocquez vous?
er du secret aux Gascons, Cadebions,
n'en avions pas nous troublerions les Villes,
erroit jamais de ménages tranquilles.

HORTENSE.

quittez si-tôt ?

DARDIBRAS *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

on.

DARDIBRAS *à Lisette.*

Si mon départ va la désesperer ?

LISETTE.

nez rien.

HORTENSE.

Restez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte,

Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vîte.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je vole .... *à part.* Informons-nous pourtant,
Si les cent mille écus sont en argent comptant.

SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

VOilà le plus fort fait. Il est encore à craindre
Qu'il ne demande ... Mais nos voisins sçauront feindre,
Ils sont tous prevenus, j'ai fait prendre ce soin.
Mon mari doit passer pour mon oncle au besoin.
Enfin j'ai sçû prévoir jusques au moindre obstacle,
Car duper un Gascon au moins c'est un miracle.
Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
Que nous ne le sçachions, on le suit. L'autre sot...

VALENTIN.

Sorti de l'arriere-ban la campagne passée,

fut, m'a-t-on dit, la fable & la risée.
: esprit, toutefois il se croit beau garçon.
de l'amour propre autant que le Gascon.

HORTENSE.

t mieux nous le tenons.

VALENTIN.

Ça rendez moi justice.
i-je pas comme il faut secondé l'artifice,
nme vous le vouliez aidez votre dessein ?

HORTENSE.

t bien, mais concertons pour notre Limosin
:l piege nous tendrons.

VALENTIN.

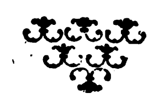
Ah! le voila, je pense,
utre de son bonheur aura fait confidence
s se font rencontrez. Que Diable dirons nous !

HORTENSE.

ngeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient, éloignez-vous.



SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE, & LISETTE *au fond du théatre.*

VALENTIN *à part.*

IL me paroît chagrin.

FATIGNAC.

Peste soit du beau-pere.
Je voudrois pour beaucoup que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monsieur ?

FATIGNAC.

J'ai que je suis fâché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.
Sa larmoyeuse Elise, & sa sombre Angelique,
Quoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique,
Je ne les aiment point, elle pleurent toûjours,
Et je n'ai jamais vû de si tristes amours.
On disoit à Paris les filles si joyeuses.

HORTENSE. *pleurant & contrefaisant la veuve*

Ah !

FATIGNAC.

FATIGNAC.

Qu'est-ce que j'entens ? encore des pleureuses ?
...nse qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux cheri.

VALENTIN.

...st une Veuve qui.....

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari ?

VALENTIN.

...peu près: on la voit se lamenter sans cesse.

FATIGNAC.

...le est ma foi jolie avec cette tristesse.

VALENTIN.

...onsieur, je n'aime point à voir pleurer les gens;
...loignons nous.

FATIGNAC.

Dis moi, loge-t-elle ceans ?

VALENTIN.

...raiment cette maison, & si grande & si belle,
...st un de ses effets.

FATIGNAC.

Mais Oronte. ?...

VALENTIN.

Tient d'elle.
Un simple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le crasseux.

HORTENSE *sanglotant.*

Helas!

Je ne te verrai plus.

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,

Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN. *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes,

Que ce sexe sur nous a de puissantes armes!

Ma foi sortons d'ici, pourquoi nous chagriner?

Elle n'a que des pleurs, Monsieur à nous donner,

Car les vingt mille francs qu'elle a de bonne rente,

Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille?

VALENTIN.

Prés de trente,

Que ne les donne-t-elle à vous ou bien à moi,

On la consoleroit de bon cœur.

FATIGNAC.

Oüi ma foi,

Moi sur tout. Ah! jarni, si je pouvois lui plaire!

J'ai charmé vingt guenons, sans dessein de le faire;

Ah! qu'il vaudroit bien mieux à present.....

HORTENSE.

Cette nuit

J'ai vû ce cher époux qui sans cesse me suit,

Mais dans trop de plaisir ce souvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un songe,
Aussi beau que celui de Thieste.

L'un des plus endroits de la Tragedie nouvelle d'Atrée & Thieste.

FATIGNAC.

Comment?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux si charmant?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTEOSE.

Voilà son air, sa grace;
C'est lui-même. C'est toi, cher époux, que j'embrasse.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons jusqu'où va sa douleur.
Je veux me laisser faire. Hé n'ayez point de peur,

Hortense feint de s'évanoüir, & se panche sur Lisette.

Je vous aime.... A ce mot je pen se qu'elle pâme?

VALENTIN.

Monsieur, c'est le défunt qui trouble encor son ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoison on diroit qu'elle dort.
Que diantre, votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

LISETTE.

Vous le voyez, Monsieur.

HORTENSE *le tirant rudement.*

Cher ombre reste encore;
N'échape pas si tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas; je suis trop attendri.

HORTENSE *comme en sursaut.*

Ah! je reviens à moi; ce n'est point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'est-ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle ressemblance!
T'en souvient-il, Lisette?

LISETTE.

Oüi, j'en ai souvenance:
Mais Monsieur est mieux fait que n'étoit votre Epoux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour vous.

HORTENSE.

Lisette, je me trouve en un desordre étrange.

VALENTIN à *Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monsieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC à *Hortense.*

Vous avez des appas. . . .
Hé bien . . . le mort est mort . . . & je ne le suis pas.
Laissez là le défunt, puisqu'il n'est plus en vie,
Il ne reviendra pas, il n'en a pas envie,
Prenez-moi, je suis vif, alerte, gai, fringant;
Mais un trépassé laid . . . .

HORTENSE.

Vous lui ressemblez tant,
Que sans aller plus loin, qui que vous puissiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi! sans le connoître?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous? je suis Baron, d'abord,
Quand on plaît à Madame, & qu'on ressemble au mort,
En faut-il davantage? & si de ma fortune
Elle veut prendre soin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monsieur n'auroit pas la qualité qu'il a,

Il suffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.

Mais pour vous contenter & faire mon élog

Mon nom est Fatignac, & mon païs Limog

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi Monsieur, c'est donc

Qui d'Angelique ici venez être l'Epoux ?

Vous vouliez nous tromper avec votre air 1

Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit !

FATIGNAC.

Hé bien : je le payerai,

Et devant vous tantôt je le déchirerai.

Il tire le dedit de sa poche.

Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve

De ma sincerité il faut une autre preuve,

Faites de ce papier tout ce qu'il vous plai

HORTENSE

Dédaignant de prendre le dedit.

Cela suffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examiner

FATIGNAC.

Oh! ça donc, c'est donc fait?

HORTENSE.

Hé! oüi, je vous épouse.
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouse,
Dûssent mes héritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager,
Au moins.

FATIGNAC, *à Valentin bas.*

Ah! nous verrons.

HORTENSE.

Que tout ceci se passe
Sans qu'on en sçache rien épargnez-moi de grace;
Epargnez ma foiblesse.

FATIGNAC.

Allez, je suis discret.
Tenez, je dis toûjours ce que je n'ai pas fait;
Ce que j'ai fait, jamais, car j'en ai fait de belles
Au moins, & dans Limoge avec des Demoiselles,
Tout le monde la sçû, mais je n'en ai dit rien;
Je suis des plus secrets.

HORTENSE.

Hé! vous faites fort-bien.

FATIGNAC.

A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne?
J'aimerois mieux jamais n'en donner à personne.

HORTENSE.

J'entens quelqu'un. Je rentre en mon apparte-
ment.
Vous viendrez m'y trouver dans le même mo-
ment,
J'envoyrai Valentin qui sçaura vous conduire.

SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'Est le Gascon, je vais de tout ceci l'instruire;
J'ai promis cependant de garder le secret,
Mais il est mon ami, de plus homme discret.

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel! ah douceur sans seconde!
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Vôtre contentement n'égale pas le mien;
Les Rois auprès de moi maintenant ne sont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur suprême;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime, & pour-
tant

ne beaucoup. Enfin je suis plus que content,
soler l'affligée !....

DARDIBRAS.

Enseigner l'ignorante !

FATIGNAC.

j'aurai de plaisir !

DARDIBRAS.

Félicité charmante !

jeune Orpheline avec cent mille appas,
cent mille écus se jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Veuve très belle en m'épousant m'apporte ;
autant d'appas une somme aussi forte.

DARDIBRAS.

les filles d'Oronte ont de minces attraits,
de la mienne !

FATIGNAC.

Hé ! si les attraits... les plus laids...

DARDIBRAS.

t aimable Enfant je vais rendre visite.

FATIGNAC.

de même à ma Veuve.

DADIBRRAS.

Adieu donc je te quitte.

FATIGNAC, *à part.*

ious éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon ! demeurons ici.

FATIGNAC *à part, appercevant Hor*

Ah ! jarni, la voilà.

DARDIBRAS *à part, l'appercevant*

Cadédis, la voici.

SCENE XIV.

D'ARDIBRAS, FATIGNA
HORTENSE *au fond du Théât*
VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

PAr l'escalier à gauche il vous faut monte
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend v
Vôtre Veuve....

FATIGNAC.

J'entens, j'y monte promptem



SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait assez adroitement.
L'Orpheline venoit, j'ai crû....

DARDIBRAS.

Je t'en rends grace.
Laisse-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE.
en niaise.

DARDIBRAS.

MAintenant que faut-il que je fasse,
Belle Enfant ? j'ai rompû cet important dédit,
Oronte de la somme un an me fait crédit,
J'ai donné mon billet qu'il a bien voulu prendre.

[redacted]

Il vouloit cependant me retenir pour gendre,
Mais enfin c'en est fait. J'ai vû vôtre Oncle voilà

HORTENSE.

Hé! que vous a-t-il dit?

DARDIBRAS.

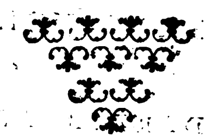
Bon, mon neveu par ci
Et mon neveu par là, sa joye est sans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré?

DARDIBRAS.

Par hazard.
Des gens me l'ont montré. Peste c'est un gaillard...
Il est tout jeune encor. Cependant de sa vie
Il ne veut prendre femme, il n'en a point d'envie
Il nous laisse son bien jusqu'au dernier denier.



SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *essoufflé.*

Valentin est plaisant, il m'envoye au grenier.

Appercevant Hortense & Dardibras.

Mais que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agreable Orpheline,

Ami, que mon bonheur aujourd'hui me destine.

FATIGNAC.

C'est ma Veuve.

DARDIBRAS.

Ta Veuve.

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment ce l'est.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle est en deüil ? peste soit du benêt.

FATIGNAC.

Je ne suis point benêt, c'est ma Veuve elle-même...

DARDIBRAS.

Seroit-il donc possible, & que par stratagême....

Pour rompre les dédits . . . . Ah, quelle tr
Vous osez à votre âge attraper un Gascon

FATIGNAC.

Bien plus un Limousin !

DARDIBRAS.

Ah ! quelle perfi

HORTENSE *riant.*

Ah ! ah ! ah !

DARDIBRAS.

Vous riez, animal ampl
Etes-vous fille ?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve ?

HORTENSE *riant.*

No

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre ?

HORTENSE *le contrefaisant.*

Hé ! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes vous d
De Monsieur ou de moi vous trahissez la flâ

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment ?

SCENE XVIII.

ARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON,

LISIMON.

BOn jour ma femme,

DARDIBRAS.

[illegible]a voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari c'est vous?

DARDIBRAS.

étoit tantôt l'oncle, à present c'est l'époux.
t fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'em
porte,
isage a-t-il jamais changé de cette sorte!
nocente, affligée, enjoüée, est-ce assez?

Pour rompre les dédits .... Ah, quelle trahison!
Vous osez à votre âge attraper un Gascon!

FATIGNAC.

Bien plus un Limousin!

DARDIBRAS.

Ah! quelle perfidie!

HORTENSE *riant.*

Ah! ah! ah!

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie,
Etes-vous fille?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve?

HORTENSE *riant.*

Non,

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre?

HORTENSE *le contrefaisant.*

Hé! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes vous donc?
De Monsieur ou de moi vous trahissez la flâme.

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment?

SCENE XVIII.

DIBRAS, FATIGNAC,
HORTENSE, LISIMON,

LISIMON.

BOn jour ma femme,

DARDIBRAS.

;i bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari c'est vous?

DARDIBRAS.

tantôt l'oncle, à present c'est l'époux.
, & veuve, & femme, & Diable qui t'em
rte,
ı-t-il jamais changé de cette sorte!
ʒe, affligée, enjoüée, est-ce assez?

SCENE DERNI

ORONTE, LISIMON, DC
PHILIDOR, HORT
LISETTE, DARDI
FATIGNAC, VALEN
ELISE, ANGELI

DARDIBRAS, *à Or*

AH ! beau-pere futur.

ORONTE.

Ah ! mes gend

FATIGNAC *à Oron*

Vous étiez donc aussi de cette maniga

DARDIBRAS

Dans peu nous en sçaurons marqu
geance.

HORTENSE *à Dardibras &*

Ne vous fâchez point tant, Messieurs;
Contre tous en tout tems de servir ses

Montrant Philidor & Dorant

Ces Messieurs sont les miens, ils aim
fines.

D.

DARDIBRAS.

Fort bien, beau-pere, époux, amis, voisins, voisines,
Nous trompoient, qui payera ?....

ORONTE.

Je vous rends vos écrits,
Et vous fais reconduire où je vous avois pris
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y consens avec joye,
Et ne crois pas qu'ici de long-tems on me voye.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai
Monseigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah coquin ! si tu viens à Limoge.

VALENTIN.

Monsieur, en arrivant c'est chez vous que je loge.

DARDIBRAS *à Philidor & à Dorante.*

Adoucias, Messieurs les fortunez époux,
Les femmes de Paris en sçavent trop pour nous.

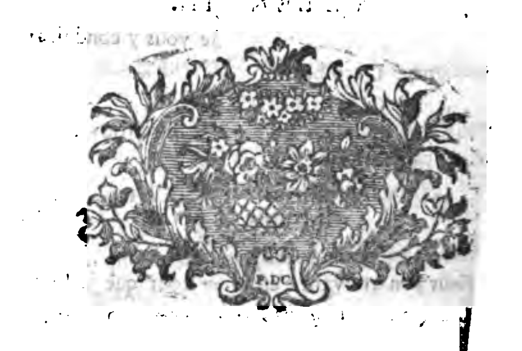
FATIGNAC.

C'est bien. dit Moi je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu la femme aux trois visages.

ORONTE *à Philidor & à Dorante.*

Messieurs, sans compliment, mes Filles sont à
Je vous les donne, entrons & réjoüissons-no

FIN.



L'AMOUR DIABLE

COMEDIE

Réprésentée en 1708.

ACTEURS.

FOLIDOR, Soufleur.

ELISE, Femme de Folidor.

HORTENSE, Fille de Folidor d'Elise.

FRANCILLON, jeune Ecoli Fils de Folidor & d'Elise.

LEANDRE, Amant d'Hortense.

POLYCRASSE, Precepteur Francillon.

NERINE, Suivante d'Hortense.

VALENTIN, Valet de Leandre

MUSICIENS & MUSICIENNI

La Scene est à Paris dans la Mai de Folidor.



AMOUR
)IABLE.
COMEDIE.

ENE PREMIERE.

)RTENSE, NERINE.

NERINE.

V Oilà plus de dix fois que je vais
que je viens,
Personne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins sont les miens;
ires sans doute auront été mal prises;
ndre m'écrit qu'à huit heures précises

Il sçaura se trouver dans cet appartement
Il en est bien tôt neuf.

NERINE.

Oh ! quel empress
Votre pere vous tient dans ce lieu renferm
Depuis un mois ; & c'est pour être accou

HORTENSE.

Relisons cette lettre.

NERINE.

Hé bien, reli
Même chose toûjours : je croi s'y trouve
Et sans qu'il soit besoin de la lire & relir
Si vous voulez, par cœur, je m'en vais vc

Je suis occupé depuis trois jours à fair plancher qui se trouve au dessous de la Sall votre appartement, j'espere ....

HORTENSE.

Il se sera mépris peut-être de plancher.

NERINE.

Un peu de patience ; il faut encor cherch
(*regardant le parquet.*)
Je crois appercevoir ici quelque ouverture

HORTENSE.

En effet, au parquet je vois une coupûre
Sans doute que par-là Léandre doit veni

NERINE.

Que vous aurez de joye à vous entretenir !

Avec tous ses verroux, Folidor votre Pere
Sera bien attrapé! Ma foi, l'on a beau faire;
Il n'est rien dont l'amour ne vienne enfin à bout.
Porte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une espece de trape?

HORTENSE.

Et si par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe?
Et va blesser quelqu'un....

NERINE.

Qui pourroit-on blesser?

HORTENSE.

Ceux qui chez Sauterot vont apprendre à danser.
Sa Sale est là-dessous. Les leçons qu'il y donne....

NERINE.

Fy donc! depuis trois mois il n'y vient plus personne;
La Salle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
Léandre à son secours est à propos venu.
Cent Loüis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
Lui feront bien plaisir.

HORTENSE.

Mais Sauterot peut-être
Ira tout découvrir?

NERINE.

Peste! il n'ose jaser;
Allez, il est discret quoique Maître à danser;
Et d'ailleurs s'il parloit il se perdroit lui-même.
N'est-il donc pas d'accord de tout le stratagême?

Pour rompre les dédits . . . . Ah, quelle trahison!
Vous osez à votre âge attraper un Gascon!

FATIGNAC.

Bien plus un Limousin!

DARDIBRAS.

Ah! quelle perfidie!

HORTENSE *riant.*

Ah! ah! ah!

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie,
Etes-vous fille?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre?

HORTENSE *le contrefaisant.*

Hé! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes vous do[n]
De Monsieur ou de moi vous trahissez la flâ[me]

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment?

SCENE XVIII.

ARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

Bon jour ma femme,

DARDIBRAS.

voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari c'est vous?

DARDIBRAS.

étoit tantôt l'oncle, à present c'est l'époux.
it fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'en porte,
Visage a-t-il jamais changé de cette sorte!
nnocente, affligée, enjoüée, est-ce assez?

Sçaura bien tenir tête à Monsieur votre Pere.
Elle est maîtresse femme alors qu'elle s'y met.
Proposons-lui. Gageons qu'elle vous le perm

HORTENSE.

Il faut l'en avertir ; mais je crains pour Léand

NERINE.

Notre ami Valentin sçaura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel est ce Valentin ?

NERINE.

C'est un garçon bien fait
Que depuis peu Léandre a choisi pour valet ;
C'est un rusé manœuvre. Et c'est un avantage,
Que votre Pere encor n'ait point vû son visag
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nerine, que Léandre a peu d'empressement !
Hé ! ne devroit-il pas . . Mais la trappe remu

(*La trape s'ouvre*)

NERINE.

Ce sont eux.

HORTENSE.

De frayeur je sens mon ame ém

NERINE.

Et moi d'amour, Madame.

SCENE II.

ANDRE, HORTENSE;
VALENTIN, NERINE.

ALENTIN, *sortant de la trappe avec Léandre.*

Enfin nous y voici.
bien, qu'est-ce ? comment se porte-t'on icy ?

LEANDRE.

in aprés un mois je vous revois, Hortense.
ce moment tardoit à mon impatience !
, je ne songe plus à mes chagrins passez ;
quelque desespoir. . . .

VALENTIN.

Ah ! comme vous jasez ?
is sommes par machine entrez céans ; peut-être
nous fera tous deux vôler par la fenêtre,
ons d'abord au fait.

LEANDRE.

Vous ne me dites rien ?
rtense, votre amour n'est pas égal au mien.

HORTENSE.

plus d'une façon l'amour se fait connoître.

Dans vos transports charmans le vôtre sçait p
tre ;

Et moi, lorsque je crains que dans notre entret

VALENTIN

Suffit. Vous nous aimez, & nous le sçavons

Nous avons entendu, cachez sous cette trape

NERINE.

On entend de là-bas ?

VALENTIN.

Pas un seul mot n'écl

Tiens, Madame a juré de se donner à nous,

Si l'on nous refusoit plus long-tems pour Epo

Toi....

NERINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu justic

Tu m'as trouvé bien fait.

NERINE.

Mais par quelle ma

Nous faire tant languir ?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé

A croustiller là-bas les restes du soupé.

Nous avons travaillé la nuit comme le Diable

Et bû.... Nos ouvriers sont encor sous la tabl

Je les ay bien grisez.

NERINE.

Pourquoi donc ce matin

Boire encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin

Toutes pleines là-bas.

LEANDRE.

Toujours parler de boire ?

Et l'affaire ...

VALENTIN.

Elle est faite, & vous m'en pouvez croire

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour servir votre amour,

Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LEANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réüssisse,

Lorsque par un enfant se conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LEANDRE.

Francillon votre frére.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Instruit que votre Pere avoit fait un serment

De ne point marier absolument sa Fille,

Qu'il n'eût, en faisant l'or, enrichi sa famille;
Jugeant de son esprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fausser son beau serment;
J'ai gagné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ses yeux briller quelques pistoles.
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor ?

VALENTIN.

J'ai mis entre ses mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monsieur : & notre petit Drôle...
Suffit, il est instruit, & fera bien son rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet.
Mais si malgré tes soins il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me lasse;
Et je pourrai joüer cent tours de passe-passe,
Par cette trape-là; nous sommes avancez,
La tranchée est ouverte, une fois, c'est assez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Musique autant que la Chimie,
Au tems du dénouëment; avec une chanson,
S'il se fâche, on sçaura le mettre à la raison.
Sauterot a mandé ses amis, ses amies,
Tous gens de l'Opera, dont les voix sont jolies;
Ils doivent se trouver ici tantôt.

LEANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Voyez-vous bien, Monsieur, qu'on n'a négligé rien.

NERINE.

Aussi sommes-nous sûrs d'une ample récompense.
Mais j'entens quelque bruit.

HORTENSE.

C'est mon Frere, je pense.

SCENE III.

HORTENSE, NERINE, LEANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

HE bon-jour, Francillon.

FRANCILLON.

... Ah! Messieurs les Amans,
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans,
Est-ce que vous auriez enfoncé notre porte?
La serrure pourtant en est rudement forte.
Non seulement la nuit, mais encore le jour,

Notre Pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pe
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il est en cole
Il lui donne par-ci, par-là quelque soufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime il me donne le foi

LEANDRE.

Il est douc fort égal, qu'il aime, ou qu'il hai

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus essuyer son caprice,
Je me lasse de voir son ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bi

FRANCILLON.

Il semble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre fami
Ce Pere-là?

VALENTIN.

Laissons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laisse, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos
Peut-on sçavoir de vous, si....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LEANDRE.

Et de quand?

FRANCILLON.

D'hier au soir.

LEANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi je ne sçais pas, car j'allay me coucher.
Mais je ne pense pas qu'il ait dû se fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit...

VALENTIN.

Contez-nous cette histoire ?

FRANCILLON.

Hier au soir le sachant dans son Laboratoire,
J'y monte, & sur le [illegible] j'y vois un des creusets,
Où d'ordinaire il fait les plus hardis essais.
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre chose
Dont d'instant en instant il redoubloit la dose,
Je m'approche & je souffle. Ah ! le joli garçon,
Dit il, nous en ferons quelque chose de bon.
Je faisoit l'innocent, en songeant en moi-même
Comment je pourrois mettre à bout le stratagême.

VALENTIN.

Aprés.

FRANCILLON.

Ayant soufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere las de voir ses efforts superflus,
Entre en son cabinet brusquement, sans rien dire ;
Je l'entens parler seul, aprés je l'entens lire ;
Mais il lisoit des mots que je serois dix ans

A retenir. Enfin, sans perdre plus de tems,
Je vous prens le creuset avecque des pincett
J'en renverse l'argent ; & puis ces choses fai
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort b
Il fut fondu d'abord.

FRANCILLON.

Bon, presque en moins
Mon Pere s'en revint murmurant en lui-m
Les yeux tout égarez, & le visage blême.
Il approche du feu. ..

VALENTIN.

Sçut-il s'appercevoir ?

FRANCILON.

Ma foi, je lui donnai sur le champ le bon so
Et ne vis point la suite. Oh ça, mon che
frere,
J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

En voici le sal
Trois Loüis, & dans peu je sçaurai vous pro

FRANCILLON.

Quand ils seront mangez, j'irai vous retro

(Il s'en va, & revient sur ses pas

J'entens mon Precepteur.

LEANDRE.

Quoi ? Monsieur Poly

FRANCILLON.

lui-même.

HORTENSE.

Juste Ciel !

LEANDRE.

Que faut-il que je fasse ?

VALENTIN *voulant rentrer dans la trape.*

Rentrons. Mais il nous voit.

SCENE IV.

LEANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NERINE.

POLYCRASSE.

Ici que faites-vous ?
Quoi, dans la bergerie on enferme les loups ?

LEANDRE.

Monsieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !
De quoi nous servent donc les portes & les grilles ?
Si ces loups ravissans sont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne sommes point loups, nous sommes
agneaux.

(*lui presentant une bourse.*)

Si notre toison d'or appaisoit votre bile? ...

POLYCRASSE.

Oh! que je ne suis pas un mortel si facile.

FRANCILLON.

Hé! *Domine.*

POLYCRASSE.

Tace.

LEANDRE.

Ne faites point de bru

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor soit instruit.
Il m'a fait Precepteur de toute la famille;
Ainsi que sur le Fils, j'ai pouvoir sur la Fille.

LEANDRE.

Hortense, dès long-tems a mon cœur & ma f
Et vous sçavez, Monsieur ....

POLYCRASSE.

Et que m'importe à m

NERINE.

Il faut que je m'en mêle... Oh, ça, cher Polycr

POLYCRASSE, *la rebutant.*

Vade retrò.

NERINE.

Je vois qu'il faut que je l'embrasse.

POLYCRASSE.

Ah! Crocodile!

NERINE, *l'embrassant.*

Au nom de notre passion ...

POLYCRASSE.

Ouf! je crains de tomber dans la tentation.
Allons vîte avertir ...

HORTENSE.

O Ciel! j'entens mon Pere;
Que vais-je devenir?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons-nous faire?

LEANDRE.

Valentin, tire nous promptement d'embarras.

POLYCRASSE.

Oh! je vais ....

VALENTIN *le retenant & l'enfonçant dans la trape avec Léandre & Francillon.*

Oh parbleu, tu descendras là bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au secours!

FRANCILLON *tombant.*

Ah!

VALENTIN *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trape.
Mais moi, comment faut-il qu'à present je m'échape?

NERINE.

Cache-toi sous la table.

VALENTIN *se cachant sous la*

Il est vrai, c'est bie

HORTENSE.

Que fera-t-on, dis moi, de ce Pédant

NERINE.

Ils ont de quoi là-bas ; qu'ils le fassent b

Il ne hait pas le vin à ce que je puis croir

HORTENSE.

Tai-toi, mon Pere vient.

NERINE.

Et votre Mer

SCENE V.

FOLIDOR, ELI
HORTENSE, NERI
VALENTIN *sous la t*

ELISE.

NE puis-je donc sçavoir quel chagr
souci
Vous vient de reveiller en sursaut ?

FOLIDOR.

Ah ! ma

ſuis perdu.

ELISE.

Quel trouble agite donc votre amé ?
rquoi courir ainſi de la cave au grenier,
grenier à la cave ? Il faudra vous lier
ela continuë, au moins daignez m'apprendre.....

FOLIDOR, *á Nerine.*

done eſt Francillon? il m'a ſemblé l'entendre.

ELISE.

n Dieu, ſans ce cher Fils *tout* vous eſt *odieux*;
n'eſt que pour lui ſeul que vous avez des yeux;
ſi le gâtez-vous, car jamais à ſon âge
ne vit un enfant d'un tel libertinage.
tre exemple, aprés tout, lui fait avoir raiſon;
ous voit gouverner ſi bien votre maiſon!

FOLIDOR, *à Nerine.*

tes-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah! je tremble, Nerine.

FOLIDOR, *à Hortenſe.*

rous, retirez-vous, votre aſpect me chagrine.

SCENE VI.

FOLIDOR, ELISE, VALEN

sous la table.

ELISE.

Comme vous renvoyez votre Fille !

FOLIDOR.

M

J'ai toûjours fort douté qu'elle fût bien à mo:
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nou
Que cela soit ou non, je la hais.

ELISE.

Quel ca

FOLIDOR.

Laissons-là votre Fille, & ne songeons qu'à n
Je suis au desespoir.

ELISE.

Mais sçachons donc pourq
Ne me direz-vous point l'avanture fatale . . .

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philosophale !
Mais helas, à quel prix !

El

ELISE.

Quoi ! vous avez trouvé ? . . .

FOLIDOR.

ma femme, à la fin l'œuvre s'est achevé ;
fait de l'or.

ELISE.

De l'or !

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, *vous dis-je.*

ELISE.

avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
, c'est là le sujet qui vous rend si fâché ?
qui cherchiez . . .

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
e sçavoir pourtant.

ELISE.

Ne pouvez-vous me dire . . .

FOLIDOR.

ez, puisqu'il faut enfin vous en instruire.
u soir, ennuyé de souffler vainement,
nanquer toûjours ce fortuné moment,
ré de chaleur où par certain mélange,
taine vertu l'argent en or se change :
op, dis-je, *c'est trop me fatiguer en vain ;*
ins un pouvoir au dessus de l'humain.
ere je sorts de mon Laboratoire ;
en mon cabinet, & j'aveins un Grimoire ;

Que j'avois eû jadis d'un vieil Egyptien ;
Je le lis tout du long, sans y comprendre
Tremblant à chaque mot que ma bouche p
Et l'ayant lû, je fuis sans attendre répon

ELISE.

Hé bien ! de tout cela, quoi ? qu'est-il arr

FOLIDOR.

Je trouve à mon retour que l'œuvre est ac
Vos mouchettes d'argent que vous croyez p

ELISE.

Hé bien ?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuset fondu
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(En lui montrant le lingot d'or.)
N'est-ce pas là de l'or ? voyez, examinez

ELISE *prenant le lingot d'or.*

Oüi c'en est en effet. Que j'étois malheureu
De vous tant quereller !

FOLIDOR.

Cela vous rend jo
Dans le tems que je suis accablé de chagri

ELISE.

Nous allons marier votre Fille à la fin,
Dés aujourd'hui je vais faire avertir Léa
Depuis assez-long-tems vous le faites att
Mais voici l'heureux jour....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait enco

ELISE.

le voulez-vous de plus ? vous avez fait de l'or ;
vous avez promis. . . .

FOLIDOR.

D'accord ; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme ?

ELISE.

Hé quoi, vous pouvez croire. . .

FOLIDOR.

Oüi, je crois que cet or par le Diable est produit ;
Et pour vous dire tout, je l'ai vû cette nuit.

ELISE *riant*.

Vous avez vû le Diable ? & qu'a-t-il pû vous dire ?
Que je sçache. . . .

FOLIDOR.

Oüi, riez ; voilà bien de quoi rire.

ELISE.

Vous avez vû le Diable ?

FOLIDOR.

Oüi, comme je vous vois

ELISE.

Et dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi ;
Mais l'air d'un petit Maître, & rempli d'arrogance.
Il faisoit le gros dos, & l'homme d'importance.

Tout ce que tu voudras, en or sera changé,

Commande ; à t'obeir je me suis engagé,
M'a-t-il dit, *de tresor je te ferai largeſſe :*
Mais auſſi ſouviens-toi de tenir ta promeſſe,
Dans un mois au plus tard je viendrai te cher

ELISE.

Ah ! que dîtes-vous-là ? Gardez de m'appr
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme !

ELISE.

Miſerabl
Qu'avez-vous fait ?

FOLIDOR.

C'étoit. . . . .

ELISE.

Allez vous-en au Diab

FOLIDOR.

Quand j'ai lû ce Grimoire où je n'entendo
C'étoit dans le deſſein de m'acquerir du bi
Et je ne croyois pas au Diable rien prom
Un tems ſi court encor ! Quand je pour
mettre,
Que pourrois-je eſperer?

ELISE *s'adouciſſant.*

Il faut prendre par
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puiſqu'on vous a promis de l'or en abonda
Suhaitez-en pour nous, nous prendrons pa

faut d'un mauvais pas se tirer comme on peut ;
que le Diable après. . . .

FOLIDOR.

M'emporte s'il le veut,
N'est-ce pas ? Vous croyez qu'en mon état funeste
Je voudrois enrichir des gens que je déteste ?
Quoi, votre Fille & vous ? . . . .

ELISE.

Autant qu'il vous plaira ;
Haïssez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé ! de quel souvenir m'attristez-vous, ma femme
Helas ! n'augmentez-point le trouble de mon ame.
Non, je ne vous hais point, pardonnez au trans-
port . . .

ELISE.

Au transport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien, j'en suis d'accord ;
Chacun a sa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuser ;
On dit qu'avec le sexe il se plaît à jaser.

ELISE.

Peut-on être aussi fou ? Toute la nuit entiere
Vous avez en dormant ronflé d'une maniere,
Que je n'ai pas clos l'œil, & si je n'ai rien vû ;
C'est quelque songe affreux qui vous aura déçû.

FOLIDOR.

Quoi! ce feroit un fonge?

ELISE.

Oüi, je vous en a

FOLIDOR.

Que je ferois heureux! Mais par quelle avan
Aurois-je fait de l'or? dites moi.

ELISE.

Par haza
N'aviez-vous pas efpoir d'en faire tôt ou tar

FOLIDOR.

Oüi, vous avez raifon; & c'eft peut-être un
Qui fe mêlant d'abord au chagrin qui me r
Aura dans mon efprit paffé pour verité.

SCENE VII.

FOLIDOR, ELIS
NERINE.

NERINE.

Monfieur...

FOLIDOR.

Où Francillon s'étoit-il a

NERINE.

...nsieur...

FOLIDOR.

Hé bien, Monsieur ?

NERINE.

Je ne trouve personne ;

...ils, ni Précepteur.

FOLIDOR.

Ah ! que cela m'étonne !

(*tirant ses clefs.*)

...a mes clefs, je sçais que toute ma maison
...oublement fermée ! Ah ! je perds la raison.
...me connois plus, & je n'y vois plus goute.
...iable les a pris pour les gages sans doute.
...crasse,

POLYCRASSE *de dessous la trape.*

Monsieur ?

FOLIDOR.

Je ne me trompois pas.

...me repondez-vous ?

POLYCRASSE.

On nous tient ici bas.

ELISE.

...sçais plus qu'en dire, & la chose est trop forte.

(*Elle lui arrache ses clefs.*)

...ez-moi promptement les clefs de notre porte,
...x sortir.

[redacted]

FOLIDOR.

Reſtez.

ELISE *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours

Pour vous faire venir au plûtôt du ſecours.

SCENE VIII.

FOLIDOR, VALENTIN *ſortant de deſſous la table pour rentrer dans la trape.*

FOLIDOR.

JE ſors auſſi . . . Mais Ciel? que vois-je ſous la table?

Ah! me voila perdu. Qu'eſt-ce là?

VALENTIN *effrayé.*

C'eſt le Diable.

FOLIDOR *effrayé.*

Ah!

VALENTIN *ſe raſſurant peu à peu.*

Si tu fais du bruit je te tordrai le coû.

J'aurois pû me changer en Ours, en Loup-garou,

En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine.

Mais pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.

Tu t'étonnes de voir le Diable ainsi vêtu.
Cette nuit je te suis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Doüanne :
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui lassé de son triste destin,
M'a dit qu'il se donnoit à moi, si ma puissance
Le pouvoit sur le champ tirer de l'indigence;
Aussi-tôt j'ai troqué mon habit pour le sien;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé si bien,
Que lui-même à present a peine à se connoître.

FOLIDOR.

Helas! dans quelque état que vous puissiez paroître,
Sçachant que c'est le Diable, en a-t-on moins de peur?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, dissipe ta frayeur;
Je ne viens point encor pour prendre ta personne
Ce n'est que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on se donne
En lisant un Grimoire?

VALENTIN.

Hé! n'est-tu pas content?
Je t'ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à souhaiter.

FOLIDOR.

Je suis inconsolable.
Ayez pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable!
Tu te mocques; tes pleurs sont ici superflus.

FOLIDOR.

Et mon fils, mon cher fils?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.
Car lorsque je serai contraint de te le rendre,
C'est dans ce même instant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi! tous mes efforts ne me servent de rien?
Je ne me puis sauver?

VALENTIN.

Il n'en est qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel est-il? ah! déja l'espoir rentre en mon ame,

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme.
Prenez, je vous la donne, & de grand cœur, ma foi,

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point, moi.
Des femmes j'en ai tant que je n'en sçais que faire :
C'est de tous les maris le present ordinaire.
Tu m'a donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai point voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix ?
Si j'avois des parens encore ! mais ma famille
Consiste seulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor passe

FOLIDOR.

Oüi, mais....

VALENTIN.

Tu la hais fort ;
e le sçais.

FOLIDOR.

Il est vrai, mais j'aurois un remord.
onner ma fille au Diable ! Ah ! la chose est trop forte.

VALENTIN.

ais comme tu voudras ; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

i vous pouviez sçavoir le cruel embarras...

VALENTIN.

Pour t'en tirer, apprens ce que tu ne sçais pas.

[redacted]

La fille en question n'est nullement ta-l
Les Diables sçavent tout. Autrefois cert
En contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'est de leur
Que cette fille vient ? je m'en doutai to
Je cherchois la raison de ma haine i
Pusqu'Hortense n'est point à moi, qu'e
Diable,
Prenez-là, j'y consens. Mais parlons e
Alors que vous l'aurez, dites, qu'en fer

VALENTIN *embarassé*

J'en ferai... Mais que sçais-je ?...
brillante,
Qui ne trouvera point de cœur qu'elle n
J'en rendrai mille gens à la rage amour
Et comme elle n'aura que des rigueurs
Ils se donneront tous au Diable pour lui
Et ce sont des Sujets qu'elle sçaura me

FOLIDOR.

Vous la laisserai donc en pleine liberté

VALENTIN.

Assurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez en

VALENTIN.

Çà, concluons un peu ; crois-tu que cette

ıte à se donner à moi sans repugnance ?

FOLIDOR.

:onnoissant pour Diable, elle n'en fera rien ;

ıs croyant Laquais, c'est encor pis.

VALENTIN.

Hé bien

s changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plûtôt de mine;

voir vos yeux seuls, aisément on devine

rous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainsi, pour l'abuser,

s en beau blondin me metamorphoser.

avoit un amant ?

FOLIDOR.

Oüi, qu'on nommoit Léandre.

VALENTIN.

ɔnnois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

our ne vous point voir je détourne les yeux;

ıdrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

ıs le tems que Valentin s'enfonce dans la trape, re sort de dessous le Théatre, & paroît à sa

SCENE IX.

LEANDRE, FOLIDO

LEANDRE.

POurquoi ? ce changement est-il si form

FOLIDOR *effrayé.*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puissance
ble !
J'ai de la peine à croire encor ce que je v
Comment donc ? le visage, & la taille &
On diroit de Leandre.

LEANDRE.

Avec cett
Pourrons-nous l'abuser ?

FOLIDOR.

Oh ! la chose est bi

LEANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui, mais aup
Je veux revoir mon fils; vous trompez fort
Vous autres Diables.

LEANDRE.

Non, ne crai

FOLIDOR.

Oh ! de grace ;
:-moi mon cher fils, & même Polycrasse.

LEANDRE. (*à part.*)

ins malgré l'argent que je leur ai donné,
vin qu'ils ont bû . . .

FOLIDOR.

Vous semblez étonné.
-on fait de mon fils ? hélas ! que j'apprehen
: . . .
ient ? ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LEANDRE.

te satisfaire. Esprits qui m'écoutez ;
relâche à l'instant ceux qu'on tient arrêz.



SCENE X.

FOLIDOR, LEANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON *sortans de dessous le théatre, yvres.*

FOLIDOR.

AH! voilà mon cher fils! Viens-ça que je t'embrasse.
Et je revois aussi ce pauvre Polycrasse!
Ils ne me disent rien, & semblent endormis.

LEANDRE.

C'est que du charme encore ils ne sont pas remis.
(à part.)
Qu'ils sont yvres!

FOLIDOR.

Enfin j'ai brisé votre chaine.

LEANDRE.

Finissons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour ravoir...

POLYCRASSE *yvre.*

Facilis descensus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON *yvre.*

Bon jour, *vinum vini.*

LEANDRE *à part.*

ige, ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc? qu'est-ce à dire?

FRANCILLON *yvre.*

-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin?

POLYCRASSE *yvre.*

Je sçais l'instruire.

ant qu'il soit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON *yvre.*

n, non, je ne veux pas, je veux être soufleur.

ne soufle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroit yvre.

FRANCILLON *yvre.*

a bouteille sera desormais mon seul livre.

ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

uels discours sont-ce-là?

LEANDRE.

C'est un enchantement.

FRANCILLON *yvre.*

ui, je suis enchanté. Votre vin, cher beau-frere,

Eſt un vin . . . Il en faut faire boire à moi
Retournons aux Enfers.

LEANDRE *à part.*

Ah ! me voila p

(*à Polycraſſe.*)

Faites-le taire au moins ?

POLYCRASSE *yvre.*

Oüi, paix ; le vo
Et moi, je vais parler. Le vin . . .

LEANDRE *à part.*

Que va-t-

POLYCRASSE *yvre.*

Voilà la grande erreur.

LEANDRE *à part.*

Je ſouffre le m

POLYCRASSE *yvre.*

Quand on trouve du vin mauvais, on dit
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien !

POLYCRASSE *yvre.*

On a gr
Le vin du Diable eſt bon, n'eſt-il pas vrai

FRANCILLON *yvre.*

Sans d
Allons-en boire encore, & que mon pere

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égareme

LEANDRE.

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout aussi-tôt qu'Hortense,
Livrée entre mes mains.... La voici qui s'avance.

SCENE XI.

POLIDOR, ELISE, LEANDRE, HORTENSE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*,

ELISE *à Hortense, bas.*

JE suis assez instruite, & vais vous seconder.
(*à Polidor*)
Et bien, vous aviez tort de vous intimider.
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine,
Mais Léandre en ces lieux ! quelle affaire l'ameine?

FOLIDOR *à Elise.*
(*à Hortense.*)
Je lui donne ma fille. Oüi, je veux aujourd'hui.
Après tant de refus que vous soyez à lui.
N'y consentez-vous pas ?

HORTENSE.

Si j'y consens, mon Pere ?
Ah ! je ferai toûjours ce qui pourra vous plaire.

ELISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de sentimens.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & consens qu'il l'emmene.

LEANDRE *emmenant Hortense.*

Monsieur, jusqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XII.

FOLIDOR, ELISE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres.*

ELISE.

C'A réjoüissons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez sujet.
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant, qui m'est venu de contre-bande ?

ELISE.

A Léandre. Voyez la plaisante demande ?

FOLIDOR.

De joye en ce moment vos sens en sont ravis.

ELISE.

[Sa]ns doute.

FOLIDOR.

C'est donc là Léandre, à votre avis?

ELISE.

[S]i ce n'est pas Léandre, il est en tout semblable.
[E]t qui seroit-ce donc, s'il vous plaît?

FOLIDOR.

C'est le Diable,
[Q]ui sans ce beau présent m'auroit rompu le cou.

ELISE.

[P]ar ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE DERNIERE.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*, NERINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLace, place, Messieurs; voici de la Musique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique...

UNE MUSICIENNE *chante.*

Tu crois au Diable abandonner Hortens
Elle se voit dans les bras de l'Amour.
De son Amant tu trompois l'espérance;
Mais il a sçû tromper ta vigilance.
Chacun a son tour.

II. MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de sa Maîtresse,
Léandre fait le Diable dans ce jour;
Et dès demain, pour prix de sa tendresse,
Elle sera peut-être la Diablesse.
Chacun à son tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît? Que veut dire ceci
Laissez-là vos chansons! je veux être éclairci.

ELISE.

Quel éclaircissement vous faut-il davantage?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh! qu'entens-je? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous osez me duper!

VALENTIN.

Monsieur, je vous trompois, je viens vous détromper,

ıis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es tu donc, traître

VALENTIN.

om eſt Valentin, & Léandre eſt mon Maître,
ant que vous vouliez trouver abſolument,
e tant d'autres fous ont cherché vainement
oulu là-deſſus contenter votre envie;
que n'avoient pû vos ſecrets de chymie,
fils Francillon l'a fait par mon moyen.
ıis entre ſes mains un lingot d'or,

FOLIDOR.

Hé bien?

FRANCILLON *yv e.*

:en, je l'ai jetté dans le creuſet, mon pere.

FOLIDOR.

ment, coquin, c'eſt toi? . . .

FRANCILLON *yvre.*

Tout doux point de colere.

FOLIDOR.

·je croire . . .

FRANCILLON *yvre.*

Croyez que je ne vous mens pas,

POLYCRASSE *yvre.*

ıfant dit vrai, Monſieur, *in vino veritas,*
; *il* faut châtier le vin dans la jeuneſſe.

FRNCILLON *yvre.*

:hâtier!

FOLIDOR *à Polycra*

Et vous, avec v

Avec votre air cagot, vos discours de

FRANCILLON *yv*

Il faudroit lui donner le foüet.

POLYCRASSE *yv*

Imp

FRANCILLON *yvre*

Vous êtes un yvrogne.

FOLIDOR.

Ah! je m

Se peut-il?.. Mais j'ai tort de me met

Personne n'a jamais au monde eu tant

Mais puisque je me vois remis de ma

Je vous pardonne à tous, & ne veux de

Ni soufler, ni chercher de secrets de c

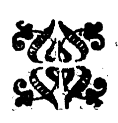
Mais que sçache au moins comment d
son...

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendron

Nous en ferons tantôt l'entretien de la

A présent achevons la musique du Dia



DIVERTIS

DIVERTISSEMENT en Musique.

UN MUSICIEN.

L'Honneur, l'Argent, l'Amour,
Sont trois Diables
Impitoyables,
Qui se combattent tour à tour.
La Place d'Armes
Est un jeune cœur,
Que défend le Diable d'Honneur.
Le Diable d'Amour par ses charmes,
Par ses larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur,
Avec ses fléches
Il fait des breches :
Mais le Diable d'argent d'un plein saut
Monte à l'assaut.

Je boirois ...
Plus de Despautere,
De Rudiment, de Grammaire.
Du vin.

I. MUSICIEN.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & discrets:
C'est la Pierre Philosophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gascon qui souvent regale,
Un Normand qui hait le Procès,
C'est la Pierre Philosophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

Ah! que l'Hymen est agréable
Pour un jour;
Tout y plaît, tout en est aimable
C'est l'Amour.
Le lendemain n'est pas semblable.
Dans une nuit
Tout est détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit,
C'est le Diable.

VALENTIN.

Ah! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour!
Son bon goût nous eſt favorable;
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur!
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur!
C'eſt le Diable.

FIN



LA FOIRE LAURENT.

COMEDIE

Répresentée en 1709.

ACTEURS.

FRONIMOND, Pere de Lucile.

LUCILE, Fille de Fronimond,

Me. RAYMONDE, Belle-sœur de Fronimond, amoureuse de Therame

THERAME, Amant de Lucile.

DANDINET, Gentil-homme de Beauce, amoureux de Lucile.

LA VERDURE, Valet de Therame.

BLAISE, Païsan, Domestique de Therame.

GRISON, Valet de Fronimond.

BATELEURS.

L'ENROUE'.

GILLE.

BRAILLARD.

Plusieurs Musiciens & Musiciennes vêtus à l'Indienne.

La Scene est à la Foire S. Laurent



LA FOIRE LAURENT.

COMEDIE.

heatre represente la Foire. Plusieurs violons us des figures grotesques joüent des airs ifferens, pendant que plusieurs Bateleurs & arceurs appellent les passans.

SCENE PREMIERE.

NROUE', GILLE, BRAILLARD, THERAME, BLAISE.



L'ENROUE'.

Es Danseurs, Sauteurs, Voltigeurs,
Ce ne sont point des bagatelles;
On joue ici, Messieurs,
En personnes naturelles.

GILLES.

C'est ici chez nous ;
Entrez vite, dépechez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec ce Turc d'Italie.

BRAILLARD *à Blaise.*

Voir ici ces beaux animaux,
Messieurs, le combat des Taureau
Ne vous amusez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

Les Bateleurs, Farceurs & Violons rentrent leurs loges pour commencer leurs jeux.

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh morgué commencez, ou ne commencez p
Je nous en battons l'œil, jarni que de fraca
Dans cette Foire-ci, l'on ne sçauroit s'entend
Reprenons mon discours :

THERAME.

Et que veux tu repre
Finis.

BLAISE.

Je disois donc que j'avois de l'espri

THERAME.

Je suis content de toi, mon cher Blaise, il

BLAISE.

Depuis un mois je suis venu de mon Villag
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déja fait

:st par moi.... Mais malgré tout ce que je vous fais,
ous me laissez toûjours laquais de vos laquais.

THERAME.

'a, j'aurai soin de toi; cherche encor la Verdure,
Je ne puis m'en passer dans cette conjoncture.

BLAISE.

Je l'ai cherché par tout, & ne le trouve pas.

THERAME.

Où diantre est-il? j'enrage, & dans cet embarras....

BLAISE.

Moi, je le chasserois.

THERAME.

Ah! le voici.

SCENE II.

THERAME, LA VERDURE, BLAISE.

THERAME.

Quoi, traître;
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement nôtre Maître.

THERAME.

Lucile vient ici dans ce même moment,
Mon Rival l'y conduit. Cependant....

LA VERDURE.

Doucement,
Que votre Rival vienne, & Lucile & son Pere,
Et toute leur sequelle, allez, laissez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me suis pas mal occupé, Dieu merci,
Et je n'ai pas toûjours passé le tems à boire.
Soyez sûr qu'il n'est point d'endroit dans cette
Foire,
Dont vous ne soyez maître, enfin tout est à vous
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands,
les Filous,
L'homme sans bras, le Turc, les Farceurs, jusqu'à
Gille;
Tout est ici d'accord pour enlever Lucile.

THERAME.

Comment donc tous ces gens sçavent nôtre secret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils soient tous à nous, ils ignorent le
fait.
De leurs jeux seulement ils m'ont rendu le maître,
Sans pénétrer plus loin; & j'y sçaurai paroître.
Sous leur propre figure: Enfin je ne dis rien.

us verrez, si tantôt je m'en tirerai bien;
si quand je m'en mêle on peut mieux contre-
faire. ....

THERAME.

mon rival trop sot, Fronimond trop sévere,
e veulent point aller à ces spectacles-là?

LA VERDURE.

a *Foire* saint Laurent n'a de beau que cela.
uoiqu'il arrive enfin, j'enleverai *Lucile*.
'argent que j'ai donné me rendra tout facile;
e vos cent Loüis d'or, aussi je n'ai plus rien.

THERAME.

uoi! tout est dépensé?

LA VERDURE.

Bon, j'en ai mis du mien.
'homme sans bras m'a pris lui seul trente pisto-
les,
ugez du reste, & si....

THERAME.

Du moins tu me consoles,
ar l'espoir....

LA VERDURE.

Esperez que tout réüssira.
royez-vous que Lucile aussi consentira
cet enlévement?

THERAME.

J'en suis sûr. Voila Blaise
ui me vient d'apporter reponse.

LA VERDURE.

J'en ſuis aiſe.
Lucile vous écrit, c'eſt la premiére fois.

THERAME.

On ne lui laiſſoit rien à ce que tu diſois,
Ni plume, ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh! c'eſt que j'ai du ſtratagême.
Ce billet de Monſieur, ſans adreſſe ni rien,
Etoit bien chatouilleux. J'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'eſt être bien habile;
Car d'un pas Fornimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne il n'a pas pû de moi ſe défier;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier:
Bref, j'ai bien réüſſi malgré toute l'envie,
Je n'avois pourtant vû Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi, jamais!

BLAISE.

Non morgué: c'eſt là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle.

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

u beaucoup.

BLAISE.

Non morgué.

THERAME.

Blaise est bien difficile;
us le monde il n'est rien au dessus de Lucile.

BLAISE.

me, je ne sçais pas me connoître en biauté,
uand c'est une biauté sur tout de qualité;
se peinturont tant, que je n'y connois goûte.
faut voir pour juger, n'est-il pas vrai?

THERAME.

Sans doute.

BLAISE.

donc ... je ne sçais plus ce que je vous disois.

LA VERDURE.

parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah! oüi, je discourois
rec le vieux vieillard, c'est je pense son frere.

LA VERDURE.

on; c'est son pere.

BLAISE.

Enfin me tournant le derriere,
ne l'a baillé belle à finir mon dessein.

J'ai fait signe à Lucile, & j'ai mis dans sa main
Le billet de Monsieur ; elle a quitté la place,
Et *pis* est revenuë, & pis m'a de sa grace
Donné deux Loüis d'or & reponse au billet,
Et pis....

THERAME.

Tu m'as raconté tout le fait.
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaise, tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et vient nous avertir.

BLAISE *bas.*

Oüi... comme je viendrais.
J'en veux avoir l'honneur, & je l'enleverai,
Moi tout seul si je puis.

SCENE III.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

Qu'a-t'on pû vous écrire?
Ne le puis-je sçavoir

THERAME.

Helas ! tu le peux lire.
Ma lettre luy parloit de cet enlévement,

La priant d'y donner un plein consentement ;
Tu vas voir sa réponse ; elle est pourtant d'un
stile. . .

LA VERDURE.

Qui vous plait.

THERAME.

Non, je veux que l'on soit moins facile,
Qu'on se deffende un peu.

LA VERDURE.

Monsieur on ne voit plus
Dans ce siécle pervers de ces rudes vertus
Qui vous éclaboussoient de dix pas à la ronde ;
Demandez-le plûtôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile ; elle est de ce vieux temps,
Et souvent le rappelle en lisant ses Romans.
Elle vous aime un peu pourtant la bonne Dame.

THERAME.

Ah ! ne plaisante point, & lis.

LA VERDURE, *lisant.*

Au beau Thérame.

De vôtre amour persuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendresse y consent ;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaisant.

La petite friponne, elle s'enhardit bien.

THERAME.

Ce stile me surprend & je n'y connois rien ;

[redacted]

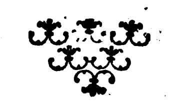
Car dans nos entretiens ſerieuſe & timide,
Jamais rien de pareil.

LA VERDURE.

C'eſt l'Amour qui la g
Pour ſon enlevement ſi l'on manque ce jour,
Elle conçoit fort bien qu'il n'eſt plus de retou
Mais à propos Griſon, le Valet de ſon pere,
Dans tout cet embaras nous ſeroit néceſſaire
Aprés avoir reçû de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THERAME.

Que peut-il plus pour no
C'eſt par lui que j'ai ſçû que partie étoit fait
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette;
Et c'eſt ſur ſon avis que je me rends icy,
Il doit même venir m'avertir : Le voici.



SCENE IV.

HERAME, LA VERDURE,
GRISON.

THERAME.

E bien, Grison ?

GRISON.

Monsieur, voici tout notre monde ;
, Rival, Maîtresse, & Madame Raymonde.

THERAME.

y!cette vielle folle en est aussi ? Tant pis.

GRISON.

quoi donc ? vous étiez jadis si bons amis.

LA VERDURE.

ignoit de l'aimer afin de voir sa niéce.

THERAME.

sons cela.

GRISON.

Toûjours votre sort l'intéresse ;
vous compte encore au rang de ses amans,
'ent elle vous nomme en lisant les Romans.
ndant je lui crois quelqu'autre amour en tête ;
a Suivante, enfin, qui n'est pas une bête,

Je ne pourrois jamais broüiller de tels esprits,
C'est pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
Mais les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apperçû du Pere,
Entrez dans cette loge, & puis laissez-moi faire.

THERAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah! sans tarder
Entrez.

THERAME.

Un seul moment.

LA VERDURE.

Non, c'est trop hazarder.
Ils entrent dans une loge.

SCENE V.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NOn, je n'ai jamais vû de Gentil-homme en France
D'une meilleure humeur.

DANDINET

Oh vraiment ! je le pense.

FRONIMOND.

ssusciteriez un mort.

DANDINET.

Je suis plaisant,

pas ? jovial.

LUCILE *sérieuse.*

Oüi fort- réjoüissant.

FRONIMOND.

ı'avez bien fait rire à ces Marionettes.

le, qu'est-ce donc ? quelle mine vous faites ?

upirez, voyez votre futur époux,

sœur, votre tante ; enfin voyez-nous tous,

umeur vous devroit inspirer de la joye.

LUCILE.

ue voulez-vous, mon Pere, que je voye?

uis point contente, & je voudrois en vain...

DANDINET.

vous fâchez pas, vous la serez demain.

ıe posséderez, soyez plus patiente ;

attendiez donç, comme a fait votre tante,

ente & quarante ans.

Me. RAYMONDE

Pour avoir attendu,

au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu ;

re dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,

[redacted]

Le ſujet le plus beau, le mieux fait le plu

Qui ſoit ſous ſon empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Roman

Ma ſœur, vous avez eû toujours quarante

Mais ils n'étoient ma foi, tous que dans vo

Me. RAYMONDE.

Oh! pour cette fois-ci j'en ſuis perſuadée

La chôſe eſt bien réelle, & j'en ai preuve en

FRONIMOND.

Mais quel eſt celui-ci?

Me. RAYMONDE.

Vous le ſçaurez d

Le plaiſir de l'amour n'eſt que dans le myſt

Dans les difficultez.

FRONIMOND.

Par ma foi pour bien

Ma Sœur, vous devriez brûler tous ces Rom

Qui vous rempliſſent trop de leurs grands ſent

DANDINET.

Faites tout comme moi; je ne lis aucun livre

Et ſi j'ai de l'eſprit.

Me. RAYMONDE.

Le bel exemple à ſuiv

Mais vous ſerez content, mon Frere; & mon

Eſt de faire finir mon Roman dès ce ſoir;

La Foire me fournit une grande avanture,

Qui pourra parvenir à la race future.

clusion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge,

r...

Me. RAYMONDE.

Pour mieux parler je n'y suis pas encor,
n Frere, l'Amour me fait prendre l'essor.
Apercevant Blaise qui lui fait signe.)
je pas l'agent de l'objet de ma flâme.
touche au moment, & je sens dans mon
ie...
quitte.

FRONIMOND.

Comment! Pourquoi nous quittez-vous?

Me. RAYMONDE.

mes parens pour suivre mon époux;
l'amour l'emporte enfin sur la nature,
peu vous sçaurez toute mon avanture.

SCENE VI.

FRONIMOND, DAND
LUCILE.

FRONIMOND.

QUel galimatias !

DANDINET.

Vous la laisse

FRONIMOND.

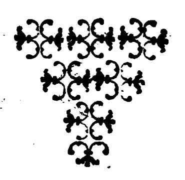
Que faire, elle extravague, on a beau lui
Point de raiſon, bien-tôt j'y prétens donn

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre
Quand une femme eſt ſage, elle fait enra
Jugez quand elle eſt folle !

FRONIMOND.

Il y faudra ſo



SC

SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE. *sous la figure de Monsieur le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.*

LA VERDURE.

VOir ici ces Tableaux changeans ;
Vous en serez contens,
Bien contens ;
Trés contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce sont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Messieurs, à peu de frais ;
Ces beaux ouvrages,
Ont été faits
Par les mains des Sauvages,
Et vous en serez satisfaits,
Bien satisfaits,

Très satisfaits,
Fort satisfaits,
Extrêmement satisfaits.
La chose est très bien ordonnée:
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année
L'amour sans interêt, avec la clef des cœurs.
Ne perdez point de tems. entrez vîte, Messi

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle...

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez de plus ce beau Tableau mouvan
Entrez, Monsieur; & si vous n'êtes pas cont
Et si la chose n'est pas belle,
En sortant
Je vous rends votre argent;
Mais je suis assuré que vous serez content,
Bien content,
Fort content,
Très content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on?

LA VERDURE.

Mon nom est Fati

FRONIMOND.

Aussi l'êtes-vous bien: toujours la même nc
Depuis dix ans, pour voir une chose aussi so

LA VERDURE.

ous en prie entrez.

DANDINET.

Il faut bien s'amuser ;

ous en prie, & moi je ne puis refuser.

FRONIMOND.

econnois bien là l'humeur de votre pere,
livroit à tout.

DANDINET.

C'est tout comme ma mere ;
, dit-on, n'a jamais rien refusé : ma foi
naît dans le sang, faites tout comme moi ;
rez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puisque l'on nous en prie
iqu'au fond ce ne soit qu'une badinerie ;
s ce que vous voulez il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

onnez-moi, Monsieur, la chose est belle à voir,
Très belle à voir,
Très jolie à voir,
Très curieuse à voir,
Le Roy l'a voulu voir,
Ce n'est point menterie,
us n'avez rien vû de pareil en la vie.

(*Ils entrent dans la loge.*)

SCENE VIII.

THERAME, LA VERDUR GRISON.

LA VERDURE *à Therame.*

LE beau coup de filet, ne perdons point tems,
Je m'en vais amuser le Vieillard là dedans,
Et Grison le benêt. Attendez votre proye,
Dans un moment d'ici, Monsieur, je vous l'envo

SCENE IX.

THERAME *seul.*

O trop heureux Thérame ! ô moment fortuné ;
Je vais ravir l'objet qui m'étoit destiné.
Je m'embarasse peu que le pere en murmure,
Qu'il veüille proceder contre une telle injure

SCENE X.

HERAME, LUCILE

sortant de la loge.

LUCILE.

QUoi, Thérame,
vous, pouvez-vous bien vous hazarder ?...

THERAME.

Madame.

LUCILE.

on pere vous voit, à quoi m'exposez-vous.

THERAME.

parens sçauront bien appaiser son courroux;
erdons point de tems, venez, belle Lucile.
ns.

LUCILE.

A quoi tend donc ce discours inutile ?

THERAME.

nomens nous sont chers.

LUCILE.

Quel est donc votre espoir ?
croyez-vous personne à trahir mon devoir ?

THERAME.

L'irrésolution nous va perdre, Madame,
Pour cet enlévement tout est prêt.

LUCILE.

Quoi, Thérame,
C'est un enlévement que vous me proposez?
Vous me connoissez mal, & vous vous abusez;
Je vous aime, il est vrai, & ne m'en sçaurois taire.
Mais un si grand dessein, une pareille affaire,
Meritoit bien du moins mon aveu.

THERAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc, quel billet?

THERAME.

Le billet ce matin qu'il vous a plû m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THERAME.

Voulez-vous vous dédire?

LUCILE.

Croyez... Mon Pere vient, & tôt retirez-vous.

THERAME *se cachant.*

Juste Ciel!

SCENE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

POurquoi donc vous éloigner de nous ?

LUCILE.

ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
nois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choses nouvelles,

FRONIMOND.

is deux ou trois tours, & puis nous revien-
lrons.

DANDINET.

ns l'Homme sans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons.
n suis-nous.

SCENE XII.

THERAME.

O Ciel ! que veut-elle me dire !
Quelle froideur aprés ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi si brusquement reprendre son billet ;
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en est fait.
Helas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THERAME, LAVERDURE.

LAVERDURE.

QUoi vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile ?
L'avez-vous mise en lieu de sûreté. Mais quoi !
Quel desespoir !

THERAME.

Lucile helas ! trahit ma foi.

LAVERDURE.

En voilà bien d'un autre, à quoi sert donc sa lettre ?

THERAME.

THERAME.

ie deſeſperer.

LA VERDURE.

Ayant ſçû vous promettre . . . .

THERAME.

en vient de marquer un ſoudain repentir.

LA VERDURE.

ndant de ces lieux il ne faut point partir.

l'enlever. Je veux . . .

THERAME.

Quoi ! ſans qu'elle y conſente !

LA VERDURE.

'illes ſont ſouvent d'humeur contrariante.

ites ces façons n'ayons aucun égard :

vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THERAME.

ons-nous de lui faire un ſi ſenſible outrage.

LA VERDURE,

n refus peut-être à preſent elle enrage.



SCENE XIV.

THERAME, GRISO LA VERDURE.

GRISON.

MOnsieur, Lucile vient de me prier tout
De vous dire qu'elle est prête à suivre vos
Qu'elle consent à tout ; que de votre innocenc
Elle a presentement entiere connoissance.

LA VERDURE.

Ne sçavois-je pas bien qu'on se repentiroit ?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous instruiroit
D'un secret . . .

LA VERDURE.

Tout cela n'étoit rien que grimac

THERAME.

Enfin quoi qu'il en soit, que faut-il que je fasse ?

LA VERDURE.

Rien : demeurez ici, je vais avec Grison
Joüer à nos benêts un tour de ma façon.



SCENE XV.

THERAME *seul.*

REprenons quelque espoir après ma juste crainte :
Votre flame pour moi n'est pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'est assez pour moi ;
J'oserai tout braver lorsque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THERAME, BLAISE.

BLAISE *essoufflé.*

A La fin vous voilà ; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué j'ai gagné de quoi
boire.

THERAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout son esprit n'a pas tant fait que moi.

THERAME.

Comment donc, qu'as tu fait ?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeu

Je viens . . .

THERAME.

Quoi ?

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureu

Moi seul j'ai fait le coup.

THERAME *en l'embrassant.*

Ce que j'ai de bonhe

Me vient toûjours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monsieur

J'ai baillé ce matin votre lettre à Lucile,

Je l'enleve ce soir ; suis-je un garçon habile ?

THERAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh je n'en doute pas

Ça le merite bien. . . Avec son grand fraças

La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THERAME.

Mais où Lucile est-elle ?

BLAISE.

Elle est dans la boutique . . .

De ce certain Marchand . . . Vous connoissez ce

Un vendeur de tisanne.

THERAME.

Elle n'est pas bien là ;
l'en retirer en toute diligence ;
is-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience
m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THERAME.

mais si tu ne sçais te précautionner
e qui la cherche . . .

BLAISE.

Oh, j'ons de la prudence ;
çaurois fort bien avoir la prévoyance
cacher le nez avec sa coëffe.

THERAME.

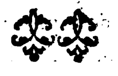
Bon,
rien dit.

BLAISE.

Je sçavons raisonner la raison.

THERAME.

vite, je t'attens.



SCENE XVII.

THERAME, *seul.*

SAns chercher de finesse,
Des autres ce lourdaut a surpassé l'adresse ;
C'est par lui seul enfin que je vais être heureux !
Il me rend possesseur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALlons, Monsieur, courage,
Grison a d'un Potier renversé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais ;
Disant qu'un Maître doit payer pour son laquais.
Il s'en deffend beaucoup. Pendant cette querelle,
Il vous est fort aisé d'enlever votre Belle.
Venez.

THERAME.

affaire est faite, il n'en est plus besoin;
adroit que toi vient d'en prendre le soin.

LA VERDURE.

onc qu'il ait fait trés grande diligence;
toûjours couru dans mon impatience.

THERAME.

en mon pouvoir, il suffit.

LA VERDURE.

Ah fort bien:
cependant que c'est par mon moyen.

THERAME.

ne suis de tout redevable qu'à Blaise:
l a fait le coup.

LA VERDURE

Monsieur, ne vous déplaise,
çaurois encor m'imaginer comment.



SCENE XIX.

THERAME, BLAISE LA VERDURE, Me. RAYMONDE.

THERAME.

Le voici qui m'amene un objet si charmant
Mais que vois-je !

BLAISE. *à Therame.*

Monsieur voilà votre Lucil

à la Verdure.

Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'est là Lucile ?

BLAISE.

Hé oüi celle à qui ce ma
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le mât

BLAISE.

Otez donc votre coëffe afin que l'on vous voye.

LA VERDURE.

C'est Madame Raymonde.

Me. RAYMONDE.

A h que je sens de joye !
ı pudeur la combat : mais puisqu'à ce billet
ai répondu d'un stile ; enfin cela vaut fait.
llons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
t de plus mon écrit.

LA VERDURE *à part.*

Maugrebleu de la folle

BLAISE *à Thérame.*

'ous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
'e sont les femmes donc qui déclarent l'amour ?
'armi nous paysans, cela n'est pas tout comme ;
Et la femme morgué jamais n'agace l'homme.

Me. RAYMONDE.

Affrontons les dangers, & parcourons les mers :
Que l'amour nous conduise au bout de l'Univers.
Quel plaisir d'habiter un antre inaccessible,
M'y voir seule avec vous.

LA VERDURE.

Et qu'un Monstre terrible
S'en vint vous devorer ; qu'aprés cela Monsieur
lu desespoir pensât en mourir de douleur :
Que cela seroit beau !

Me. RAYMONDE.

Cher objet de ma flâme,
ous ne medites rien.

BLAISE.

Allons, Monsieur Thérame,

Morguenne embrassez-là sans faire de façon.

THERAME.

Tais-toi, maraut.

BLAISE.

Ah, ah ! morgué c'est tout de bon.
Que diable a-t-il mangé ?

THERAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure ;
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triste avanture.

LA VERDURE *à Thérame.*

(*à Me. Raymonde.*)

Ne vous démontez point, Madame, en ce moment
Je vais tout preparer pour votre enlévement :
Entrez dans cet endroit, dont Monsieur est le Maitre.
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Me. RAYMONDE.

Quoi seule ?

LA VERDURE.

Ce garçon dont l'esprit est charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'est pour un moment.

Me. RAYMONDE.

Un moment est beaucoup loin de ce que l'on aime.

BLAISE.

Je serai près de vous ; c'est un autre lui même.



SCENE XX.

THERAME, LA VERDURE.

THERAME.

Voilà le dernier coup qui pouvoit me frapper.

LA VERDURE.

Où Diable ce lourdaut s'est-il allé tromper !
Mais aussi vous avez bien manqué de prudence,
Confier un billet d'une telle importance
Au plus sot....

THERAME.

Tu sçais bien que je n'avois que lui,
Vous étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais pour comble d'ennui...



SCENE XXI.

THERAME, LA VERDUR GRISON.

GRISON.

A Quoi songez-vous donc, & que voulez-v faire ?
Je mets dans l'embaras le rival & le pere.
Je fais signe à Lucile, & personne ne vient ;
Quelle indolence ici tous les deux vous retient !
L'occasion vingt fois s'est offerte.

THERAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaise. . . .

LA VERDURE.

Allons sans tarder davantage. .

GRISON.

Il n'est plus tems, nos gens viennent de ce côté.
Pour voir l'Homme sans bras.

LA VERDURE.

Rien n'est encor gâté ;
L'Homme sans bras n'est point à present à la Foir

dépens il est au cabaret à boire ;
orte, il faut joüer d'un tour de mon métier ;
vous déguiser, & vous viendrez crier,
ppeller le monde.

THERAME.

Ah ! fy.

LA VERDURE.

Laissez-moi faire.

THERAME.

pourrai jamais.

LA VERDURE.

Mais il est nécessaire,
ieur, que vous joüiez un rôle en tout ceci,

THERAME.

....

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le Vieillard, Le voici.
ez vite

THERAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi Grison, fais ensorte
nuser un moment le Vieillard à la porte.
nous donner le tems.

GRISON.

Il suffit, j'entens bien.

SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

VOilà notre butor.

DANDINET.

Hé ne lui dites rien,
Je n'ai jamais tant pris de plaisir en ma vie,
Qu'en voyant renverser les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'est pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon ! le plaisir valoit la moitié de l'argent.



SCENE XXIII.

HERAME *déguisé en Indien*, FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

THERAME.

C'Est ici la victoire
De la Foire:
Venez voir cet Homme sans bras,
ui fait avec ses pieds ce qu'on ne pourra croire,
t ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

'oyons l'Homme sans bras, c'est ici qu'il demeure.

THERAME.

)üi, Monsieur, & l'on va commencer tout à l'heure.

DANDINET.

)e quel pays est-il?

THERAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah! tant mieux,
Jn Indien; cela doit être curieux.

Si c'étoit un François, quand il feroit n
Quandil ench anteroit les yeux & les ore
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien
Ah ! je suis là dessus d'un goût Parisien,
La nouveauté sur tout me plait, bonn
vaise.

THERAME.

Messieurs, mettez vous-là, vous ven
aise.

On ouvre une premiere ferme.

DANDINET.

Plusieurs Indiens paroissent.

Hé bien, où donc est-il cet Indien sans

THERAME.

Monsieur, il va paroître, il ne commen
On chante auparavant.

DANDINET.

Hé bien donc que l'on c
Mais pourquoi ces chansons ? cela m'imp

THERAME.

Les airs qu'on va chanter vous feront du p
Le hazard les a faits selon votre desir,
C'est sur la nouveauté.

DANDINET.

Je l'aime à tout ou

THERAME.

Seoyez-vous donc, Messieurs, afin que l'
mence.

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

La nouveauté rend la Foire féconde ;
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Eté.
el charme, quels attraits attirent tant de monde ?
La nouveauté.

SECOND COUPLET.

La nouveauté fait changer la fortune ;
Une belle trop commune
Perd tout le prix de sa beauté,
vous fait tous courir de la blonde à la brune ?
La nouveauté.

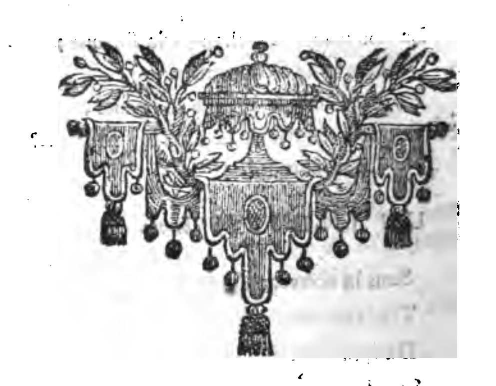
UN INDIEN *chante.*

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.

Mon voisin entêté,
Trouve ma femme jolie ;
De la sienne il est dégoûté,
Et j'en suis enchanté.

Ensemble.

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.



SCENE XXIV.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, THERAME *déguisé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *sous la figure de l'Homme sans bras.*

Quatre INDIENS.

Quatre Indiens conduisent un petit Théâtre, sur lequel est la Verdure sous la figure de l'Homme sans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui joüent du Haut-bois, & se mêlent avec l'Orquêstre pour joüer la marche sur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte son chapeau avec son pied, & saluë la compagnie.*

L'Indien sans pareil est votre serviteur,
Messieurs & Dames; c'est pour lui beaucoup d'honneur
De pouvoir divertir l'honnête compagnie;
Et c'est de tout son cœur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi je suis sçavant, plus que je ne pensoi

Et j'entens l'Indien tout comme le Françoi

FRONIMOND.

Voir un homme sans bras n'est qu'une baga

Et ce n'est pas pour nous une chose nouvelle.

THERAME. *déguisé.*

Ce qu'il fait de ses pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curiosité,

Vous devriez montrer une femme sans tête,

LA VERDURE.

Où diable la trouver ; il faudroit être bête,

Pour la vouloir chercher : l'on trouveroi
mieux

Un homme sans cervelle, & même dans ces

DANDINET.

Cela s'adresse à vous, beau-pere, il vous re

FRONIMOND.

Cela s'adresse à moi ?

LA VERDURE.

Non, Monsieur, je n'ai gard

DANDINET.

Comment seroit-ce à moi ?

LA VERDURE.

Monsieur, je ne dis ric

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

ſieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

ez, j'ai de l'eſprit, je prens cela pour rire.

FRONIMOND.

voyons donc vos tours;

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

lqu'un ſçait-il joüer au Piquet?

DANDINET.

Oüi vraiment,

ſonne en mon pays ne m'oſe tenir tête.

FRONIMOND.

moi ſans vanité je n'y ſuis pas trop bête.

A VERDURE *bat les Cartes avec ſes pieds.*

ons Meſſieurs, coupez, je vous donne la main.

FRONIMOND.

foi, ce qu'il fait là paſſe l'effort humain!

THERAME *ôtant ſa barbe.*

fitons du moment, adorable Lucile.....

LUCILE.

l vous, Thérame, ô Ciel!

THERAME.

Notre fuite eſt facile;

i vous conſentez...

LUCILE.

Oüi, je consens à t

Mon pere a mis enfin ma patience à bout ;
Et ma tante de plus par sa lettre.

THERAME.

Lucile,

Nous en pourrions parler dans un tems plus
quile :
Mais à present je crains que le moindre regard

LUCILE

Allons.

SCENE XXV.

FRONIMOND, DANDINET
LA VERDURE.

LA VERDURE.

Je viens de faire une admirable é
Parlez ; mais sans parler voilà mon jeu sur tab
Et vous êtes repic, & capot.

DANDINET *voyant qu'il est capot.*

Comment Diable

FRONIMOND.

Il a filé la carte ; & pour nous abuser ...

LA VERDURE

D'avoir la main subtile on ne peut m'accuser,

ue je n'en ai point.

DANDINET.

La chose est admirable.

ourriez vous point faire encor un tour semblable ?

LA VERDURE.

pas ; mais là-dessus j'ai fait une chanson,
is l'accompagner avec mon Tympanon.

l chante, & s'accompagne des pieds avec le tympanon.)

Si je n'ai mains ni bras,
C'est lorsqu'il faut rendre :
Messieurs, je n'en manque pas,
Quand il faut prendre :
Mais sur tout pour duper un sot,
Et le faire repic & capot,
Je ne suis pas manchot.

FRONIMOND.

est assez, allons, Lucile. Où donc est-elle ?

LA VERDURE.

plairoit-il encor quelque chanson nouvelle ?

RONIMOND *ne voyant point Lucile.*

au Diable vous & votre nouveauté :
le...

RISON *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a passé, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute seule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'e

FRONIMOND.

Et tôt courons aprés.

DANDINET.

Bon, bon, c'est bien la

FRONIMOND.

Comment donc ? pour ma Fille est-ce-là
amour ?

DANDINET.

Il est tard à présent, demain il sera jour.
Cela se trouvera.

FRONIMOND.

Ciel ! quelle indiffer
J'enrage, & j'ai trop loin porté la compla
J'ai refusé ma fille à Thérame, pour vous
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah ! ah !

FRONIMOND.

Vous n'êtes entre r
Qu'une bête, un vrai sot.

DANDINET.

Gageons que c'est mo
Qui vous écrit cela ; c'est son style ordinair
Il me donne toûjours de ces sobriquets-là.

FRONIM

FRONIMOND.

? quel remede apporter à cela ?
ui l'enleve est de bonne famille,
'anger de vous je lui donne ma fille,

LA VERDURE.

Gentil-homme, il n'est rien plus certain,
ai le pied, & s'il le faut la main.

le pied & la main ensemble, & quittant
lant son habit d'Indien, il paroit tout d'un
n figure de Valet.

Érame.

FRONIMOND.

Comment ?

LA VERDURE.

Oüi, Monsieur, c'est mon Maître;
bons sentimens où je vous vois paroître
va le chercher.

SCENE XXVI.

FRONIMOND, Me. RAYMON
BLAISE, LA VERDURE.

Me. RAYMONDE.

JE m'ennuye à l
Et je prétens sçavoir quel sera mon destin.
Hola, quelqu'un ici n'a-t-il point vû Théram
Mon ravisseur? le trouble augmente dans mon

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma sœur?

Me. RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruit

LA VERDURE.

C'est un enlévement.

Me. RAYMONDE.

J'en suis au moins, j'en s
N'allez pas m'oublier, c'est moi qui *suis la Da*

FRONIMOND.

Vous?

Me. RAYMONDE.

Et le Cavalier est l'amoureux Théra

m'enleve.

FRONIMOND.

Comment ? & vous êtes ici ?
ma fille avec lui ?

Me. RAYMONDE.

Que veut dire ceci ?
s'est trompé.

BLAISE.

Sans doute, & Madame est Lucile.

Me. RAYMONDE.

n, je ne la suis pas.

BLAISE.

Je suis donc bien habile ;
j'ai fait là, morguienne, un bel équiproquo,
connois à présent que je ne suis qu'un sot.

Me. RAYMONDE.

oi ! c'étoit pour Lucile ?

BLAISE.

Hé oüii morgué.

Me. RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

moi bien plus.

Me. RAYMONDE.

Je veux me vanger de l'outrage.

FRONIMOND.

, à qui vous en prendre, il faut, ma chere sœur,
der la pilule aussi-bien que Monsieur.

(*Montrant Danilinet.*)

lui Thérame.

SCENE DERNIERE

FRONIMOND, THERAME, LUCILE, Me. RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Me. RAYMONDE, *courant à Thérame*

AH traître !

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah doucement, Madame.

THERAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flâme...

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous serons chez nous.

LUCILE.

Mon pere...

FRONIMOND

Recevez Thérame pour époux,

Ma fille, j'y consens.

DANDINET.

Oüi, oüi, laissez-moi faire,

Mon pere le sçaura.

Me. RAYMONDE.

Pour moi dans ma colere,
ne vengeance affreuse....

LA VERDURE.

Ah sans tant de raisons,
aissez-nous, s'il vous plaît, achever nos chansons.

FIN.



Plusieurs Indiens & Indien[nes] forment des danses à la mani[ere] de leur Pays.

UNE INDIENNE *chante.*

DEux Papillons amoureux
D'une fleur brillante & nouvelle,
Voloient sans cesse autour d'elle
Le plus aimable des deux
Sçut ravir une fleur si belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint se brûler à la chandelle.

ENTRE'E d'Indiens & d'Indiennes.

La Foire eſt franche ;
Qu'il choiſiſſe à ſa volonté ;
Mais ſi de quelqu'autre côté
Votre cœur panche ,
La Foire eſt franche.

UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche , point de jaloux ,
Point de jalouſes parmi nous ,
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine mon époux
Peut ici donner rendez-vous ;
Mais en revanche ,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre.*

La Foire eſt franche , voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment ,
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'auront pas été vains ,
Si le Parterre bat des mains ;
C'eſt lui qui tranche ,
La Foire eſt franche.

Fin du Divertiſſement,

LA
FAMILLE EXTRAVAGANTE,
COMEDIE
Réprésentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame RISSOLE', mer Piétremine, amoureuse de Cléo

PIETREMINE, Procureur, teur & amoureux d'Elise.

LUCRECE, sœur de Piétrem amoureuse de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, an reuse de Cléon.

CLEON, amant d'Elise.

ELISE, amante de Cléon.

BAZOCHE, Clerc de Piétremi

LISETTE, servante de Piétrem.

S. GERMAIN, valet de Cléon.

La Scene est à Paris dans la Ma de Piétremine.



LA FAMILLE XTRAVAGANTE.

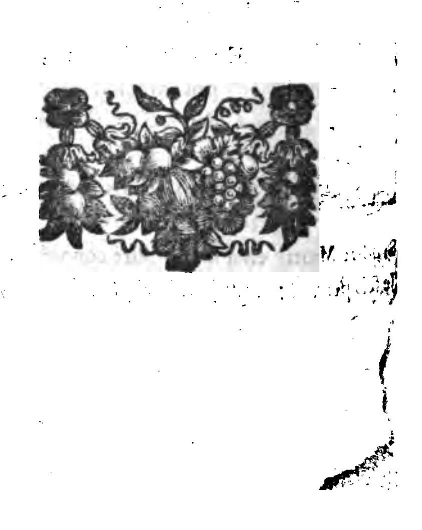
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

ME voici seule enfin, parlons un peu raison ;
Cléon & son Valet sont dans cette maison
Cachez depuis hier, & par mon assistance ;
otre Maître en a la moindre connoissance,
is perduë ; aussi je suis riche à jamais,

Si de Cléon je fais réüssir les projets.]
Il ne contente pas par de vaines paroles,
Il nous a consigné déja cinq cent pistoles ;
Et s'il enleve Elise à notre Procureur,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc, il fera cette affaire :
Mille écus bien comptans, & l'espoir de me plair
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans à sa mere, sa sœur,
Et sa fille ; elles sont sans cesse à leur fenêtre,
Déja plus d'une fois voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret)
Quel étoit ce Monsieur si charmant, si bien fait
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées,
Et sont folles assez pour croire en être aimées :
Les voici toutes trois avec le Procureur,
Tâchons de penétrer jusqu'au fond de leur cœur.



SCENE II.

RISSOLE', PIETREMINE, LUCRESSE, SUZON, LISETTE.

PIETREMINE.

A mere, finissez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux tems, fades & trivales,
n'entend que cela dans toute la maison,
ma fille & ma sœur les mettent en chanson :
& nuit l'une & l'autre à composer s'applique,
pitoyables vers, de mauvaises musique ....

Me. RISSOLE'.

vous n'entendrez plus proverbes ni chansons :
s, revenons un peu, de grace, à nos moutons :
ont vos actions, & non pas mon langage,
il vous faut condamner. Ce second mariage....

PIETREMINE.

bien j'adore Elise, & prétens l'épouser ;
proverbes en vain s'y voudroient opposer :
e est ma pupile, étant sous ma tutelle,
mere en ma faveur je veux disposer d'elle.

LUCRECE.

Entendez-nous.

PIETREMINE.

Ma sœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon pere ....

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Me. RISSOLE'.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille;
Mariez votre sœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

Et vôtre mere aussi, n'est-ce pas.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi non!
Et sans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
Un jeune homme...., suffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere.

Me. RISSOLE'.

Suis-je si decrepite & hors d'état de plaire?

PIETREMINE.

Non, pas : mais...

Me. RISSOLE'.

Rira bien, qui rira le dernier.
Vous n'avez que demain toûjours vous marier.
Je vous suivrai de prés.

LUCRECE.

Je ne tarderai guére.

ɔurvoir aussi.

PIETREMINE.

Vous, ma sœur?

LUCRECE

Oüi, mon frere.

PIETREMINE.

ur jusqu'ici vous aviez resisté.

LUCRECE.

ιut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi de mon côté

ai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ce n'est pas de même.

SUZON.

ιez-moi, mon Pere, & déja quelqu'un aime.

me aussi.

PIETREMINE.

Comment chacune a donc le sien?

LISETTE.

vous imiter.

PIETREMINE.

Je l'empécherai bien.

Me. RISSOLE'.

'ous, vous dis-je, & puis laissez-nous faire...

SCENE III.

Me. RISSOLE', LUCRECE, SUZC LISETTE.

LISETTE.

IL est si transporté qu'il ne sçauroit parler !
Au desespoir au moins vous allez le reduire.

Me. RISSOLE'.

La chose est maintenant au point où je desire ;
J'aurois donné sujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainsi me marier.
Il m'en fourni enfin un pretexte valable :
On dira que voyant mon fils déraisonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant c'est l'amour,
Mes enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous ?

Me. RISSOL

Me. RISSOLE'.

Tu le sçais bien, Lisette;
n dis rien au moins.

LISETTE.

Allez je suis discrette.
rece.

LUCRECE.

u le sçais bien aussi.

LISETTE.

Je m'en souviens,
nant souvent a fait nos entretiens.
zon.
vous, c'est celui qui l'autre jour ...

SUZON.

Lui-même,
e je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime,
amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

rainte cruelle!

M. RISSOLE'.

O! langage ennuyeux!

LUCRECE.

nuyeux sans doute, & c'est le seul langage,
r cette maison l'on peut mettre en usage.
ort point. Mon frere est brutal; un amant

Ne veut point essuyer un mauvais complim
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh je fais davar
Mon amant a trouvé le plus joli langage,
Les soirs sous ma fenêtre, il demeure arrêté
Il tousse, il éternuë.

LISETTE.

Eh bien.

SUZON.

De mon c
Je tousse, j'éternuë aussi.

LISETTE.

Belle maniere
De se faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere....
Mais mon pere revient.

Me. RISSOLE'.

Allons, montons là-hau
Mes enfans, nous prendrons les mesures
faut.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

me trompois point, chacune croit qu'on l'aime,
s en rien sçavoir elles aiment le même.
ant prétendu, qui leur parle des yeux,
léon qui rodoit toûjours prés de ces lieux.
espoir d'y voir seule Elise à sa fenêtre.
en divers momens elles l'ont vû paroître;
e a pris pour soi les signaux amoureux
on ne faisoit qu'à l'objet de ses vœux.

SCENE V.

ETREMINE, LISETTE.

PIETREMINE.

te, sçais-tu bien que ma famille est folle?

LISETTE.

bien amoureuse au moins.

Et sans doute demain Monsieur, les épousailles

PIETREMINE.

Et de tres-grand matin. Que j'ai bien eû raison
De tenir renfermée Elise en ma maison :
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'id
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsedée.

LISETTE.

Quel-est-il ce Cléon ?

PIETREMINE

Je ne l'ai jamais vû
Feu son pere pourtant m'étoit assez connu,
Mais cela ne fait rien à la presente affaire :
Pour la hâter, mon Clerc jadis Clerc de Nota
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout.
Votre Clerc.

PIETREMINE.

[le]ur homme, il n'en a tout au plus que la
[t]ce,
[l']air; cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

[Tel qu'i]l soit, je suis fort content de ses talens.

LISETTE.

[Laissons c]ela, parlons du festin, de la danse.

PIETREMINE.

[Le festin e]st commandé, même payé d'avance,
[Il m'en] coûte un peu: mais j'ai plusieurs procès
[Je] doublerai le memoire des frais:
[C'est l]'argent qui doit retourner dans ma poche;
[Le C]lerc . . . Mais il vient.

SCENE VI.

[PIET]REMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIETREMINE.

Bon-jour, Monsieur Bazoche.

BAZOCHE.

[...]e.

PIETREMINE.

Laisse-nous, Lisette.

Comme je souhaitois?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres cho

Au contrat que j'ai fait vous ne reconnoissez

Que le quart des grands biens d'Elise.

PIETREMINE.

C'est al

Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable?

BAZOCHE.

On ne peut distinguer le faux du véritable;

Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

Vous êtes assuré de l'escamoter bien.

BAZOCHE.

Si j'en suis assuré; laissez, laissez moi faire,

J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Nota

PIETREMINE.

PIETREMINE.

BAZOCHE *allant après lui.*

Mais cependant, si pour plus d'assurance;
ur m'encourager vous les donniez d'avance ?
crupules souvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voila ;
ettez bien loin tous ces scrupules-là.

ZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*
nt passez.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire;
 les contrats prêts, je ne tarderai guére.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE.

Oilà ma conscience à present en repos.

LISETTE.

on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

t quatre ; tu sçais que ma joie est extrême
ue je t'entretiens, & que toûjours je t'aime,

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le tems de l'éprouve
Il faut... Mais je ne sçais si je dois achever

BAZOCHE.

Parle; est-ce la pudeur qui te ferme la bouché
Te repentirois-tu d'avoir été farouche?
Et l'amour m'auroit-il vangé de ta froideur?
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cc
Je suis bon Medecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui vous êtes d'amour, je pense un vrai rem
Et je m'en servirai quand j'en auroit besoin:
Maintenant je vous veux charger d'un autre so
Vous avez cent loüis.

BAZOCHE.

Oh! oh!

LISETTE.

Seriez-vous ho
A les quitter?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une som
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah bon, à cela je conse

LISETTE.

Au lieu de cent loüis toucher trois mille franc

Ce

plairoit-il ?

BAZOCHE.

Très fort ; & pourquoi faire ?

LISETTE.

aurez. D'ailleurs vous cherchez à me
ire,
ne plairez fort si vous faites cela :
ut me jurer....

BAZOCHE.

J'en jure, touche-là,
en que pour toi je ne puisse entreprendre ;
uire, obliger, faut-il pendre, dépendre,
mal, du bien, jurer à faux, à vrai ?
amour pour toi tu peux faire l'essai.

LISETTE.

: que tromper.

BAZOCHE.

Qui ?

LISETTE.

Monsieur Piétremine.

BAZOCHE.

otre Procureur ? Aisément je devine ;
oouser Élise à quelqu'autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

je le connois, c'est un joli garçon,

(*à part.*)

A qui le Procureur à la mort de son pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affai

BAZOCHE.

Oui-dà je la ferai, mais pour l'amour de toi.
Ce sont trois mille francs que l'on me donne à m

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'est pas trop; mais parce que je t'aim
Et quand les donne-t-on?

LISETTE.

Quand? à cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils sont dans la maison.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahison
Faire un Contrat au nom de Cléon & d'Elise,
Que notre Procureur sans crainte de surprise
Va signer en croyant signer le sien.

LISETTE.

Fort bien.

Allez dans votre Etude, & ne négligez rien.
Mais si l'on vous offroit une plus forte somme

trahir ?

BAZOCHE.

Oh non, je deviens honnête homme:
e métier après ce grand coup-là;
un fripon est mon *nec plus ultrà.*

SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

sieur Bazoche va travailler avec zele;
ur Elise & Cléon, quelle bonne nouvelle!
iroit après tout qu'on trouvât tant d'esprit
corps si mal fait, si laid & si petit!
est, ma foi, des plus desagréables:
s Procureurs avoient des Clercs semblables,
rroit pas tant de desordres chez eux,
fans qu'ils ont leur ressembleroient mieux.
ci le valet de Cléon.



S. GERMAIN.

Piétremine

Vient de sortir ; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un grand muid.
Je l'ai percé, néant, rien n'est venu. La rage
Puisse crever ton Maître ; ah quel maudit ména
Je n'ai mangé ni bû depuis hier.

LISETTE.

Commen
Il n'étoit rien resté du soupé ?

S. GERMAIN.

Non vraiment
Les Clercs laissent-ils rien jamais sur leurs assie
Chacun sçait qu'ils ont soin de les rendre bien ne

LISETTE.

s de la chambre où couche sa maitresse,
il à manger dans l'ardeur qui le presse?
mour, mon Maître.

LISETTE.

Hé bien, fais comme lui;
iourrir tu n'as qu'à m'aimer.

S. GERMAIN.

Vraiment oüi;
pour me nourrir ce seroit le contraire,
secheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire?
ne sçauroit rester dans ce logis,
né a ses clefs dans sa poche.

S. GERMAIN.

Tant pis;
loit donc pas entrer. Ah je déteste
udis cent fois l'occasion funeste
a soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira;
lide festin ici se donnera.

S. GERMAIN.

pe un chapon aussi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

vais chercher de l'argent pour Bazoche.

S. GERMAIN.

garde-toi de te fier à lui,

Tu sçauras toute cho

Les affaires vont bien, je te quitte & pour cause

SCENE X.

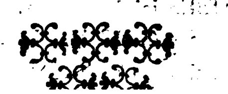
S. GERMAIN *seul.*

LEs affaires vont bien, vont mal, & S. Germain

Pendant tout ce tems-là meurt de soif & de faim

Et de peur; car enfin si Monsieur Piécromine

Me trouve en sa maison, il a l'humeur mutine.



SCENE XI.

e. RISSOLE', S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'. *essoufflée.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

S. GERMAIN *bas.*

elqu'un vient, cachons-nous.

Me. RISSOLE'.

Je ne me trompe pas.

st mon amant là-haut que j'ai vû ; c'est lui-même ;

voicy son ami de plus. Quel stratagême

us a donc fait entrer ici tous deux !

S. GERMAIN.

Comment

us deux ?

Me. RISSOLE'.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant !

ec lui plusieurs fois je vous ai vû paroître,

même hier encore étant à ma fenêtre . . .

S. GERMAIN *bas.*

e veut me parler de Cléon. Mais comment

par quelle raison le croire son amant ?

Me. RISSOLE'.

iens de l'entrevoir là haut : à l'instant même

Je l'ai perdu de vûë : ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il soit ?

S. GERMAIN.

Ma foi je n'en sçais rien.

Me. RISSOLE'.

Etant son bon ami vous le connoissez bien ;
Mes yeux ont dans les siens pour moi crû voir sa flâme.
Ne me trompoient-ils point ? M'aime-t-il ?

S. GERMAIN.

Mais, Madame....

Me. RISSOLE'.

Parlez sincerement, vous connoissez son cœur.

S. GERMAIN *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons son erreur.
(*haut.*)
Oui de votre fenêtre au profond de son ame,
Vos yeux ont sçû lancer une si vive flâme ;
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher, il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire ?
Cette Dame pourroit être votre grand'mere.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi dire cela ?

S. GERMAIN.

Mon Dieu, j'ai mes raisons.
Voulez-vous l'envoyer aux petites maisons ?

Me. RISSOLE'.

t d'autres moyens....

S. GERMAIN.

J'en dis bien davantage ;

ne m'arrête point seulement sur votre âge ;

n'efforce à trouver mille défauts en vous,

foi que vous gardez sur tout à votre époux.

Me. RISSOLE'.

n époux ? il est mort.

S. GERMAIN.

Je le sçais bien, Madame ;

que sa cendre encor fait durer votre flâme.

Me RISSOLE'.

n, non elle est éteinte & j'ai sçû m'en guerir ;

st sa faute, pourquoi s'est-il laissé mourir ?

ner un mari mort ! fi donc, quelle folie !

a bien de la peine à les aimer en vie.

lons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

S. GERMAIN.

iez, regardez-moi, vous voyez son portrait.

Me. RISSOLE',

! que sa taille est bien au dessus de la vôtre.

S. GERMAIN,

us portons cependant les habits l'un de l'autre.

Me. RISSOLE'.

a ne se peut pas, vous paroissez rempli.

S. GERMAIN.

les porte d'abord pour y donner le pli,

Et je les use après.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi donc ce ménage?

S. GERMAIN.

C'est que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons ensemble, & c'est une union,
Nous nous servons l'un l'autre en toute occasion;
Je le peigne, il m'étrille, il m'emprunte, il me prête,
Je le tiens toûjours propre & souvent le vergete,
Il époussete par fois aussi mon juste-au-corps;
A nous complaire enfin nous mettons nos efforts.

Me. RISSOLE'.

Vous êtes son valet?

S. GERMAIN.

C'est à peu près de même.

Me. RISSOLE'.

Je comprens bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime?

S. GERMAIN.

En pouvez-vous douter?

Me. RISSOLE'.

Que fait-il à présent?
Si son cœur ressentoit ce que le mien ressent!

S. GERMAIN.

Il est plus amoureux encor que vous, je gage:
Mais c'est qu'il est timide on ne peut davantage;
C'est un amant transi . . .

Me. RISSOLE'.

Fy, cela me déplait :

aime un amant folâtre.

S. GERMAIN.

Oh, jamais il ne l'est.

Me. RISSOLE'.

Un amant enjoüé.

S. GERMAIN.

Si j'avois été femme ;

Ma foi j'aurois été de votre goût, Madame ;
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins
Sans cesse à vos genoux à vous baiser les mains ;
Qui vous donnent cent fois occasion de dire :

(*Contrefaisant sa voix.*)

Mais arrêtez-vous donc, fy donc, est-ce pour rire?
Allons, petit fripon, vous perdez le respect.

Me. RISSOLE'.

Ah ! c'en est trop aussi, l'on doit....

S. GERMAIN.

A votre aspect

Mon maître pâlira. De loin ses yeux font rage:
Mais de près il est sot à force d'être sage.

Me. RISSOLE'.

Qu'il soit comme il voudra, c'est un garçon bien
fait ;
Dans le monde on n'a pas toute chose à souhait :
On prend ce que l'on trouve en ce siecle où nous
sommes ;

M. RISSOLE'.

Il faut que de ma bo

Il apprenne à l'instant que son amour me touc

Il faut prendre la bale au bond : souvent le tem

S. GERMAIN.

Mais du moins qu'avec vous . . .

Me. RISSOLE'.

Non, je vous le dé

SCENE XII.

S. GERMAIN *seul.*

ELle va tout gâter ; que va-t-elle lui dire?

Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respi

Je puis le prévenir.

SCENE XIII.

...ON, S. GERMAIN.

CLEON.

SAint Germain, quel malheur!
...e rencontrer la sœur du Procureur.

S. GERMAIN.

...crece?

CLEON.

Oüi, Lucrece.

S. GERMAIN.

En voila bien d'un autre,
...ons-donc ainsi trouvé chacun la nôtre?
...ontré la mere.

CLEON.

Ah malheureux! pourquoi
...s mieux cacher?

S. GERMAIN.

Et vous tout comme moi,
...i vous montrez-vous? Mais enfin à la Belle
...-vous dit?

CLEON.

J'ai dit que je venois pour elle,

Voyant sortir quelqu'un de la chambre d'Eli
J'ai crû que c'étoit elle : O ciel ! quelle surpr
Quand m'approchant plus prés j'ai connu
erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid m'a glacé tout le
Mais reprenant mes sens : Adorable Lucrece
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendresse
Qui m'a fait hazarder... Au fond je ne sçai
Ce que j'ai pû lui dire en un tel embarras.
Mais j'enrage ; elle croit mon amour si sincer
Qu'elle veut en parler tout à l'heure à son frer
Elle a même ajoûté que s'il la refusoit
A me suivre par tout elle se disposoit,
Et que pour s'affranchir d'un trop rude esclavag
Elle se laisseroit enlever.

S. GERMAIN.

Bon, courage.

Apprenez que la vieille ... Elle vient sur vos p

SCENE XIV.

RISSOLÉ, CLEON, S. GERMAIN.

Me. RISSOLÉ.

vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
e votre passion suffisamment instruite . . .

CLÉON *à saint Germain.*

veut dire cela ?

S. GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

Me. RISSOLÉ.

ens vous secourir.

S. GERMAIN.

L'agreable secours!

Me. RISSOLÉ *à Cleon.*

ne languirez pas long-tems dans vos amours.

CLEON *étonné.*

ment ?

Me. RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLEON.

Lui, Madame?

Je viens vous assurer de mon contentement.
Je veux malgré mon Fils....

CLEON.

Avec cette assu
Madame, j'ose encor former quelque espe

Me. RISSOLE'.

Esperez, esperez.

CLEON *se jettant à ses genoux.*

Que cet espoir m'est dou
Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos ge

Me. RISSOLE' *à S. Germain.*

Vôtre maître vraiment n'a point tant d'indo

S. GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puis
Vous avez là des yeux perçans, aigus....

Me. RISSOLE'.

Ho! ho!

S. GERMAIN *bas.*

CLEON.

moi toûjours trop tard en viendra la journée?
votre fils...

Me. RISSOLE'.

Mon fils, vous dis-je, est un benêt,
e regarde point ici son interêt.
me il te fait fais lui. Son Elise qu'il aime,
xemple il l'épouse, & j'en ferai de même.

CLEON *surpris*.

pouse?

Me. RISSOLE'.

Demain, sans mon consentement.
-je besoin du sien?

S. GERMAIN *bas*.

Voici le dénouëment.

CLEON. *bas*.

e surprise!

Me. RISSOLE'.

Allez, je serai votre femme,
embarasse peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLEON *à S. Germain bas*.

vient donc que tu m'a joüé d'un pareil tour?

S. GERMAIN, *bas à Cleon*.

fallu pour mieux cacher votre autre amour.

Me. RISSOLE', *à Cleon*.

ne dites plus rien, prés de m'avoir pour
mme?

S. GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, Madame,
Je vous l'avois bien dit.

Me. RISSOLE'.

Il se corrigera.

S. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Me. RISSOLE'.

Il n'importe, il me plaît, & l'affaire est concluë;
Marchandise qui plaît est à demi venduë.

CLEON, *à part.*

J'enrage.

M. RISSOLE', *croyant qu'il soûpire.*

Ce soûpir augmente mon amour;
Mais adieu, je pourrois soûpirer à mon tour:
Il faut me contenir.

CLEON, *à part.*

Que la peste te créve.

Me. RISSOLE'

Vous soûpirez encore? Ah je demande tréve,
Je m'en vais revenir; je veux laisser passer
Un torrent de soûpirs qui viennent m'oppresser.

SCENE XV.

:LEON, S. GERMAIN.

CLEON

ut-on encor songer à l'amour à cet âge.
lle a perdu l'esprit, avec son mariage.

SCENE XVI.

ON, SUZON, S. GERMAIN.

SUZON, *en entrant à part.*

Ariage! ce mot me réjoüit; voyons.

S. GERMAIN, *à Cleon.*

t quelqu'un encore.

CLEON, *à S. Germain.*

Oh pour le coup fuyons;
sans doute la sœur.

S. GERMAIN.

Non, Monsieur, c'est la fille

CLEON *à S. Germain.*

Je ſerai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cleon.*

Ah ! c'eſt vous à la fin, je vous vois de plus prés,
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geſte & vos yeux d'une façon charmante
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir prés de lui?
Diſois-je ; je n'oſois l'eſperer aujourd'hui ;
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage :
Mais que diſiez-vous là parlant de mariage?
Venez-vous à mon pere ici me demander ?

S. GERMAIN.

A part. *à Cleon.*

Autre piéce nouvelle... Allons donc ſans tarder,
Monſieur, repondez-lui.

CNEON *bas.*

La cruelle avanture !
Oh ! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

S. GERMAIN.

A part. *à Suzon.*

Il faut la ſoutenir ; je vais parler pour vous.
Oüi, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLEON *bas.*

Que vas-tu dire encor ?

S. GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte

battant dans son cœur le tiennent en contrainte,

coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela?

is mon cœur je ressens aussi ces choses là,

à je parle bien.

S. GERMAIN.

C'est que dans une femme

parole jamais ne manque qu'avec l'ame;

Bas à Cleon.

rous ne dites mot vous allez gâter tout.

CLEON, *à S. Germain.*

ne lasse à la fin....

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Allez jusques au bout.

CLEON.

A Suzon. *à S. Germain.*

mour que vos beaux.... Que veux-tu que je dise.

S. GERMAIN.

ievez, dussiez-vous dire quelque sottise.

CLEON *à Suzon.*

ignant que votre pere enflammé de courroux;

rencontrant ici ne s'en vange sur vous,

lemeure sans voix dans ce triste silence;

rez de mon amour toute la violence.

SUZON.

quoi! n'auriez-vous pas la force de parler.

A mon pere ?

S. GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller,
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble;
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais. Mais enfin il me semble
Que Monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voye.

S. GERMAIN.

Il vous verra ce soir;
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

S. GERMAIN.

Allez, laissez-nous faire.

SUZON *revenant sur ses pas.*

Mais, Monsieur, si mon Pere alloit vous refuser,
Ne vous rebutez pas; je puis vous épouser
Sans son consentement; ma mere a fait de même,
Et ma grand'mere aussi.

S. GERMAIN.

Vraiment lorsque l'on s'aime
C'est la regle à present.

SUZON.

Les peres de tout tems
Ont dans notre famille été d'étranges gens,

lles toûjours ont eu de l'industrie.

S. GERMAIN.

'est que sçavoir sa généalogie,
est beau sur tout d'imiter ses ayeux.

CLEON *à S. Germain.*

as-tu point ce discours ennuyeux.

S. GERMAIN *à Suzon.*

, vous nous perdez à rester davantage.

SUZON.

puisqu'il le faut.

S. GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCENE XVII.

LEON, S. GERMAIN.

CLEON.

ut extravague ici, grand'mere, fille & sœur.

S. GERMAIN.

la de toute âge & de toute couleur.

CLEON.

suis malheureux!

S. GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes!

On vous peut appeller homme à bonnes fortunes.

CLEON.

Je n'ai pû d'aujourd'hui parler un seul moment
A ma charmante Elise : il faut que justement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite ;
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la suite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut ou là-bas,
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.
Enfin je vois Elise.

SCENE XVIII.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN.

ELISE.

Ah Cléon !

CLEON.

Ah Madame !
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame ?

ELISE.

Je viens le dissiper, je m'en flatte du moins ;
Et vous dire qu'aprés tant de peine & de soins
Notre bonheur est proche.

CLEON

CLEON.

Et sur quelle assurance ?....

ELISE.

te a mis le Clerc de notre intelligence,
: contrat, dit-elle, est fait en votre nom.

CLEON.

peut-on esperer d'un fourbe, d'un fripon ?

ELISE.

mille écus que vient de lui porter Lisette....

CLEON.

hez une autre chose encor qui m'inquiete.

ELISE.

'en doute.

CLEON.

La mere, & la fille & la sœur.

fol entêtement...

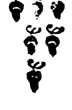
ELISE.

Je sçais cela par cœur.

e m'a tout dit.

CLEON.

De plus...



SCENE XIX.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLEON.

Quelle triste nouvelle!

LISETTE.

Depuis assez long-tems le Notaire est là-bas,
Et Piétremine ici peut monter sur mes pas;
Descendez.

CLEON.

Si ce Clerc par un retour indigne....

ELISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.



SCENE XX.

LEON, LISETTE; S. GERMAIN,

CLEON.

Ah ! que d'affreux momens !
tte, à revenir sera-t-elle long-tems ?

LISETTE.

fort.

CLEON.

Si ce Clerc....

LISETTE

J'en répons sur ma vie;
, de vous servir il montre trop d'envie :
vû les deux Contrats ; l'un est en votre nom,
'est celui qui doit se rencontrer le bon.
les abuser tous il fera lire l'autre,
our faire signer presentera le vôtre.
bien escamoter ses doigts paroissent faits,
d il auroit été joüeur de gobelets :
adieu, je m'en vais songer à mon affaire,
ettre le couvert.

S. GERMAIN.

Si j'étois necessaire . . .

LISETTE.

Je t'entens ; vien, suis-moi. Vous n'apprehendez rien,
Bazoche m'a fait signe, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLEON *seul.*

JUsqu'au dernier moment je ne suis point tranquile,
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur?
Cela ne se peut pas sans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la somme...



;CENE XXII.

ΓREMINE, CLEON.

ETREMINE *appercevant Cléon.*

ıgné. Voyons si Lisette . . . Mais quel homme . . . .

CLEON *voyant Piétremine.*

!

PIETREMINE.

: faites-vous, Monsieur, dans ma maison?

CLEON *embarassé.*

:, je viens . . j'étois . . Mais j'en rendrai raison e fois.

PIETREMINE.

Comment ?

CLEON *à part.*

Quelle cruelle peine !

PIETREMINE.

sçaurons pourtant quel dessein vous amene.

ır, au secours.

CLEON.

Ai-je l'air d'un voleur ?

PIETREMINE.

ı-je ? vous avez celui d'un suborneur

Sous des habits dorez on voit tant de canailles.

CLEON.

Quoi . . .

PIETREMINE.

Vous avez passé pardessus les murailles;
Ma maison est fermée. Au voleur, au voleur.

SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLEON, LISETTE.

LISETTE *à part.*

O Ciel ! tout est perdu. Que voulez-vous, Monsieur ?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher & vîte un Commissaire.

LISETTE.

Dans un tel embaras helas ! que vais-je faire ?

PIETREMINE.

Voila mes clefs, va, cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis
Venir effrontément !

SCENE XXIV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON.

Me. RISSOLE'.

Que faites-vous, mon Fils?
Il vous sied bien vraiment de vous mettre en colere
Contre Monsieur qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere? Quoi c'est.... allez vous radotez.

Me. RISSOLE'.

Je radote? comment, pendard, vous m'insultez!

PIETREMINE.

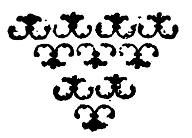
Je ne souffrirai point pareille extravagance,
Et...

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIETREMINE.

Morbleu!



SCENE XXV.

Me. RISSOLÉ', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'a donc mon Frere à se mettre en courroux ?
C'est contre mon amant : ah ! mon Frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime,
Monsieur est honnête homme & peut m'aimer sans crime ;
S'il s'est caché céans, c'est pour l'amour de moi,
Il m'a donné son cœur, il a reçû ma foi :
De notre engagement je venois vous instruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLEON.

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRECE.

Mon Frere, au nom du Ciel ne le rebutez pas.

Me. RISSOLÉ'.

Quoi, Monsieur ? . .

LUCRECE.

Oüi, Monsieur me veut prendre pour femme.

aime, couronnez une si belle flâme.

PIETREMINE.

Mere, vous disiez ...

Me. RISSOLE'.

Oh! je l'épouserai.

LUCRECE.

us, ma Mere?

Me. RISSOLE.

Moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON.

SUZON.

Vous querellez, Monsieur, & pourquoi, ma Grand'mere?

Me. RISSOLE'.

ssez-nous en repos, ce n'est pas votre affaire. t perfide.

SUZON.

Hé là ne le grondez donc pas, ient pour m'épouser au moins.

CLEON.

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma Fille aussi ?

SUZON.

Vraiment sans doute;

PIETREMINE.

Pour le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goute,

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder.
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere
Et mon beau-frere encor:

SUZON.

Quel est donc ce mystere?

CLEON.

Monsieur il n'est plus tems de vous rien déguiser....

PIETREMINE.

Parbleu, vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouser,
Et vous serez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon Pere ?

PIETREMINE.

C'est, ma Fille,
Que ce galant en veut à toute la maison:
Mais tout-à-l'heure enfin nous en aurons raison
Voici le Commissaire.

SUZON.

ffronteur.

Me. RISSOLE'.

Ingrat.

LUCRECE.

Traître.

CENE XXVII.

ISSOLE', PIETREMINE,
ON, LUCRECE, SUZON.
GERMAIN *en Commissaire.*
LISETTE.

ISETTE, *bas à S. Germain.*

ırs mains au plûtôt il faut tirer ton Maî-
tre.

GERMAIN *en Commissaire.*

e.

LISETTE.

En passant j'ai rencontré Monsieur,

GERMAIN *en Commissaire.*

donc que ceci?

PIETREMINE.

C'est un larron d'honneur,
noit ma Mere & ma Sœur & ma Fille.

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.

Mais pour tenir là bride à tous ces fripons-là,

Qui ne sont aujourd'hui métier que de cela,

En prison.

CLEON.

Quoi, Monsieur ?

S. GERMAIN, *en Commissaire le tirant.*

En prison tout à l'heure.

Me. RISSOLE' *en pleurant.*

En prison !

LUCRECE *en pleurantt*

En prison !

SUZON, *en pleurant*

En prison !

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Quoi tout pleure ?

La pitié ne doit point entrer dans votre cœur.

Montrez-vous mere, fille, & sœur de Procureur.

Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,

Et que sera-ce donc quand je le ferai pendre !

LUCRECE.

Le pendre ?

SUZON.

Pour cela ?

Me. RISSOLE'.

Mon Fils, allons tous doux.

PIETREMINE, *bas au Commissaire.*

Quand il sera pendu que diable en aurons nous ?

n de l'argent.

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Je sçais bien mon affaire.

lui toûjours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commissaire.

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

aurons interêts, dommages & dépens.

SCENE DERNIERE.

RISSOLE', PIETREMINE,
UCRECE, SUZON,
CLEON, ELISE,
BAZOCHE, LISETTE,
S. GERMAIN.

ELISE.

viens pour mettre fin au grand bruit que j'entens.

PIETREMINE.

a femme!

ELISE.

Ce nom ne m'est pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne,

Quand le Contrat est fait, c'est un nom qu'on donne.

ELISE.

Quand le Contrat est fait on se donne ce nom?
J'appelle donc Monsieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi?

ELISE.

Cléon,
Remerciez Monsieur d'avoir de bonne grace
Signé notre Contrat.

PIETREMINE.

Oh! celui-là me passe,
Il veut ma femme encor; quel diable d'épouseur.

CLEON.

Je ne veux qu'elle seule, elle fait mon bonheur.
Mesdames contre moi n'ayez point de colere;
Pour obtenir Elise il étoit nécessaire....

PIETREMINE.

Mais sçachons donc comment elle peut être à vous?

LISETTE.

Vous avez crû signer le Contrat comme époux,
Et vous l'avez signé comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
Et comment ay-je donc fait un si bel ouvrage?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoche vous trahit.

:-lui plûtôt.

ETREMINE, *à Bazoche.*

Est-il vrai ce qu'on dit?

BAZOCHE.

Monsieur, j'avois besoin de cette som-

d'être Clerc & me faire honnête homme.
onde il faut vivre avec un peu d'honneur,
aire une fin je me fais Procureur.

PIETREMINE.

e trahit ! lui qui toute sa vie....

LUCRECE.

uis point fachée.

Me. RISSOLE'.

Et moi j'en suis ravie,
ptiez sans votre hôte, & c'étoit battre

ndre au soir pour dire le jour beau.

(*Les violons préludent.*)

s violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte ;
tems de rire.

Me. RISSOLE'.

Et pourquoi non ? qu'importe ?
ns, mal nouveau se guérit aisément ;
mant perdu, l'on en retrouve cent.
en que Marchand qui perd de sçauroit rire,

Et mes cent Loüis d'or.

BAZOCHE.

Ils me sont dûs de rest

PIETREMINE

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai. Si quelqu'un me cont

A Piëtremine.

Vous sçavez entre nous d'où vient tout votre b

Et si je dis un mot.

PIETREMINE, *bas à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,

Quitte à quitte ; & pour vous, Cléon, je vous p

[illegible] donne.

Elise est une fourbe, & je vous l'abandonne :

Puisque fille elle a pû me joüer un tel trait,

Etant femme jugez ce qu'elle m'auroit fait.

J'aurois droit de plaider pourtant, lors qu'on d

PIETREMINE

ıoi ma robe servoit à couvrir un fripon ?

S. GERMAIN.

ɔrt à votre service. Allons que dans la joye.
t dans les flots de vin notre chagrin se noye ;
t puisque nous avons ici des violons ,
en faut profiter , rions , chantons , dansons.

LISETTE.

faudroit préparer quelque petite fête.

S. GERMAIN.

ourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête ,
chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanson;
n est dans ce goût-là céans.

LISETTE.

Il a raison ,
ela divertira notre bonne Grand'mere ;
roverbes & chansons sçûrent toûjours lui plaire

S. GERMAIN.

Je sçais m'en escrimer aussi quand je m'y mets ;
Je commence la fête , & j'en ai de tout prêts.

FIN.

DIVERTISSEMENT
en Musique.

S. GERMAIN.

ALlons gai, Monsieur le Procu
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuse,
Famille amoureuse,
De la perte d'un Amant
On se console aisément,
Et dans ce siecle nôtre,
Un clou chasse l'autre.
Allons gay, Monsieur le Procureur
Contre fortune bon cœur.

La chose est commune.
.llons gay, Monsieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE.

our à l'Amour dormant dans son berceau
Je joüois quelque tour nouveau;
nois ses traits, j'éteignois son flambeau,
Je déchirois son bandeau:
l s'éveilla, je fus surprise.
Tant va la cruche à l'eau,
Qu'enfin elle se brise.

Me. RISSOLE'.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois sotte & cruelle:
O que l'heureux momens perdus!
Te tems passé ne revient plus.
Que le douceur charmante!
Que l'on vivroit content,
Si *Jeunesse sçavoit*,
Si *Vieillesse pouvoit.*

SUZON.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,

L'enverrois-je à ma voisine?
Non vraiment.
S'il me disoit je t'aime,
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans trop de raisons,
Sans chercher d'excuse,
Sans trouver de ruse,
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRE'E.

LUCRECE.

Mon amour est payé d'indifference
Par un ingrat qu'un autre a sçû charmer
A mes dépens j'ai de l'expérience.
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'ai joyeux, je ris, & je badine;
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort
Il ne faut pas s'arrêter à la mine.
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-tems j'ai ménagé Lisette,
Mais mon amour n'entend plus de raison;
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

Me. RISSOLE'.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après sa mort,
Mais il n'est point de femme tourterelle,
Et les absens ont toûjours tort.

ENTRE'E.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres amans
J'ai bien conduit cette manœuvre.
Messieurs, si vous êtes contens,
Applaudissez, voici le tems.
Toûjours *la fin couronne l'œuvre.*

S. GERMAIN *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,
Qui ne tombera pas à terre:
D'un Juge équitable & sçavant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

Fin du Divertissement.

L'EPREUVE RECIPROQUE,

COMEDIE

Représentée en 1711.

VALERE, amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune Veuv
amante de Valere.
FRONTIN, Valet de Valere.
LISETTE, Intriguante.
CRIQUET.

La Scene est à Paris dans la Maiso de Madame de Falignac.

Cette Piece a été imprimée sous nom du sieur Alain; cependant le si sieur le Grand s'en est déclaré l'auteu



L'EPREUVE ECIPROQUE, COMEDIE.

CENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN habillé en Financier.

FRONTIN.



E bien, Monsieur, mon nouveau Maître, nous voici donc chez Madame de Falignac?

VALERE.

Oüi, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! Ce que c'est que d'avoir de

l'esprit ! On dit que la Maîtresse de ce logis a été autrefois petite soubrette, & qu'aujourd'hui...

VALERE.

Aujourd'hui elle est veuve d'un Conseiller de Province, qui lui a laissé quelque bien a la vérité; mais si elle ne donnoit pas à joüer, ce peu de bien ne suffiroit pas à soutenir cette magnificence qui te surprend.

FRONTIN.

Cette maison ne désemplit point du matin jusqu'au soir : On y voit des Comtes, des Comtesses, des Marquis, des Marquises, des Présidens, des Présidentes. des Abbez, des Abb... Que diable sçai-je ? Il faut que ce soit ici le rendez-vous de tous les Nobles faineans de Paris. Apparemment que vous y venez souvent, Monsieur ?

VALERE.

Je n'y suis jamais venu que pour voir *Philaminte.*

FRONTIN.

Cette jeune Veuve que vous aimez depuis si longtems, & que vous allez épouser ?

VALERE.

Elle vient ici avec moins de scrupule que par tout ailleurs, Madame de Falignac ayant été femme de chambre de sa mere.

FRONTIN.

Cette Philaminte est belle sans doute : elle vo[...]

:ant autant que vous l'aimez.

V A L E R E.

:!

F R O N T I N.

soupirez ?

V A L E R E.

'en parle point.

F R O N T I N.

ıent ?

V A L E R E.

lore, & l'infidelle !... Ne m'en parle
: dis-je.

F R O N T I N.

s donc d'autre chose. Quoique nous nous
ıns vous & moi depuis long-tems, ce
l'hyer que je suis à votre service ; vous
: aujourd'hui magnifiquement, vous m'a-
sans me rien dire, je crois cependant qu'il
: m'instruire de votre dessein. Que voulez-
j'entreprenne dans cet équipage ?

V A L E R E.

:, mon cher Frontin, que tu contrefasse
ier. Comme tu as demeuré long-tems chez
Patin le plus riche Financier de tout le
, j'ai crû que tu pourrois mieux qu'un au-
ıir attrapé les manieres, & c'est ce qui
nettre tout en usage pour t'attirer à mon

FRONTIN.

J'ai fait une grande perte, & vous une grande acquisition. Mais qui vous oblige à me faire passer pour Financier.

VALERE.

Je suis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piege à Philaminte, je veux éprouver sa fidelité, & je t'ai choisi....

FRONTIN.

Oh parbleu, Monsieur, elle y sera prise; elle succombera, ne risquez point le paquet. Mettre une Veuve à l'épreuve d'un Financier, c'est pousser une terrible botte à sa douleur. & sur tout ce Financier étant fait comme moi.

VALERE.

Quoique Philaminte soit coquette, je n'ose encore m'imaginer....

FRONTIN.

C'est-à-dire que sa coquetterie est entée sur un sauvageon de vertu.

VALERE.

Je ne doute point de sa vertu. Dans toutes ses actions, elle a toujours en vûë le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez sçavoir si trouvant un plus riche parti, elle seroit d'humeur à l'accepter, ou à vous le sacrifier? Ma foi je n'aprouve point votre délicatesse. D'ailleurs irai-je dire de but en blanc

inte que je l'aime, que je suis Financier,
eux l'épouser ?

VALERE.

:hoses sont plus avancées que tu ne penses;
que je suis broüillé avec elle, sous le nom
ısieur Patin qu'elle n'a jamais vû, je lui ai
it tenir une riche agraphe de diamans avec
:t, dans lequel je lui propose un rendez-vous.

FRONTIN.

n ?

VALERE.

a reçû le tout avec la joye d'une coquette
: une nouvelle conquête.

FRONTIN.

voulez vous davantage ? voilà votre épreu-
e.

VALERE.

ı amour ne peut encore la condamner tout à
elle aime le jeu passionnément ; elle venoit
re de faire quelque perte considerable dans
; que je lui ai fait tenir cette agraffe.

FRONTIN.

ſt vrai que les Joüeurs qui perdent sont
e les gens qui se noyent, ils saisissent dans le
:nt tout ce qu'on leur présente.

VALERE.

à où j'en suis, c'est à toi à achever.

FRONTIN

En ce cas je jouërai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien Maître le Financier. Cela arrive assez souvent dans ce métier-là.

VALERE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de Monsieur Patin. Ainsi songe à le bien copier, & à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord elle est assez semblable. Je changerai seulement mon esprit fin & délicat en des manieres brusques & grossieres : Je parlerai à tort & à travers, & je ne laisserai pas sous cette naïveté affectée de me rendre agréable à Philaminte.

VALERE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, pour faire le Financier, il faut avoir de l'argent ; je n'ai pas le sol.

VALERE.

Tiens, voilà ma bourse. Comme tu ne joüeras ce personnage qu'un moment, ce qui est dedans te suffira pour bien faire les choses : Songe seulement à repandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laissez-moi faire. Commençons par payer gracement celui qui va contrefaire le Financier.

VALERE.

Comment?

FRONTIN, *se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez Monsieur Frontin, voilà ce que je vous onne... Ah, Monsieur! Je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALERE.

Ne badine pas. Quelqu'un vient, c'est Madame e Falignac, elle sçait mon secret.

FRONTIN.

Ne jasera-t'elle point?

VALERE.

Elle est de mes amies.

SCENE II.

Me. DE FALIGNAC, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Bon jour, Madame de Falignac.

Me. DE FALIGNAC.

Ah c'est vous, mon cher Valere: êtes-vous toujours fou?

VALERE.

Plus que jamais, Madame, si c'est folie de vouloir pousser une infidelle à bout.

Me. DE FALIGNAC.

Philaminte est une jeune folle qui ne sçait pas les conséquences des choses, & vous devriez plutôt détourner les occasions qu'elle pourroit avoir de vous être infidelle, que de tendre des apas à son humeur volage. Mais quel est ce Monsieur devant qui nous parlons si librement?

VALERE.

C'est le Valet que j'ai choisi pour faire le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant une bourse.*

Ne le suis-je pas? vous voyez Monsieur, que les connoisseuses s'y trompent. Jugez si Philaminte qui n'a pas tant d'experience à beaucoup prés, que Madame ne donnera pas dans le panneau.

Me. DE FALIGNAC.

Mais enfin si elle est aussi infidelle que vous vous le persuadez, que ferez-vous? quelle sera votre vengeance?

VALERE.

J'épouse à ses yeux cette belle inconnuë dont je vous ay parlé.

Me. DE FALIGNAC.

Quoi cette Comtesse si riche que vous ne connois-
que de nom ! Je doute qu'elle ait les charmes de
ilaminte.

VALERE.

Elle est alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus
ıstre à la Cour ? Et pour juger de sa beauté, il
faut que voir son Portrait.

(*Il lui montre un Portrait.*)

Me. DE FALIGNAC.

Voilà une belle personne.

VALERE.

Elle ne l'a envoyé ce matin avec ce Billet, qui
promet une fortune considerable ; si je quitte
ilaminte pour elle.

Me. DE FALIGNAC.

Elle vous envoye des presens de cette magnificen-
, sans vous avoir jamais parlé ?

FRONTIN.

Elle a vû Monsieur, n'est-ce pas assez ? La plus
t des Femmes ne s'attachent qu'à la superficie,
st ce qui me fait attendre au premier jour une
tune semblable.

VALERE.

e vous dirai plus. Par ma réponse à sa lettre,
t ici que doit se faire notre entrevûë : Ne
ez pas fâchée si j'ai choisi votre maison.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez, mon cher Valere.

FRONTIN.

Madame sçait que c'est à bonne intention, elle se mêle quelquefois de faire des mariages ; mais quand ils se font sans elle, elle n'en est point scandalisée.

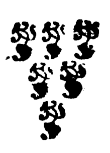
VALERE.

Quelqu'un vient, separons-nous, il ne faut pas qu'on nous voye ensemble ; nous nous retrouverons dans la salle du jeu.

SCENE III.

Me. DE FALIGNAC.

JE crains que notre ami Valere ne se repente de sa curiosité. Philaminte est une étourdie qui pourroit..... Mais la voici.



SCENE IV.

AMINTE Me DE FALIGNAC.

ILAMINTHE, *éclatant de rire.*

chere Madame de Falignac, vous me ›yez dans une joye, dans un excés de joye ε peut concevoir.

Me. DE FALIGNAC.

vient cette joye, petite folle ?

PHILAMINTE.

re est un volage, un inconstant, un infi- ı! ah! ah! ah....

Me. DE FALIGNAC.

ι un beau sujet de vous réjoüir !

PHILAMINTE.

ıjours bien jugé que son ambition le feroit dans le panneau. Comme je n'ai rien de pour vous, je vous avouërai que depuis s jours, je lui ai fait écrire sous le nom d'une se supposée ; le traître y a fait repon- ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

me dites-vous là ?

PHILAMINTE.

Et ce matin de la part de la même Comtesse, je lui ai envoyé un portrait garni de Diamans; il ne l'a pas refusé, le fourbe, le perfide, le scelerat. Ah! ah! ah!

Me. DE FALIGNAC.

Cela est assez risible, mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon; nos amours étoient trop tristes, je me lassois de ce que Valere ne me donnoit aucun sujet de jalousie, & encore plus de rester si long-tems sans m'attirer des reproches de sa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons presque point été broüillez. Cela est ennuyant au moins!

Me. DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin son infidelité m'a déterminée à répondre au Billet doux d'un Financier qui m'a envoyé cette Agraffe. Comme il se propose pour mari je n'ai point tant cherché de façons: s'il s'étoit proposé pour Amant, cela auroit mérité attention: j'ai acceptez son rendez-vous, & c'est chez vous ma chere bonne.

Me. De FALIGNAC.

Il faut que je sois bonne en effet pour souffrir tout cela.

PHILAMINTE.

je ne connois point de meilleure femme que

Me. DE FALIGNAC, *à part.*

isons rien : cette épreuve réciproque nous va
: la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

dites-vous ?

Me. DE FALIGNAC.

, je songe à tous ces rendez-vous ; je trou-
a plaisant à mon tour.

PHILAMINTE.

ez-moi le secret.

Me. DE FALIGNAC.

, allez, j'ai d'autres secrets que le vôtre à
, je suis plus discrette que vous ne pensez.
tout, quel est votre dessein ?

PHILAMINTE.

ens Valere aux genoux de la fausse Comtesse,
ui dire que ce n'est que la Femme de chambre
de mes amies.

Me. DE FALIGNAC.

ı au desespoir.

PHILAMINTE.

ur le champ, j'épouse le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

ıis le connoissez-vous assez ? . . .

PHILAMINTE.

Je m'en suis informée. On dit que ce n'est pas un homme fort bienfait, mais une Agraffe de ce prix * m'a d'abord prévenuë en sa faveur. Il m'a veuë plusieurs fois à ce que marque son billet, il est charmé de moi, toute sa Caisse est à mon service : que je m'en vais dépenser d'argent ! que je m'en vais joüer.

* *Lui faisant voir l'Agraffe.*

Me. DE FALIGNAC.

C'est un grand plaisir.

PHILAMINTE.

Il m'a prise dans le bon tems ; car dans une autre saison, j'aurois jetté par les fenêtres le Billet doux, l'Agraffe, le Porteur, le Financier, & tout son équipage.... Mais voici notre fausse Comtesse.



SCENE V.

ILAMINTE, Me. DE FALIGNAC. LISETTE *en Comtesse*.

PHILAMINTE.

APproche, Lisette, qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre ...lere : aussi-tôt qu'il m'a vuë, il s'est troublé ; ...i fait la déconcertée, il a tiré mon Portrait de sa ...che, & l'a baisé avec transport. J'ai joüé de la ...unelle, j'ai rougi, j'ai pâly ; & en tournant ...es pas de ce côté, je lui ai lancé un coup ...eil si meurtrier que je ne crois pas qu'il en ...vienne.

Me. DE FALIGNAC.

Mademoiselle Lisette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'est-ce pas de cette maniere, Madame, que vous tirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

Me. DE FALIGNAC.

A peu prés.

Il eſt en converſation avec mon Page, tiré à quartier.

Me. DE FALIGNAC.

Comment donc, quel Page?

LISETTE.

C'eſt le fils du Cocher de la Dame que j Il voudra apparemment le faire jaſer, m petit drôle eſt auſſi bien inſtruit que le la qui lui a rendu ce matin mon Portrait. Il fait mille queſtions...... Mais qu'eſt ce-cy dame? vous me paroiſſez triſte.

PHILAMINTE.

C'eſt que je fais réflexion ſur cette avant quoique je trahiſſe en quelque façon Valere, je fachée de le voir infidele, je voudrois que r inconſtance lui fiſt de la peine.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne penſez

SCENE VI.

[P]HILAMINTE, Me. DE FALIGNAC. LISETTE, CRIQUET *en Page.*

LISETTE.

HE bien, Criquet.

CRIQUET.

Hé bien, Mademoiselle Lisette, je viens de rai[son]ner avec ce Monsieur ; sçavez-vous qu'il ne [ma]nque pas d'esprit !

LISETTE.

Tu trouve cela ?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas ; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment ?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui a[i do]nné son reste comme il faut. Il n'y a pas ventre-[ble]u de Page de Cour plus effronté que moi quand [je] m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore ?

CRIQUET.

Mon Gentil-homme, y a-t-il long-tems que vous êtes auprès de cette belle Dame? .... *Depuis* qu'elle est arrivée de Bretagne pour se marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sçait-on qui elle va épouser? ... Non, *mais* elle dit tous les jours à son Oncle le Commandeur, en querellant avec lui, que puisqu'il l'a une fois mariée a sa fantaisie, elle veut à l'avenir se marier toujours à la sienne; que pour son bien elle prétend choisir, & qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage; *mais zeste*, je me suis adroitement débarassé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Me. DE FALIGNAC.

Passons dans ce cabinet, nous verrons tout son manége.

LISETTE.

Moi, je l'attens ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi Criquet, voi là-dedans si Monsieur Patin
y seroit pas, & viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'est ce Financier dont tu m'as tantôt entendu
rler ... Monsieur Patin.

CRIQUET.

Ce Financier ... Monsieur Patin ... Je ne sçais
que c'est ; mais il n'importe, je devinerai bien à
mine qu'est-ce qui doit s'appeller comme cela.

SCENE VII.

LISETTE *seule*.

QUe je suis sotte de ne pas profiter de mes charmes ! Madame de Falignac n'étoit pas plus
e moi quand elle a fait sa fortune : Mais Valere
est pas ce qu'il me faut. Philaminte pour se van-
er, lui découvrira tôt ou tard qui je suis. Tour-
ons nos vûës de quelqu'autre côté, il se pourra
ouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux.
oici Valere, joüons toujours notre Scene avec
ui,

PHILAMINTE *cachées*,
VALERE, LISETTE
en Comtesse.

LISETTE.

JE ne sçais, Monsieur, ce que vous juge
moi, mais je crains que ma démarche
fasse tort. Faire trop paroître son amour, c
pas le moyen d'en inspirer beaucoup.

VALERE.

Si les personnes d'un certain mérite & d'u
tain rang ne hazardoient les premiers pas, q
meraire oseroit lever les yeux jusqu'à elles?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne coûte rien?
amour a été long-tems combattu par ma r
mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on

c'est l'amour qui me conduit vers vous ; c'est lui qui me fait vous sacrifier la personne que j'ai le plus aimée au monde, la personne pour qui... Mais, non, c'est ne vous rien sacrifier que de vous sacrifier une infidelle... Philaminte ne merite pas... Madame, si vous avez quelque bonté pour moi, faites-les paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour ? Tout à l'heure.

VALERE.

Tout à l'heure.

LISETTE.

Oui point de retardement ; le Comte mon mari est mort subitement, je veux me remarier de même.

VALERE.

Mais, Madame...

LISETTE.

Mais, Monsieur ! cinquante mille livres de rente que sa mort me laisse, valent bien qu'on m'épouse sans réflexion.

VALERE.

Ah ! Madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur : Que je suis malheureuse !

VALERE.

Vous pleurez, ma belle Comtesse ? Ah ! c'en est

trop. Philaminte ne vaut pas que je differe d'un moment le plaisir de vous posseder. Je vous dirai plus. Quand elle ne m'auroit jamais donné aucun sujet de me plaindre, votre charmante vûë suffit pour me rendre inconstant.

LISETTE.

Ah? voila l'aveu que j'attendois. Ne differons point notre mariage. Faisons confidence de notre amour à la Maîtresse de ce logis, elle est de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Passons dans son appartemect, suivez-moi.

VALERE.

O Ciel! à quoi le desespoir m'entraîne!

SCENE IX.

PHILAMINTE, & Madame de FALIGNAC, *sortans de l'endroit où ellés étoient cachees.*

PHILAMINTE.

ENfin, ma chere, de Falignac connoissez-vous l-- hommes?

Me. DE FALIGNAC.

g tems.

PHILAMINTE.

·iez-vous jamais crû que Valere...... Ah! je
e possede pas! Je suis dans une impatience
e; & si le Financier venoit en ce moment...

SCENE X.

HILAMINTE, Madame de
FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

Adame, une figure grosse & courte, vêtuë de
velours noir, s'aproche d'ici; j'ai jugé que
it Monsieur Patin.

PHILAMINTE.

est lui sans doute, reprenons notre air gay.
is bien folle de me tant chagriner.

Me. DE FALIGNAC.

vient tout à propos. Ces Messieurs les Finan-
viennent toujours à la bonne heure. Pour
ver de nous donner ici la Comedie, amene
alere, il faut qu'il soit payé de sa curiosité; je
laisse.

SCENE XI.

FRONTIN. PHILAMINTE.

FRONTIN, *en Financier, entre d'un air brusque, contrefaisant Monsieur Patin son ancien Maître.*

ME voilà, Madame. Il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles qui sont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai crû que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet qu'un homme aussi poli vint le dernier à un premier rendez vous, & je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Hé c'est la mode à présent, les hommes ne veulent point attendre, & sur-tout nous autres Financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalitez; d'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir si-tôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante, il n'y a rien de si tendre. Elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

FRONTIN.

l'agraffe ?

PHILAMINTE.

lle a son mérite.

FRONTIN.

y a morbleu plus d'éloquence dans cette agraffe, que dans toutes les Epitres de Ciceron.

Me. DE FALIGNAC *bas à Valere*,

assons dans cet endroit * nous entendrons toute onversation.

* *Dans le fond du Théâtre.*

VALERE.

J'enrage.

FRONTIN.

Il m'est revenu que vous aimiez un certain Egre- nommé Valere. Je ne veux point de partage, moins.

PHILAMINTE.

Vous connoissez Valere.

FRONTIN.

Si je le connois ? Je lui ai vingt fois prêté de rgent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, & je présume qu'il aura sou r besoin de moi. L'aimez-vous encore ? Parlons achement ?

PHILAMINTE.

Je le hais à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaisir ; mais vous l'avez aimé ; cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh ! de grace contentez-vous de votre bonheur présent, si c'en est un de recevoir ma main. Je n'aime point ces esprits inquiets qui rapellent sans cesse le passé : Si j'ai aimé Valere, cela n'est point de votre bail, & je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'est bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte ; le sujet en vaut la peine. Dites moi que ma seule personne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenses que vous allez partager avec moi, & que vous voudriez que je fusse un misérable, pour ainsi dire, un homme de rien, pour avoir le plaisir de m'*élever*.

PHILAMINTE.

Oh ! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicatesse pour un Financier.

FRONTIN.

Il est vrai que mes Confreres n'y cherchent point tant de façons, ils ont presque toutes les manieres aussi rondes que la taille. Leurs conversations tombent toujours sur l'argent. Pour les in-

parlons de la fortune que je vais vous faire ;
s roulerez sur l'or, mon Aimable.

PHILAMINTE.

t-il possible ?

FRONTIN.

ous serez logée & meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

ime cela.

FRONTIN.

s équipages seront superbes.

PHILAMINTE.

urage, Monsieur Patin.

FRONTIN.

s pierreries inestimables.

PHILAMINTE.

ıs-vous ruinez.

FRONTIN.

! Qu'est-ce que cela me coûte ? un zero de
Quand épouserons-nous ?

PHILAMINTE.

ıe sçais.

FRONTIN.

ıs ce moment si vous voulez ; aussi bien tan-
e beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

veux, allons de ce pas chez le Notaire fai-
er les articles.

FRONTIN *l'arrêtant.*

Est-ce que vous voulez que ce soit pardevant Notaire ?

PHILAMINTE.

Sans doute, cela se fait-il autrement ?

FRONTIN.

Quelque fois. Mais j'en passerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

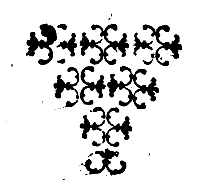
Il faut que je parle auparavant à Madame de Falignac ; elle auroit lieu de se plaindre de moi, de m'être engagé si avant sans ses conseils.

FRONTIN.

Mais ....

PHILAMINTE.

Mais, mais. Je vais la trouver, & je reviens dans le moment.



SCENE XII.

FRONTIN.

MA foi, cela ne va pas mal; & si je ne craignois les suites..... Mais il ne faut pas üer ce tour à mon Maître. Quoiqu'il dise, & oiqu'il fasse, je suis persuadé que Philaminte i tient toûjours au cœur: Tâchons d'en tromper elque autre avant de quitter nôtre équipage à bonfortune.

SCENE XIII.

ALERE, Me. DE FALIGNAC, *sortant de l'endroit où ils étoient cachez.* FRONTIN.

FRONTIN.

AH! ah! Vous étiez là, Monsieur?

VALERE.

Oüi, j'ai tout entendu; je suis dans une fureur ie je ne me connois plus.

moi, restez-en là, & vous racommodez Philaminte.

VALERE.

Moi? J'aimerois mieux mourir, je veu pousser à bout. Elle vous cherche, allez la trou cependant je vais rejoindre ma Comtesse. Au m je compte toujours sur votre discretion.

Me. DE FALIGNAC.

N'en soyez point en peine.

SCENE XIV.

FRONTIN *seul.*

JE suis ravi qu'on me laisse seul. Je vais là dedans si quelque Dupe ne donnera pas

SCENE XV.

SETTE *en Comtesse*, FRONTIN *en Financier.*

LISETTE.

On, voilà ce que je cherche, le Financier de Philaminte ; il m'a tantôt regardée d'un œil 'étoit pas indifferent, poussons quelques sou- our l'amorcer, ah !

FRONTIN, *aprés l'avoir regardée avec sa lorgnette.*

ous soupirez, charmante Veuve ? Est-ce pour funt ou aprés un futur ?

LISETTE.

discours me surprend de la part d'un Seigneur i je ne croyois pas avoir l'honneur d'être é.

FRONTIN.

ne peut vous voir sans être charmé... De harmes : on ne peut en être charmé sans avoir riosité de sçavoir qui vous êtes. Pour le sça- l faut le demander ; c'est ce que j'ai fait, & n'a dit que vous étiez une Veuve fort riche, ıalifiée, mais encore plus liberale, & que....

LISETTE.

Ne parlons point de mes liberalitez, on au
de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi, vous me connoissez?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vû le monde po
pas connoitre Monsieur Patin; son mérite &
dépenses avec les Dames lui ont acquis une r
tation....

FRONTIN.

Il est vrai que j'en fais de terribles, & su
quand les femmes commencent par me don
cela me picque, cela m'acharne. Une Prési
amoureuse de moi, m'envoya un mauvais
mant de mille écus, ce Diamant lui a valu pl
cent mille francs Oüi cette Présidente là me
cent mille francs ou rien. Mes réponses à ses l
doux étoient des Lettres de change, & je crois
l'aurois épousée sans un mari qu'elle avoit
de reste.

LISETTE.

Je n'en ai plus Dieu merci! le mien est bie
j'ai été si peu de tems avec lui qu'il ne me s
pas d'avoir été mariée. Je suis de ces Ve
pourroient encore passer pour filles.

FRONTIN.

Cela est heureux, car il se trouve des

ne pourroient passer que pour Veuves.

LISETTE.

La triste chose que le Veuvage !

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuye. Et certain Valere qui vous couche en jouë ?

LISETTE.

Que dites-vous de Valere ? Comment, sçavez-vous....

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi, & c'est de lui que je viens d'apprendre que votre liberalité s'étoit étenduë jusques à lui envoyer votre Portrait garni de Diamans.

LISETTE.

Ah ! Le petit indiscret ! Que je suis malheureuse d'être tombée si mal, je perds toute l'estime que j'avois conçûë pour lui. L'on est bien embarassée dans le choix des Amans d'aujourd'huy. Les plus charmans sont les plus scelerats, & l'on ne trouve de la sincerité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, si j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits sur un certain modéle, où l'utile se trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce seroit assez mon goût, & il est facheux que

là presse y soit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la presse, on sçait toujou
tinguer celles dont le mérite. . . .

LISETTE.

Philaminte est sans doute du nombre des d
guées, & l'Agraffe de Diamans que vous lu
envoyée. . .

FRONTIN.

Comment, morbleu qui vous a dit cela ?

LISETTE.

Elle-même, & que ce présent la toucho
moins autant que votre personne.

FRONTIN.

Oüi, oh, oh ! Elle ne me tient pas encore

LISETTE.

Valere a compté sans son hôte, je n'aime
les Amans escrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jasé, je hais les Femme
teressées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions
Monsieur Patin.

FRONTIN.

Nous, Madame la Comtesse ? à ravir !
semblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j
assez heureux, . . .

LISETTE.

Si j'ôsois me flater. . . .

FRONTIN.

Ma foi, Madame, sans tant barguigner, si vous ulez je vous épouse.

LISETTE.

J'y consens, quand ce ne seroit que pour me vanger : ce Valere ; mais je voudrois que ce Mariage fût en secret.

FRONTIN.

Je serois au desespoir que personne en sçût rien.

LISETTE.

Que diroient le Commandeur mon Oncle, on Frere le Marquis, mon Neveu le Vicomte, il sçavoient que je voulusse épouser moins qu'un uc.

FRONTIN.

Et ma Tante la Partisanne, mon Frere le Tré-rier, & mon Cousin germain le Sécretaire du oy ! Que diroient-ils, s'ils me voyoient pous-r si avant dans la Noblesse, eux qui sçavent si en ce qu'en vaut l'aulne.

LISETTE.

Ainsi vous voyez que nous avons tous deux de andes raisons pour cacher ce Mariage.

FRONTIN.

Je vois... je vois qu'il en faut retrancher les trois parts des Ceremonies.

SCENE XVI.

PHILAMINTE, LISETT
Comtesse. FRONTIN *en Financie*

PHILAMINTE, *le surprenant.*

Oui, Monsieur Patin?

LISETTE.

Ah! Ciel!...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela est heureux, je ne rencontre par t
des Infidelles; je veux me vanger de l'inco

êtuë des habits de sa Maîtresse.

LISETTE.

Quoi, Madame.....

PHILAMINTE.

Paix Lisette, vous meritez que je vous fasse cet tont pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN *à part.*

Mon Maître en tient, ne nous déconcertons pas, mment donc Madame la Soubrette vous osez us adresser à un homme de ma condition? Maame pardonnez.....

PHILAMINTE.

Non, Monsieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Est-ce ma faute, Madame, si l'on m'aime? Mais vous jure que je n'amusois la passion de cette pete Guenon-là, que pour avoir le plaisir de vous la acrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle.

FRONTIN.

Je voulois baiser sa main, & je ne sçais qui me tient que la mienne ne punisse son impuence....

LISETTE.

Oh doucement, Monsieur le Financier, n'étendez point jusques-là vos liberalitez.

LISETTE.

Cependant il faut....

FRONTIN.

Tenez, dans ces sortes d'occasions la parole
le jeu : Je vous donne la mienne, souffrez
baise mille fois cette main, dont...

SCENE XVI

PHILAMINTE, LISET
Comtesse. FRONTIN *en Financ*

PHILAMINTE, *le surprenant*

Oui, Monsieur Patin ?

LISETTE.

Ah ! Ciel !...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela est heureux, je ne rencontre p
des Infidelles ; je veux me vanger de l
de Valere, & je trouve en vous un a
Vous qui me juriez dans ce moment
éternelle ! Cela est fort plaisant en ve
sacrifiez-vous encore ? à une malheur

nabits de sa Maitresse.

LISETTE.

adame. . . . .

PHILAMINTE.

ette, vous meritez que je vous fasse cet ur avoir voulu me trahir.

FRONTIN *à part.*

aitre en tient, ne nous déconcertons pas, donc Madame la Soubrette vous osez sser à un homme de ma condition? Ma- rdonnez. . . .

PHILAMINTE.

Monsieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

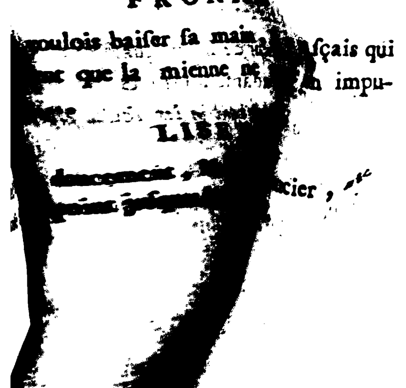
e ma faute, Madame, si l'on m'aime? Mais jure que je n'amusois la passion de cette pe- enon-là, que pour avoir le plaisir de vous la er.

PHILAMINTE.

garelle.

FRONTIN.

voulois baiser sa main . . . sçais qui . . . que la mienne ne . . . impu-



LIS

. . . cier, . . .

FRONTIN *à Lisette.*

Vrayment il vous en faut, ma Mie, d
gneurs faits au tour : ôtez-vous de deva
yeux, impertinente, & allez dans un coin
salle rougir de votre effronterie. Madame
que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous, on vous pardonne.

FRONTIN *restant à genoux & baisant sa*

Ah ! Madame quelles graces n'ai-je po
rendre....

SCENE XVII.

VALERE, PHILAMINTE, FRONTIN *en Financier,* LISETTE *en Comtesse.*

VALERE.

JE conçois le bonheur de Monsieur Patin par
remerciemens, Madame, Graces au Ciel.
choses en sont au point où je les souhaitois,
cette avanture me réjoüit...

PHILAMINTE.

Le plaisir que j'en ai passe mon esperance ; pui

us en êtes témoin aussi-bien que votre belle, :harmante, votre illustre Comtesse.

VALERE *montrant Lisette.*

j'aime, j'adore cette aimable personne, igne d'un cœur comme le mien, que votre lé vous en a sçû rendre indigne.

FRONTIN.

, bon, courage.

PHILAMINTE.

ſt vrai que vous m'avez donné un bel exem- fidelité.

VALERE.

ſt vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

foi, je crois que vous avez tous deux comman- même-tems, & que vous n'avez rien à vous :her.

VALERE.

des inclinations du moins, plus élevées que ıtres, & le choix que vous avez fait de ce ıt....

FRONTIN.

mment donc Maraut? Madame; c'eſt une re, au moins.

PHILAMINTE.

rous ſiéd mal de l'inſulter.

VALERE.

m'eſt permis, je crois, de traiter mon Valet ıe il me plaît.

& que j'épouse à vos yeux cette charmante p
à qui je jure une amour éternelle. Oüi, belle
tesse, adorable Comtesse. . . .

FRONTIN.

Ah, oüi, oüi : compte, compte.

VALERE, *à Lisette.*

Je n'aimerai que vous. Je triomphe en c
ment.

PHILAMINTE.

Vôtre triomphe sera de peu de durée, i
pas si complet que vous vous l'imaginez :
Monsieur le Financier est un maraut de V
Madame la Comtesse est une coquine de Suiv
Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Mais, Madame, je ne croyois pas. . .

FRONTIN.

Paix Lisette.

VALERE.

Quoi, Madame la Comtesse. . . .

VALERE.

Juste Ciel !

LISETTE.

Monsieur le Financier de hazard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la Comtesse faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCENE DERNIERE.

Madame DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

Me. DE FALIGNAC.

HE bien ! qu'est-ce mes enfans ? Où en êtes-vous?

FRONTIN.

Nous en sommes au dénouëment, & nos Amans ayans voulu réciproquement s'éprouver, se trouvent aussi infidelles & aussi sots l'un que l'autre.

Me. DE FALIGNAC.

Je sçavois vos secrets ; mais j'ai voulu me réjoüir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah ! Valere, je n'aurois jamais crû que vous fussiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort assurément.

VALERE.

Je ne me serois jamais imaginé, Philaminte vous m'eussiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos soupçons étoient assez fondez.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALERE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous aprés telle avanture.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez : Vous vous aimez enc plus qu'il ne faut pour être mari & femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raison. Vous ferez bien de vous marier : Vous vous connoissez l'u l'autre, vous n'acheterez point chat en poche.

VALERE.

Philaminte.

PHILAMINTE.

Valere.

VALERE.

Oublions le passé.

PHILAMINTE.

J'y consens.

Me. DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces sortes d'épreuves; elles sont trop dangereuses.

FRONTIN.

Madame la Comtesse.

LISETTE.

Monsieur le Financier.

FRONTIN.

Il semble que nous pouvons nous marier sans craindre à present le couroux de nos parens.

LISETTE.

Ma foi je le veux: Mais point d'épreuve, au moins.

FRONTIN.

Oh je n'ai garde: Je serois sûr d'être trop bien payé de ma curiosité.

FIN.

L'A

METAMORPHOSE

AMOUREUSE,

COMEDIE

Représentée en 1712.

ACTEURS

SEVERIN, Oncle & Tuteu
belle.
ISABELLE, Niece de Sever
VALERE, Amant d'Isabelle.
BOUQUINART, Amoureu
belle.
TOINETTE, Suivante d'Is
CRISPIN, Filleul de Severin
PASQUIN, Valet de Valere.
UN COMMISSAIRE.
BRASDEFER, Exempt.
SERFORT, } Archers.
GRIPPEAU, } Archers.
Troupe d'Archers.

La Scene est à Paris dans la
de Severin.



LA METAMORPHOSE AMOUREUSE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

SEVERIN, TOINETTE.

SEVERIN.



Nfin je respire, j'ai fait maison nette aujourd'hui : ce fripon de Laquais qui servoit d'Ecuyer à ma Niece, ce coquin de Cuistre qui me servoit de Secretaire, jusqu'à la Nourrice qui donnoit à teter à son petit enfant ; j'ai tout chassé. Allons, Made-

coquins de domestiques avoir l'insolence d'int
re chez moi dans mon absence un *Ecolier de L*
un Cadet du Maine ! de bonne maison à la v
mais de très mauvaise conduite ; un godelure
a déja mangé son fait, & qui, dit-on, ne f
gure à Paris, qu'autant que son frere aîné
fournit les moyens. Flater ma Niece dans
mour qu'elle a pour lui ! la fortifier dans l'av
qu'elle a conçuë pour l'époux que je *lui* des
Non, je n'en puis revenir.

TOINETTE.

Vous devriez du moins nous garder jusqu'à de
la Nourrice & moi.

SEVERIN.

Non non ; point de remise.

TOINETTE.

Mais qui achevera d'habiller

TOINETTE.

ıi donnera à têter à l'enfant?

SEVERIN.

: ne sera pas toi.

TOINETTE.

ieu m'en garde. Oh ça, vous me donnez donc ı congé *absolu?*

SEVERIN.

'rès absolu.

TOINETTE.

n'y a plus de retour.

SEVERIN.

lon, va-t-en au Diable.

TOINETTE.

'uisque vous me congediez si bien, & que je plus rien à ménager, je vous déclare ici guer- uverte, & vous dis que c'est en vain que vous es venir de Bayeux Monsieur Bouquinart pour ıser votre Niéce, que je l'ai promise à Valere, ue je prétens qu'ils soient mariez ensemble s ce jour.

SEVERIN.

ans mon consentement.

TOINETTE.

ls ont le mien, cela suffit; & je veux dans le ›in leur servir de pere, de mere d'oncle, de e, de tuteur, de tutrice, de témoin, de No- :, & l'Amour dictera les articles.

Je rentre ; car je ne pouvois m'empêch
traiter comme tu le mérite. Monsieur Bo
va arriver, & je veux qu'il épouse ma Nie
le moment même : va-t-en porter la nouve
Valere ; va, insolente, ne te montre de la
vant moi.

SCENE II.

TOINETTE *seule.*

ME voilà fort embarassée, au bout du c
Monsieur Severin le fera comme il
Bouquinart va arriver : Isabelle n'ayant
conseil, se laissera mener par le nez comme
son, & sera assez sotte pour obéir ; dépend

SCENE III.

LERE, PASQUIN, TOINETTE.

PASQUIN.

Ue fais-tu là toute seule ?

TOINETTE.

vous attens.

PASQUIN.

ır nous faire entrer dans le logis apparem-
?

TOINETTE.

n, c'eſt pour vous dire que Monſieur Severin,
avoir chaſſé généralement tous les domeſti
ue vous aviez gagnez, vient de me faire l'hon-
le me donner mon congé en mon petit particu-
& que je crois que vous n'avez qu'à prendre le

VALERE.

e me dis-tu là ?

TOINETTE.

verité.

PASQUIN.

ınd tu n'auras que des veritez comme celle-

TOINETTE.

Des plus serieuses ; car vous n'avez plus ne dans le logis qui puisse vous rendre aucun s hors le Filleul de la maison dont Monsieur S ne se défie point encore : mais je crains que sortie ne l'ait intimidé.

PASQUIN.

Cela est fâcheux : mais aprés tout Monsieu verin ne tardera point à prendre de nouveau mestiques. Doute-tu que mon esprit infini soûtenu de l'éloquence de quelques pistoles qui lent encore dans la bourse de Monsieur, ne rendent bientôt aussi traitables que vous ?

TOINETTE.

Je le crois : mais Monsieur Bouquinart va arr & sur le champ Monsieur Severin lui a fait épo Isabelle.

PASQUIN.

piegleries d'écoliers, dont on fait des contes dans monde, ne pourriez-vous rien inventer dans cette casion ?

VALERE.

Non, Pasquin, je ne me reconnois plus ; l'Aour qui donne de l'esprit & de la hardiesse aux tres, a fait tout le contraire en moi.

PASQUIN.

Cependant il faut... Mais voici le Filleul de onsieur Severin.

SCENE IV.

ALERE, PASQUIN, TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

H Monsieur, serviteur : bonjour, Pasquin. Vous voudriez bien entrer dans le logis, n'est-pas ? & moi je n'ai pas de plus grande joye que rsque j'en suis bien loin.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Peste soit la chienne de maison. Mon Parain a le able an corps avec sa niéce, & sa niéce fait le able depuis qu'elle vous a en tête.

VALERE.

Tu crois mon cher Crispin, qu'elle a quelque attention au triste état où elle me voit réduit ?

CRISPIN.

Bon ! elle se desespere, & l'oncle de son côté enrage. Le beau plaisir pour moi, que ai toute ma raison, de me trouver entre un enragé & une desespérée !

PASQUIN.

Cela n'est point plaisant en effet. Mais par parenthese, pourquoi cet habillement ?

CRISPIN.

Comme il n'y a plus de domestiques dans la maison, & que je me vois *factotum* jusqu'à nouvel ordre, je me suis fait un équipage convenable aux differentes charges que je vais exercer. J'ai pris les manchettes & le rabat du Sécretaire, l'épée & les bottines de l'Ecuyer, & j'aurois pris dans un besoin les tétons de la Nourrice. Mais ne m'arrêtez point davantage, il faut que j'aille faire ma commission.

TOINETTE.

Quelle commission ?

CRISPIN.

Mon Parain m'envoye chez Madame Simone

PASQUIN.

Ah, ah, je la connois, elle demeure ici près : c'est cette Dame qui se mêle de faire des mariages & de placer des domestiques dans les maisons.

CRISPIN.

Justement : voilà une lettre que je vais lui porter.

PASQUIN.

Montre un peu.

CRISPIN.

Oh tu la peux lire. Le bon homme étoit si troublé n l'écrivant, qu'il a oublié de la cacheter.

PASQUIN *lit la lettre.*

J'ai une entiere confiance en vous, Madame, & je ous prie de mettre tous vos soins à me déterrer une mme de chambre d'une severité incorruptible, d'une agesse éprouvée, d'une..

Diantre, il faudra foüiller bien avant pour lui rouver cela..

TOINETTE.

Voyez cet impertinent.

PASQUIN *continuë de lire.*

J'ai besoin aussi d'une Nourricee qui.... &c.

Il ne demande point d'autre domestique.

CRISPIN.

Non, & je crois qu'il ne veut avoir à l'avenir ans sa maison d'homme que moi.

PASQUIN.

La maison sera fort-bien réglée. Mais cette lettre e donne une idée. Es tu toûjours de nos amis ?

CRISPIN.

A la mort & à la vie.

PASQUIN.

Te sentirois-tu assez de hardiesse pour ...

CRISPIN.

De la hardiesse ! morbleu il n'y a pas
qui avale un verre de vin aussi hardiment

PASQUIN.

Nous t'en ferons boire du meilleur.
l'argent ?

CRISPIN.

Autant que toi.

PASQUIN.

C'est beaucoup dire. Pour en avoir, i
en sorte que Monsieur épouse Isabelle da

CRISPIN.

Comment faire ? mon Parain la vei
Monsieur Bouquinart à son arrivée, &
Toinette vous l'a pû dire, on l'attend
moment.

PASQUIN.

Il n'importe, nous pourrons le prév
veux nous seconder.

CRISPIN.

Que faut-il faire ?

PASQUIN.

Je te le dirai. Pour vous, Monsieur,
s'il vous plait, que vous-vous prétiez
métamorphose.

VALERE.

Moi ?

TOINETTE.

Allons, allons, Monsieur, encore un petit tour colier.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour posseder la armante *Isabelle*.

PASQUIN.

Voila qui me plait. Mais j'apperçois Monsieur verin & sa niéce: il ne nous connoit pas, & il st pas nécessaire qu'il nous connoisse encore. ivez-moi tous, je vous instruirai de mon projet.

SCENE V.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

VOus voulez absolument prendre l'air, j'y consens: mais je ne vous quitterai point, isqu'à que Madame Simone m'ait envoyé une per-sonne telle que je lui demande, capable de me ré-ondre de vos actions.

ISABELLE *bas.*

Quelle contrainte!

SEVERIN.

Quand Monsieur Bouquinart sera votre époux,

de leur vivant un peu de tablature ; elles n
parbleu fait voir du pays, & c'est ce qui f
nous ne sommes plus si faciles à attraper.

ISABELLE.

Une fille de mon âge épouser un tel mari !

SEVERIN.

Comment donc ? sçavez-vous qu'il est aussi frais & aussi ragoûtant que moi.

ISABELLE. *bas.*

O Ciel !

SEVERIN.

Quoique vieux, il est de la meilleure fi
du monde, a sans cesse quelque bon mot d
bouche ; & tout ce qu'il dit, ou qu'il veut
est si plaisant, si plaisant, que fort souven
rit lui-même d'avance.

ISABELLE.

Mon Oncle, ni sa belle humeur, ni sa

SEVERIN.

ie que c'est que la prévention. Mais j'entens un
ral dans la cour.

ISABELLE.

Ah c'est lui sans doute.

SEVERIN.

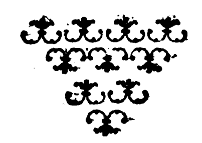
C'est lui-même, il est entré par la porte de
riere.

ISABELLE.

Mon Oncle, considerez...

SEVERIN.

Ma Niece, tout ce que vous pourrez me dire
inutile; votre Pere par son testament me re-
mmande cette alliance, & d'ailleurs Monsieur
uquinart est mon ancien ami : il attendoit de-
is long-tems la mort de sa femme, le Ciel a
ucé ses vœux; & je prétens.... Mais le
ici.



SCENE VI.

BOUQUINART, SEVERIN, ISABELLE.

BOUQUINART.

ME voila, bon-jour. Il faut que j'aye le di au corps pour venir de Bayeux à Paris p dre une femme par le tems qu'il fait.

SEVERIN.

Soyez le bien venu.

BOUQUINART.

La pluye, la grêle, le tonnerre m'ont toûj accompagné ; je n'ai pas laissé de pousser con il faut, & de faire diligence. Mais tête-bleu v des yeux qui me poussent terriblement à leur to

SEVERIN.

Que vous serez heureuse, ma niece, d'avoi mari aussi jovial ; on ne peut pas dire les c avec plus d'esprit.

ISABELLE.

Je n'en ai pas assez, mon Oncle, pour connoître.

SEVERIN.

La sotte ! Hé bien ! voulez-vous avoir une contenance ?

ISABELLE.

ıelle ?

SEVERIN.

roîtrę du moins de bonne humeur.

ISABELLE.

ne ſçaurois.

BOUQUINART.

›mment donc ? que vous dit-il qui vous rend ſi : ? Oh, je te prie, Compere, de ne point riner ta niece, & de la laiſſer toute entiere à ɔye qu'elle a de me voir, & aux idées charıtes que lui donnent l'eſpoir d'être aujourd'hui iée.

SEVERIN.

'eſt une impertinente, qui ne merite pas l'hon- que vous lui faites.

BOUQUINART.

)h, tu eſt un impertinent toi-même, N'eſt-il vrai, ma Belle, ce ſont d'étranges gens que Oncles ? Oui, ne concevez-vous pas que c'eſt : agréable caſcade que celle que fait une fille tombant de leur tutelle dans les bras d'un mari ? ›, ho, ho.



SCENE VII.

SEVERIN, BOUQUINART, ISABELLE, CRINSPIN.

CRISPIN.

MOnsieur, Madame Simone avoit justement votre affaire ; elle va vous envoyer la perle des Nourrices, & une femme de chambre qu'elle dit être un vrai Argus.

SEVERIN.

Bon, c'est ce qu'il nous faut.

BOUQUINART.

Que fais tu de cette petite Figure?

CRISPIN.

Comment donc Figure? Figure *vous-même*. Sçavez-vous, Monsieur, que je suis Ecuyer.

BOUQUINART.

Ecuyer?

CRISPIN.

Oüi ventre-bleu, Ecuyer sieur de la Crispiniere, Secrétaire des Commandemens de Messire Fiacre Severin. Et vous êtes un impertinent de venir ci. . . .

SEVERIN.

ıcement, petit drôle, tu parles à l'époux Niece.

CRISPIN.

ɔi c'eſt-là Monſieur Bouquinart ! En ce cas paiſe. Monſieur, j'ai eu tort... d'avoir iſon ... de m'attaquer ... à un perſon-.. dont la phiſionomie ſurprenante. . Je ɔtre ſerviteur.

BOUQUINART.

petit coquin ſe moque encore de moi.

SEVERIN.

'on ſe taiſe. Hé bien n'êtes-vous pas d'avis ɔus envoyons chercher un Notaire?

BOUQUINART.

parbleu je m'en rapporte à toi, fait dreſſer ntrat à ta fantaiſie, je le ſignerai s'il eſt à la ie : mais du moins donne-moi le tems de me noître ; j'ai marché preſque toute la nuit, & ne ſuis arrêté en quelque endroit, j'y ai pris le vin que de repos : enfin que veux-tu que je e? j'ai maintenant plus d'envie de dormir 'autre choſe.

CRISPIN.

onſieur a raiſon, il vaut mieux qu'il dorme : la noce qu'aprés. Si vous voulez, Monſieur, offre à vous bercer.

BOUQUINART.

Je le prétens bien ainsi. Excusez, ma Char
si lorsque l'Amour voudroit tenir mes yeux c
pour admirer vos charmes, le sommeil
s'attache à les fermer, & si dans le tems
même amour entr'ouvre ma bouche pour p
des soupirs, ce même sommeil me l'ouvre
fait pour bailler. Ah, ah. Mais je vous pr
un rêve des plus circonstanciez, vous en sere
jet, & . . . . je suis fort pour les rêves moi.

CRISPIN.

Oh je n'en doute pas, & je crois même
vous n'avez pas besoin de dormir pour rêver.

SEVERIN.

Allons, raisonneur, conduisez Monsieur
l'appartement qu'on lui a préparé, & qu'
ait soin comme de moi-même, & sur-tou
personne ne trouble son repos.

SCENE VIII.

EVERIN, ISABELLE,

SEVERIN.

bien, c'est donc ainsi que vous cherchez à me
ontenter ? Je ne m'étonne pas que Monsieur
nart quitte si-tôt la compagnie. Qui est-ce
s'endormiroit pas à voir votre humeur som-
mélancolique ?

ISABELLE.

ez-moi un époux qui me plaise, vous n'au-
lieu de vous plaindre de mon humeur.

SEVERIN.

tre Valere, par exemple ?

ISABELLE.

bien oüi, mon Oncle, je l'aime ; dans la
on où sont les choses je puis l'avouër. Et si
e connoissiez. ...

SEVERIN.

l'aimerois aussi, n'est-ce pas ? Qu'on ne m'en
plus.

ISABELLE.

famille. ....

SEVERIN.

Je sçai qu'elle est sa famille ; mais pour lui je ne le connois, ni le veux connoître.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

SCENE IX.

SEVERIN, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

L'Affaire est faite, notre homme est couché. Sçavez-vous que c'est un sagoüin.

SEVERIN.

Comment ?

CRISPIN.

Il n'a pas été long-tems à sa toilette, comme vous voyez ; aprés avoir ôté son chapeau & son juste-au-corps, il s'est jetté tout botté entre deux draps.

SEVERIN.

Il est comme cela sans façon.

CRISPIN.

Il a mis ses habits sur son lit, par le chaud qu'il fait ; il n'a pas eu la tête sur son chevet, qu'il a ronflé comme il faut. Je l'ai examiné un moment

: vous puis assurer qu'il est aussi beau couché debout.

SEVERIN.

l est ce qu'il est. Retourne à Madame Simone, lle m'envoye incessamment les personnes que je ai demandées.

CRISPIN

l n'est pas nécessaire, & voilà déja la Femme de nbre.

ISABELLE.

)ue vois-je ?

CRISPIN.

'est Valere, votre amant, *motus*.

SCENE X.

EVERIN, ISABELLE VALERE, *déguisé en femme*, CRISPIN.

VALERE *à Crispin.*

,Nseignez-moi, s'il vous plaît, le logis de Monsieur Severin.

CRISPIN.

.e voici lui-même en propre original.

VALERE *en femme.*

le viens, Monsieur, de la part de Madame Si

mone ; elle m'a appris que vous demand personne pour demeurer auprés de Madan Niéce, & je me tiendrai trop heureuse si vices lui peuvent être agréables.

SEVERIN.

Voilà une grande fille qui me revien qu'en dites-vous, ma Niéce? vous en acc deriez-vous?

ISABELLE.

En cela, mon Oncle, vous sçavez que je avoir de volonté que la vôtre : mais je c cette personne me convient mieux que tout

CRISPIN.

Je n'en doute pas.

SEVERIN.

Sa phisionomie me plaît.

ISABELLE.

Elle ne me plaît pas moins.

SEVERIN.

Je ne sçais quoi, d'honnête, d'engagean

ISABELLE.

Au dessus de ce qu'on peut dire.

SEVERIN.

Cela est admirable, il y a des gens comm qui plaisent à tout le monde du premier abc

CRISPIN *à part.*

Mon Parain ne le prend pas mal, il fau donner encore une pipe.

SEVERIN.

Peut-on vous demander où vous avez servi ?

VALERE en femme.

Monsieur, c'est ici ma premiere condition : mais j'espere que ce sera la derniére, & que Madame sera si contente de moi, qu'elle ne me voudrait jamais changer.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en assurer, je n'aime point du tout le changement.

VALERE.

Quel bonheur de me voir sans cesse auprés de vous ! quel plaisir de servir une si belle maîtresse !

SEVERIN.

Elle dit tout si agréablement..... j'en suis charmé.

CRISPIN.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela vaut mieux pour votre Niéce, que cette coquine de Toinette ? c'étoit une arrogante, une.....

SEVERIN.

Eh donc, il n'y a pas de comparaison.

CRISPIN.

Elle n'introduira point d'homme dans la maison, celle-ci.

VALERE en femme.

Oh pour cela non, je les écarterai autant qu'il me sera possible ; & Madame, dût-elle s'en fâcher a

je mettrai tout mon plaisir à l'accompagner [illegible] cesse, & je vous puis assurer que tant que je se[illegible] auprés d'elle aucun amant n'en approchera.

SEVERIN.

C'est comme nous l'entendons. Que je suis h[illegible] reux d'avoir fait cette trouvaille? Comment v[illegible] nomme-t-on.

VALERE *en femme, embarrassée.*

On me nomme...

CRISPIN.

Madame Simone m'a dit qu'elle s'appelloit M[illegible] rion; c'est un joli nom, au moins, que Mario[illegible] Marion! j'ai eu une Maitresse qui s'appelloit co[illegible] me cela.

SEVERIN.

Taisez-vous, petit sot.

ISABELLE.

Jusqu'à votre nom, tout me plait de vous.

SEVERIN.

Que voulez-vous gagner, Mademoiselle?

VALERE *en femme.*

Ah, Monsieur, ne parlons point de cela, s'il v[illegible] plait.

SEVERIN.

Mais il faut bien sçavoir ce qu'on vous donn[illegible] de gages.

VALERE *en femme.*

Monsieur, je ne veux point faire de marché [illegible]

es ; c'est à Madame, si elle contente de mes
rices, à me récompenser.

CRISPIN.

C'est une personne qui n'est point interressée, &
veut faire comme moi, servir pour son plaisir.

SEVERIN.

Elle n'y perdra pas, & je voudrois que la Nour-
e... mais apparemment que la voici.

CRISPIN *à Isabelle.*

Vous voyez bien que c'est Pasquin.

SCENE XI.

SEVERIN, ISABELLE,
VALERE *en femme de chambre*,
PASQUIN *en nourrice*,
CRISPIN.

SEVERIN.

APprochez, ma mie, c'est Madame Simone
qui vous envoye, n'est-ce pas?

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monsieur, elle viendra tantôt vous ré-
ndre de moi, & vous assûrer que je suis une Nour-
ce d'une sagesse consommée.

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monsieur, des plus nouveaux & des particuliers qui se fassent.

SEVERIN.

Quel nourrisson quittez-vous ?

PASQUIN *en nourrice.*

L'enfant d'un riche Procureur.

SEVERIN.

Et pourquoi êtes-vous sortie de cette maiso

PASQUIN *en nourrice.*

Monsieur, vous sçavez que les nourrices toujours des envies, & qu'il faut leur servi meilleurs morceaux de dessus la table? si l'on que les nourriçons profitent.

SEVERIN.

Hé bien?

PASQUIN *en nourrice.*

Hé bien, ce maudit Procureur-là me f

CRISPIN.

La belle raison ! Monsieur n'auroit donc qu'à faire de même, parce que son fils me ressemble.

SEVERIN.

Paix.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et d'ailleurs, la maudite engeance que ces ...rcs ! ma vertu a bien essuyé des assauts.

SEVERIN.

Vous serez ici fort tranquille.

PASQUIN *en Nourrice.*

Ah, Monsieur, c'est ce que je demande.

SEVERIN.

Mais aussi il ne faut pas qu'une Nourrice demeure oisive ; cela amasse de mauvaises humeurs ...nt un enfant se remplit. Que sçavez-vous faire ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Mille choses que ne font point les autres Nourri...

SEVERIN.

Mais encore ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Par exemple, pour faire une barbe, & relever ...moustache, je défie toutes les Nourrices de ...nce de s'en acquitter comme moi.

SEVERIN.

Voilà un plaisant talent pour une Nourrice.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et sans me vanter, j'ai bien des qualitez que bie[n] des femmes n'ont pas.

SEVERIN.

Et quelles ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Je sçais me taire.

SEVERIN.

Cela est bon.

PASQUIN *en Nourrice.*

Je n'aime point lès hommes.

SEVERIN.

Comment ? voilà un trésor. Mais allons au fai[t,] voyons votre sein.

CRISPIN *à part.*

Haye, haye, haye.

PASQUIN *en Nourrice.*

Comment Monsieur, pour qui me prenez-vou[s] Mort de ma vie, si un autre que vous avoit l'in[so]lence de me faire une pareille proposition, je [lui] arracherois les yeux.

SEVERIN.

Mais, ma mie...

PASQUIN *en Nourrice.*

Mais, mais ; je l'ai montré à Mademoiselle Simon[ne]

SEVERIN.

Ah, cela suffit ; vous avez raison : je ne [veux] point vous contraindre davantage. J'espere qu[e]

:, allez vîte là-haut lui donner à teter.

PASQUIN *en Nourrice.*

ɔonne chienne de commission.

SEVERIN.

s en montant ne faites point de bruit, de : d'éveiller le futur époux de ma Niece qui re- ıns la chambre voisine.

CRISPIN *bas à Pasquin.*

ıment diantre feras-tu pour donner à têter à ant ?

PASQUIN *en Nourrice.*

ɔleu, je m'en vais le févrer.

SCENE XII.

VERIN, ISABELLE, ALERE en femme de chambre, CRISPIN.

SEVERIN.

Ademoiselle Marion, je vous confie ma Niece, ne la quittez pas d'un pas.

VALERE *en femme.*

vous obéirai ponctuellement.

SEVERIN *à sa Niece.*

Vous, Isabelle, je vous recommande de suivre aveuglement les conseils de cette sage personne.

ISABELLE.

Dans la cruelle situation où me reduit votre severité, je vois bien, Monsieur, que c'est le mieux que je puisse faire.

SEEVERIN.

Je m'en vais chez mon Notaire.

SCENE XIII.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN.

ISABELLE.

ENfin le voilà parti, je respire. Ah Valere, que vous m'avez fait trembler dans votre métamorphose.

VALERE, *en Femme.*

Ah! Madame, je vous avouë que je ne me suis jamais trouvé dans un tel embarras. Je craignois à tout moment de me tromper dans mes discours & que mon amour ne vint à me trahir : mais puisque cet amour peut maintenant s'exprimer

ntrainte, fouffrez que je me jette à vos genoux, que je vous jure mille fois de vous adorer éternellement. Helas! que deviendrois-je, si l'injuste jet de votre Oncle avoit son effet, si je me ois enlever pour jamais tout ce que j'ai de plus r au monde, Ah! Madame, je me donnerois la rt, & si mon amour....

ISABELLE.

Mon Dieu, Valere, finissez: tout ce que vous vez me dire dans cet équipage, ne me touche t: il me semble que ce n'est point vous qui me ez; & si vous voulez me persuader, allez redre votre habit de Cavalier.

CRISPIN.

Il ne s'agit point de cela, il faut aller au fait: Parain reviendra bien-tôt, & votre Rival ne nira pas toujours.

VALERE *en Femme.*

a raison, charmante Isabelle, vous sçavez ffres que Madame votre Tante nous a faites ieurs fois. Si nous perdons ce moment, je vous s peut-être pour jamais. Un carosse nous at- à quatre pas, venez.

ISABELLE.

h! Valere, quelque horreur que m'ait inspi- seule vûë de votre Rival, à quelque reconnoisf- que doive m'engager, & votre merite, & tout vous hazardez pour moi, je ne puis me ré- re....

CRISPIN.

Oh parbleu, Madame, vous faites trop de façons. Comment donc, quand l'argent nous engage Madame Simone & moi à trahir Monsieur Severin, son meilleur ami, & mon Parain, l'amour ne vous fera rien faire ? Et vous Monsieur l'Amoureux, vous ne dites plus mot ? Morbleu, il me semble que si j'étois comme vous habillé en femme, je jaserois dix fois plus qu'à mon ordinaire. Mais voici Toinette.

SCENE XIV.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN, TOINETTE,

TOINETTE.

AH, mes enfans, sauvez-vous au plus vîte ; voilà Monsieur Severin avec un Commissaire, un Exempt, & des Archers ; il a rencontré en sortant d'ici Madame Simone, qui l'a apparemment instruit de votre metamorphose.

CRISPIN.

Ah la double traîtresse !

ISABELLE.

Ah, Valere, dérobez-vous à son emporte-

TOINETTE.

Ne vous y exposez pas trop vous-même; vous connoissez.

ISABELLE.

Il est vrai, mais....

TOINETTE.

Point de discours inutiles, nous n'avons point tems à perdre; allons promptement chez Madame votre Tante; Monsieur Severin ne fera pas procez à sa sœur pour vous avoir retirée chez le.

ISABELLE.

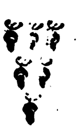
Ne m'abandonne point, Toinette.

TOINETTE.

Je vous suis: mais il ne faut pas laisser ce pauve Pasquin dans le lacs; apparemment qu'il est ns la maison.

CRISPIN.

Sans doute, & je vais l'avertir. Mais j'appercois mon Parain; il n'est pas à propos que j'aille renfermer là-dedans: il suffit de l'appeller. asquin, hola, Pasquin.



SCENE XV.

CRISPIN; PASQUIN en Nourrice à la fenêtre.

PASQUIN, *en Nourrice.*

Qu'est-ce ?

CRISPIN.

Tout est découvert ; descends promptement. Monsieur Severin vient ici avec un Commissaire & des Archers ; ne le vois-tu pas ?

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Hé oüi, de par tous les diables, je le vois ; & je vois de plus que je n'ai pas assez de tems pour gagner la porte.

CRISPIN.

Saute par la fenêtre.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Le beau conseil !

CRISPIN.

Prends les pistolets de Monsieur Severin, ils so[nt] sur la cheminée de la salle ; quoiqu'il n'y ait ri[en] dedans, cela fera peur aux Archers. Mais le voici, je me sauve.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*
Peste soit des amours de mon Maître; Ah! me ila perdu.

SCENE XVI.

:VERIN, LE COMMISSAIRE, BRAS-DE-FER, ARCHERS.

SEVERIN.

'Est ici, Messieurs : Je suis heureux dans mon malheur, que le hazard m'a fait vous rencontrer si à propos.

BRAS-DE-FER.

Nous avons manqué notre capture, & nous ames heureux nous-mêmes de vous avoir trouvé ur nous dédommager. Nous venions....

SEVERIN.

Il ne s'agit pas de m'apprendre d'où vous ve-s : il faut promptement investir cette maison, aller prendre dedans un certain Valere & son let, qui, comme je viens de vous dire, s'y sont oduits déguisez en femmes, pour suborner ma ce, & peut-être me voler.

LE COMMISSAIRE.

lonsieur Bras-de-fer, faites occuper toutes les

avenuës par vos gens, & sur-tout gardez bien cette porte : moi j'entre dans la maison avec Serre-fort & Grippaut.

BRAS-DE-FER *aux Archers.*

Mes amis, ayons bien l'œil à tout. Passez de ce côté vous autres, & vous de celui-ci. Voilà une bonne affaire, Monsieur.

SEVERIN.

Vous appellez cela une bonne affaire ?

BRAS-DE-FER.

Oüi, d'autant qu'elle est bien criminelle.

SEVERIN.

Vous avez vos raisons pour la trouver bonne : mais pour moi je la trouve très mauvaise. Voilà ma famille deshonorée, & Monsieur Bouquinart ne voudra plus de ma Niece après un tel éclat.

LE COMMISSAIRE *sortant de la maison*

Il nous faut du monde pour passer outre ; nous venons d'entendre une voix qui menace de brûler la cervelle au premier qui avancera, & comme nous ne sçavons pas les êtres de votre maison, il est néceſſaire que vous marchiez le premier pour nous conduire.

SEVERIN.

Moi, je ne veux point m'aller fourrer là ; s'il se donne quelque coups vos gens sont payez pour les recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Monsieur.....

SÉVERIN.

Bien loin d'entrer, je vais me mettre à l'abri des armes, afin d'empêcher qu'on ne fasse aucune insulte à Monsieur Bouquinart mon neveu prétendu, qui est malheureusement renfermé là-dedans.

(Il se cache dans un coin.)

SCENE XVII.

BRAS-DE-FER, PASQUIN avec les habits de Monsieur Bouquinart, les Archers.

PASQUIN. *aux Archers qui sont à la porte.*

Qu'est-ce donc que ceci, & que venez-vous chercher dans la maison de mon Oncle futur ?

BRAS-DE-FER.

Deux hommes déguisez en femmes, qui pour suborner sa Niéce... Mais si vous voulez en sçavoir davantage, vous pouvez l'aller joindre, il a passé de ce côté.

PASQUIN *sous les mêmes habits.*

Moi ? je ne veux lui parler de ma vie : c'est un plaisant visage, de me faire venir de Bayeux pour

époufer fa Niéce, quand il fçait ce qu'il fcait. M prend-il pour un fot ?

BRAS-DE-FER.

Je ne fçai pas, Monfieur.

PASQUIN *fous les mêmes habits.*

Dites-lui de ma part que c'eft un fot lui-même

BRAS-DE-FER.

Ce n'eft pas à nous ...

PASQUIN *fous les mêmes habits.*

Il croyoit m'attraper ; mais ce ne fera pas d'au jourd'hui. Adieu, adieu.

BRAS-DE-FER.

Voilà un drôle de corps & un plaifant vifage ; je ne m'étonne pas fi cette Niéce en introduit d'autres dans la maifon.



SCENE XVIII.

.VRIN, BRAS DE FER, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUi est l'homme qui vient de vous parler ?

BRAS-DE-FER.

C'est votre Neveu prétendu, qui s'en va fort en lere.

SEVERIN.

Ah je n'en doute pas, & je jugeois bien que cette vanture le dégouteroit de son mariage ; mais je i'en vangerai sur ceux qui vont tomber entre mes aains.



SCENE XIX.

LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

LE COMMISSAIRE.

En voici un de pris, il faut que l'autre se soit sauvé; car nous avons parcouru toute la maison.

SEVERIN.

Il n'importe, celui-ci payera pour tout.

LE COMMISSAIRE.

Sçavez-vous où le drôle s'étoit caché? Dans un lit. Nous l'avons trouvé entre deux draps, ses habits de femme sur lui; il feignoit de dormir, mais on l'a réveillé comme il faut. Il ne vouloit point absolument s'habiller: mais il a trouvé des Valets de chambre qui n'avoient pas les mains gourdes; & quoique j'aie pû faire, s'il leur a donné bien de la peine, il leur a aussi donné bien des coups. Le voici qu'on amene.

SCENE XX.

BOUQUINART en Nourrice, LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

SEVERIN.

Que vois-je ? c'est Monsieur Bouquinart !

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que veut donc dire tout ceci ? Avez-vous perdu l'esprit ? L'ai-je perdu moi-même ?

SEVERIN.

Ah ! mon cher ami, je suis au desespoir.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que la peste te creve mille fois ; on dit que c'est par ton ordre que tout ceci se fait. Par quelle extravagance m'envoyer éveiller en sursaut, & m'obliger à prendre ce diable d'équipage ? Je suis si étonné de l'état où je me trouve, que sans les coups que j'ai reçûs, je prendrois encore ceci pour un songe.

SEVERIN.

Parbleu, Messieurs, vous avez fait là de belles

affaires. Vous laissez échaper les coupables, & allez saisir & maltraiter mon ami, que je fais venir exprès de cinquante lieuës pour épouser ma Niéce; il faut que vous soyez de grandes bêtes.

LE COMMISSAIRE.

Et vous un grand poltron. Vous nous appellez pour arrêter deux hommes déguisez en femmes, qui se sont introduits dans votre maison pour vous deshonorer en la personne de votre Niéce.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Qu'entens-je?

LE COMMISSAIRE.

Et vous n'osez entrer avec nous; est-on obligé de les connoitre? On a trouvé Monsieur couché, des habits de femme sur son lit, on a cru...

SEVERIN.

Ne deviez-vous pas bien voir que Monsieur n'avoit pas la mine d'un suborneur?

BRAS-DE-FER.

Le drôle qui s'est sauvé avoit raison de dire qu'il n'étoit pas sot.

LE COMMISSAIRE.

La méprise à part, par la maniere dont Monsieur a été houspillé il a pû connoître avec quel zele ces Messieurs vous servoient.

BOUQUINART.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Le diable les emporte avec leur zele.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Allons, allons, retirons-nous.

SERRE-FORT.

Et les frais de la capture ?

BOUQUINART *en Nourrice.*

Attens, attens, je vais te les payer. Et toi, notre cher ami, tu voulois donc me faire entrer une seconde fois dans la Confrairie, avec ta jolie Niéce dont tu me vantois tant la vertu ? Tu n'as qu'à l'épouser toi même. A quelque chose le malheur est bon. Songe seulement à me rembourser les frais de mon voyage, & bon soir.

SCENE DERNIERE.

SEVERIN, VALERE, BOUQUINARD, PASQUIN, CRISPIN.

VALERE.

MOnsieur, je suis au desespoir de tout le trouble que je vous ai causé. Isabelle est chez Madame votre sœur, & je viens me livrer entre vos mains : je suis Valere, non plus ce Cadet du Maine que jusqu'ici la fortune a si maltraité, mais un

des riches héritiers de la Province, par la mort de mon frere, dont je reçois la nouvelle en ce moment.

SEVERIN.

En ce cas, Monsieur, vous êtes mon homme; votre famille m'est connuë, & je vous donne ma Niéce en mariage.

PASQUIN.

Madame la Nourrice, quand il vous plaira nous changerons d'habit; mais cependant vous voulez bien que je vous remercie des coups qu'il vous a plû de recevoir pour moi.

VALERE *à Bouquinart.*

Monsieur, pardonnez.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Voilà qui est fini, Monsieur, je garderai les coups, & vous garderez la Niéce : je ne sçais pas qui gagnera le plus de nous deux à ce marche-là. Je vais quitter ce maudit équipage.

CRISPIN *à Bouquinart,*

Madame, avez-vous besoin d'un Ecuyer?

SEVERIN.

Ah, Monsieur mon Filleul... Mais puisque les choses tournent ainsi, & que chacun est content, je fais grace à tous ceux qui m'ont trahi, & les reprens à mon service.

FIN.

ais dans trop de plaisir ce souvenir me plonge,
veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un songe,
ussi beau que celui de Thyeste.

un des plus beaux endroits de la Tragedie d'Atrée & Thyeste.

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

ais ne revois-je pas cet époux si charmant ?

FATIGNAC.

lle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà son air, sa grace,
'est lui-même. C'est toi, cher époux, que j'embrasse.

FATIGNAC.

out coup vaille, voyons jusqu'où va sa douleur,
: veux me laisser faire Hé n'ayez point de peur.

(*Hortense feint de s'evanoüir, & se panche sur Lisette.*)

: vous aime. . . . A ce mot je pense qu'elle pâme!

VALENTIN.

Monsieur, c'est le défunt qui trouble encor son ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoison on diroit qu'elle dort.
Que diantre, votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

LISETTE.

Vous le voyez, Monsieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Cher ombre reste encore,
N'échappe pas si-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas, je suis trop attendri.

HORTENSE, *comme en sursaut.*

Ah! je reviens à moi, ce n'est point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'est-ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle ressemblance!
T'en souvient-il, Lisette?

LISETTE.

Oüi, j'en ai souvenance.
Mais Monsieur est mieux fait que n'étoit votre Epoux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour nous.



PREFACE.

JE n'aurois jamais songé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait lles de la *Répetition de Thesée* & de *la le Précepteur*, que nôtre Troupe a répréntées ci-devant, si le Titre spécieux de *la te Merciere*, n'eût donné envie à un chan d'en avoir la copie. Plusieurs personnes sont gendarmez à ses premieres représenions, s'imaginant qu'on avoit voulu les ier publiquement; cependant en la comsant je n'ai point eu dessein d'y peindre rsonne. Mais comme les avantures que ai mises, sont fort communes dans le nde, il étoit presque impossible qu'elles ussent quelque rapport avec quelqueses arrivées en cette Ville. Certaines pernes l'ont voulu critiquer, mais ils auent perdu leur tems; car je suis persuadé elle n'en vaut pas la peine.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANTE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Isabelle.

LE MARQUIS, Gascon.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

La scene est à Lyon, dans la ruë Merciere.

APPROBATION.

...i lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des ...ceaux, *les Oeuvres de Théatre du Sieur le Grand*, ...*edien du Roi*, & j'ai crû que le Public en verroit ...pression avec plaisir. Fait à Paris ce trente ...il 1729.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

...OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les gens ...s nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes or...res de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, ...ifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos ...ciers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amée la ...re RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remon... qu'elle souhaiteroit continuer à faire réimprimer un ...rage qui a pour titre, *Les Oeuvres de Le Grand, conte... ses Comedies; Oedipe, Tragedie par le Sieur de Voltaire*; ...ous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de ...ilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire ...imer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüil... ...primée & attachée pour modele sous le contre-scel des ...ntes: A ces causes, voulant traiter favorablement la Exposante Nous lui avons permis & permettons de ...réimprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiez, en un ...usieurs volumes, conjointement ou séparément, & au... de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres ...ormes à ladite feüille imprimée & attachée sous notre ...re-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par ...notre Royaume, pendant le tems de *huit* années conse...*tes*, à compter du jour de la date desdites Présentes; ...ons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qua... ...le condition qu'elles soient d'en introduire d'impression ...agere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi ...s Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire ...imer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ...es Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni

papier & beaux caracteres, conformément aux R
de la Librairie, & notamment à celui du 1 Avril
qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrit
primez qui auront servi de Copie à l'impression de
vres seront remis dans le même état où les Approl
auront été données, és mains de notre très-cher & f
valier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauv
qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires en r
bliotheque publique, un dans celle de notre Ch
Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Fe
lier, Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin
à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquel
mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant
ayans cause, plainement & paisiblement, sans souf
leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Vou
la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout
au commencement ou à la fin desdits Livres, soit te
dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées
de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires,
ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premi
Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'ice
Actes requis & nécessaires, sans demander autre per
& nonobstant Clameur de Haro-Charte Norma
Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir.
Paris le treiziéme jour du mois de May, l'an de g
sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quatorzié
le Roy en son Conseil.

DE SAINT HILAIR

Registré sur le Registre VII de la Chambre Royale

CARTOUCHE

OU

LES VOLEURS.

COMEDIE

Par MONSIEUR LE GRAND,
Comedien François.



A LA HAYE,
Chez M. C. de MERVILLE.

M. DCC. XXXI.

CARTOUCHE,

OU

LES VOLEURS,

COMEDIE

Réprésentée en 1721.

ACTEURS.

ORONTE, riche Négociant.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALERE, Amant d'Isabelle.
PATAUT, Négociant d'Angoulême, pro
à Isabelle.
GRIPAUT, Clerc de Procureur, & Vole
CARTOUCHE, Capitaine des Voleurs.
Le Frere de Cartouche, Filou.
LA BRANCHE, Lieutenant de Carto
HARPIN.
BEL-HUMEUR.
LA RAME'E.
LA PINCE, déguisé en Serrurier.
} Voleu
Trois petits Filous, l'un déguisé en Mitron, &
deux autres en Décroteurs.
LAMOUCHE, déguisé en Cuistre.
Le Maître de la Guinguette.
Deux Garçons de Cabaret.
Me. GRIBICHE, Receleuse.
JASMIN, Laquais de M. Oronte.
UN EXEMPT,
LA VALEUR, Archer.
RODOMONT, Archer.
Un autre Exempt.
Plusieurs autres Archers.
Musiciens, Danseurs, Acteurs du Diverti

La Scene est à Paris.



ARTOUCHE,

OU

ES VOLEURS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Théâtre représente une Guinguette des environs de Paris.

CENE PREMIERE.

VALERE, GRIPAUT.

VALERE.

E bien, Monsieur Gripaut, où en sommes-nous ?

GRIPAUT.

Monsieur Pataut votre Rival arrive ce soir à huit ou neuf heures. J'en suis informé au Coche d'Angoulême.

Si tu n'avances pas plus que tu as fait jusq
sent, j'en serai la dupe ; car je sçai de bon
que Mr. Oronte à fait tous les préparatifs n
res pour marier demain sa fille. Les Musici
me sont mandez pour un Concert, dont il
soir régaler mon Rival à son arrivée.

GRIPAUT.

Et moi je vous assure que M. Pataut s'en
nera à Angoulême, sans entendre ce Conce

VALERE.

Se peut-il que M. Oronte me veüille ains
quer de parole, pour un benêt qu'il n'a ja
vû, & qui n'a d'autre merite, à ce qu'on n
que d'être le fils d'un riche Marchand d'A
me son ancien ami ?

GRIPAUT.

Et n'est-ce rien que d'être le fils d'un
riche & liberal ? Il a déja envoyé à sa

e matin quelque gens de main, pour m'aider dans e que je projette, & je n'ai pû encore trouver personne.

VALERE.

Et comment feras-tu donc?

GRIPAUT.

Je ferai l'affaire moi seul. Si je réüssis, j'en aurai plus de gloire. Mais aussi, Monsieur Valere, vous me tiendrez ce que vous m'avez promis.

VALERE.

Tu peux t'en assurer. Si j'épouse Isabelle par ton moyen, je te faciliterai celui d'acheter la Charge de mon Pere.

GRIPAUT.

Vous voyez, je m'ennuye d'être Clerc; je ne rouve là que de quoi grapiller; & je me sens toutes es inclinations qu'il faut pour faire en peu de tems une fortune considerable, quand je travaillerai pour mon compte.

VALERE.

Tu n'as pas lieu de te plaindre: depuis que tu es Clerc de mon Pere, tu as assez fait valoir le talent.

GRIPAUT

Je compte tout cela pour rien. Aprés avoir fait tant de métiers differens dans ma vie pour attraper le bien d'autrui, je veux couronner l'œuvre en devenant Procureur.

VALERE.

Il ne tiendra pas à moi que tu ne le sois. M
Pere a beau faire, je me sens trop d'inclination p
le commerce, pour embrasser jamais sa professi
Mais revenons à M. Pataut. Sur le Portrait qu'
t'en a fait, crois-tu pouvoir le reconnoître ?

GRIPAUT.

Oh que oüi. On vous mande que c'est une tai
empruntée, un visage hebêté, je sçai sa figure p
cœur, & je le reconnoîtrois entre cent. Mais j'a
perçois un drôle, qui, je crois, ne m'est pas i
connu : Si c'est celui que je m'imagine, il vous se
d'un grand secours. Retirez-vous pour cause, & n
laissez l'aborder.

VALERE.

Volontiers.



SCENE II.

GRIPAUT, LA BRANCHE.

GRIPAUT *à part.*

ME trompois-je ? non. C'eſt lui-même.

LA BRANCHE *à part.*

Voilà un homme qui me regarde bien. Ne ſeroit-ce point quelque mouche ?

GRIPAUT.

Eſt-ce toi, mon pauvre la Branche ?

LA BRANCHE.

Eſt-ce toi, mon cher Gripaut ? quelle ſurpriſe de te voir à Paris ! On diſoit que tu étois ſur mer.

GRIPAUT.

J'y ai ſervi trois ans avec un brevet de la Cour de Parlement ; mais ma foi, j'ai quitté tout cela.

LA BRANCHE.

Hé pourquoi ?

GRIPAUT.

Ah ! mon ami, la Marine eſt bien tombée depuis ce tems.

LA BRANCHE

Et avois-tu quelque emploi conſiderable ?

GRIPAUT.

J'étois Chef . . .

LA BRANCHE.

D'Escadre ?

GRIPAUT.

Non, de Rame.

LA BRANCHE.

C'est à dire Espalier. Je m'étonne que tu ayes quitté un si bon poste.

GRIPAUT.

La reforme est venuë, il a fallu prendre un parti comme les autres, & je me suis jetté dans la Robe. Je suis Clerc de Procureur.

LA BRANCHE.

Clerc de Procureur? comment tu déroges ainsi? tu as donc abandonné tout-à-fait la profession? Je t'ai vû autrefois le plus subtil coupeur de bourses, & le plus hardi arracheur d'épées qu'il y eût à *Paris*. Je ne me serois jamais imaginé que tu eusses pû quitter ce noble métier.

GRIPAUT.

Je ne l'ai pas quitté pour cela, mais je l'exerce d'une maniere plus relevée, & moins dangereuse; & j'en fais plus à present en un coup de *plume*, que je n'en aurois fait autrefois en dix coups de *ciseaux*.

LA BRANCHE.

Tu as beau dire; le métier que tu as quitté

loit mieux que celui que tu as pris.

GRIPAUT.

Oh ! tu as beau dire toi-même. Il se fait de
ınds coups dans notre Etude. Mais toi, quel est
ı emploi maintenant ?

LA BRANCHE.

Je suis Lieutenant d'une Compagnie franche.

GRIPAUT.

Et où êtes-vous en garnison ?

LA BRANCHE.

Dans Paris.

GRIPAUT.

Et où montez-vous la garde ? je n'ai point en-
e vû passer votre Compagnie.

LA BRANCHE.

C'est que nous marchons ordinairement de nuit,
ıns tambour.

GRIPAUT.

J'entens. Et quel est le nom de votre Capi-
e.

LA BRANCHE.

Cartouche.

GRIPAUT.

h ! j'en ai entendu parler. N'est-ce pas cet hom-
imprenable ?

LA BRANCHE.

ſtement.

GRIPAUT.

Comment nous n'avons point d'Officier aujourd'hui qui ait plus de reputation que lui pour les ruses de guerre.

LA BRANCHE.

C'est un Capitaine qui joint l'adresse au courage; jamais Général n'a fait de si belles retraites.

GRIPAUT.

On dit qu'il fatigue un peu ses Troupes, & qu'il décampe tous les jours assez brusquement.

LA BRANCHE.

Brusquement tant qu'il vous plaira. Il décampe toujours à propos, & c'est le grand art de ceux qui, comme lui, ne commandent qu'un Camp volant.

GRIPAUT.

Et votre Compagnie est-elle bien entretenuë?

LA BRANCHE.

Tu le peux croire. Nous campons tous les jours en terre ennemie. Nous avons mis Paris à contribution.

GRIPAUT.

Et où est à present votre Capitaine?

LA BRANCHE.

Il est campé prés de cette petite Guinguette, où il a mis un sauve-garde, parce que le Maître est de nos amis.

GRIPAUT.

Et que fait-il à present?

LA BRANCHE.

Il va tenir Conseil, faire rendre compte à ses ens, des contributions de la nuit derniere, & de qu'on a enlevé aux Ennemis.

GRIPAUT.

Morbleu ! j'aurois un bon coup à lui proposer, ais j'en voudrois tirer mon *estaffe*, car je suis riblement endetté.

LA BRANCHE.

Hé bien, quand tu voudras, nous payerons tou- tes dettes dans un moment, comme nous avons t autrefois à un de nos amis.

GRIPAUT.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

'u n'auras qu'à faire assembler tous tes créanciers ns un endroit, Cartouche leur comptera leur gent ; & quand tu auras tiré tes Billets, nous les endrons en bas pour les voler.

GRIPAUT.

Mais vraiment cela n'est pas mal imaginé.

LA BRANCHE.

Mais il faudroit pour cela que tu t'engageasses dans Compagnie, & que tu prétasses serment de fidelité tre ses mains, car il ne se fie point aux Etran- s.

GRIPAUT.

Et ne peux-tu pas répondre de moi ?

LA BRANCHE.

Cela ne ferviroit de rien.

GRIPAUT.

Mais que diable ! moi qui suis à la veille d'entrer dans le Corps des Procureurs, tu me proposes d'entrer dans celui de Voleurs... je n'ai pas plus de scrupule pour l'un, que pour l'autre ; mais enfin, . . .

LA BRANCHE.

Mais enfin, il faut opter, tu ne peux pas être à la fois & de robe & d'épée.

GRIPAUT.

Tu me fais-là une plaisante difficulté. Est-ce que je ne pourrois pas être Procureur le matin, & voleur le soir.

LA BRANCHE.

Si notre Capitaine y consent, je le veux bien. Mais le voici, ne t'éloigne pas. Je te présenterai quand il en sera tems.



SCENE III.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAME'E, LA PINCE, LE PETIT FRERE DE CARTOUCHE, Me. GRIBICHE, TROIS PETITS FILOUX, UN CABARETIER, DEUX GARCONS DE CABARET.

CARTOUCHE.

Hers Compagnons de fortune, genéreux défenseurs de votre liberté, à tous presens salut, ar-it, & bon appetit; pour de l'honneur, je ne vous souhaite point, vous vous en passerez bien, & oi aussi.

Quand j'examine, mes chers Freres, la vicissitude chofes, je trouve que le proverbe a bien rai-, qui dit, *Que les jours se suivent, mais qu'ils ne essemblent pas.*

pris.

Tout le bien d'autrui est à nous, si nous som[mes] assez adroits pour nous en saisir. Mais aussi n[ous] sommes perdus sans ressource, si nous sommes a[ssez] malheureux de tomber entre les mains de nos [en]nemis ; & c'est ce qui merite notre attention [plus] que jamais. L'experience nous a fait voir jusqu'[ici] qu'ils traitoient fort mal leurs prisonniers de gue[rre,] & qu'ils n'avoient jamais eû la politesse d'en [ren]voyer aucun sur sa parole.

Tout ceci consideré, mes chers Camarades, [j'at]tens vos avis pour décider sur le parti que n[ous] avons à prendre pour notre profit, & pour n[otre] sureté.

Resterons-nous dans Paris ? Irons-nous ba[ttre] l'*antiphe* sur le grand *trimar* ? Parlez, & que [cha]cun dise son sentiment à son tour, selon son [rang] d'ancienneté.

rand Capitaine, que votre renommée vous
, & que le nombre de vos conquêtes aug-
ous les jours celui de vos Ennemis.
Paris depuis un tems on ne se fait plus de
nens, on ne se donne pas seulement le bon
n n'a autre chose à se demander, quand on
ntre : *Cartouche est-il pris* ? Ah ! quittez cette
grate, qui vous a vû naitre, & qui voudroit
ir périr. Songez que les antres affreux, les
carrieres, les montagnes & les bois sont dé-
vos seules retraites. Partez donc, & conser-
vie qui nous est si précieuse, & à laquelle est
: celle de tant d'honnêtes gens qui compo-
e illustre assemblée. C'est à quoi je conclus.

HARPIN.

suis pas de ce sentiment, & je suis persuadé
re Capitaine ne sçauroit mieux faire que de
ans Paris. Tous les passages sont gardez, &
es Maréchaussées ont son portrait. Et d'ail-
où ferions - nous en Campagne le moindre
s que nous faisons à Paris ? Mais je suis d'a-
notre Général s'expose un peu moins. On le
re par tout, aux Gobelins, à l'Opera, à la
ie, au Bal, aux feux d'artifice. Il veut être
es les fêtes.

CARTOUCHE.

est ce qui fait ma sûreté & ma gloire, de
on me cherche sans cesse, & qu'on me trouve

par tout, sans oser m'attaquer.

HARPIN.

Restons donc à Paris.

BEL-HUMEUR.

C'est mon avis.

LA RAME'E.

C'est aussi le mien.

LA PINCE *ôtant son bonnet de Serrurier.*

J'opine du bonnet.

CARTOUCHE.

Je passe au plus de voix: Restons donc dans Paris & s'il nous y faut périr, périssons du moins les armes à la main. C'est ce que j'attens de votre courage, & ce que vous devez attendre de mon intrépidité. Passons à une autre affaire.

Ça, Messieurs, que chacun rapporte à la masse le butin de cette nuit.

Qu'est-ce qui a fait la ronde sur le Pont-neuf?

LA RAME'E.

Mon Capitaine, c'est l'Eveillé, Sans-remission, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez vous enlevé?

LA RAME'E.

Quatre épées, & deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

Où sont-elles?

LA RAME'E.

r voilà.

CARTOUCHE *regardant les épées.*

ous ai déja dit que je ne voulois que des épées
ent. Voilà de belles guenilles que vous m'ap-
z là. Je ne sçai qui me tient que je ne vous les
re reporter.

LA RAME'E.

s poignées sont assez fortes, & il me paroit
es sont assez (*a*) *chenùes* pour ce qu'elles nous
nt.

(*a*) *C'est-à-dire bonnes.*

CARTOUCHE.

lons, passons. Mais un autre fois ayez plus
ention. Qu'est-ce qui a travaillé dans la ruë
Denis ?

HARPIN.

ıns-quartier, l'Estocade, & moi.

CARTOUCHE.

u'avez-vous (*b*) *pincé ?*

(*b*) *C'est-à-dire volé.*

HARPIN.

ix piéces de toille, & quatre de mousseline.

CARTOUCHE *examinant la toille.*

oyons-les. Comment ? Ce n'est que de la demi-
lande ; & voilà de la mousseline qui est ef-
able.

HARPIN.

Ma foi, Monsieur, on ne trouve plus rien dans les Boutiques, depuis que les Agioteurs ont de Magasins.

CARTOUCHE.

A d'autres. Qu'est-ce qui a * *trimé* dans la ru des Noyers?

* (*C'est à dire march*.)

BEL-HUMEUR.

La Fantaisie, Fond-de-cale, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous trouvé?

BEL-HUMEUR.

Deux Commis de la Doüanne yvres, avec deu Marquises du hazard, qui venoient de souper che Cheret.

CARTOUCHE.

Que leur avez-vous pris?

BEL-HUMEUR.

Leurs habits & leurs vestes glacées.

CARTOUCHE.

Et quoi encore?

BEL-HUMEUR.

Rien.

CARTOUCHE.

Comment rien? Est-ce que les Commis de la Doüanne n'ont pas à présent des montres & des ta batieres d'or?

BEL'HUMEUR.

ous avez raison, mais les Marquises les leur ent déja volées.

CARTOUCHE.

u'on aille demain faire tapage chez ces Mar-:s-là ? je leur apprendrai à frauder ainsi les ts du Bureau : il faut que cela nous revienne. u'est ce qui a campé dans la ruë Fromenteau ?

LA PINCE.

ans-oreille, le Débrideux, & moi.

CARTOUCHE.

u'avez-vous rencontré ?

LA PINCE.

In Abbé en manteau d'écarlatte, qui venoit de ier en Ville.

CARTOUCHE.

voit-il de l'argent ?

LA PINCE.

Non ; il n'avoit dans sa poche qu'un éventail, ne boëtte à mouches.

CARTOUCHE.

'oilà une assez mauvaise recolte.

Qu'est-ce qui étoit de garde au Faubourg S. main ?

LA BRANCHE.

rûle-Moustache, Brise-Machoire, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'apportez-vous ?

LA BRANCHE.

Nous ne sçavons encore. Nous avons rencon un Gascon, qui nous a donné bien de la tablat Il n'avoit pas un sou dans sa poche.

CARTOUCHE.

Cela est étonnant !

LA BRANCHE.

Et il nous a voulu persuader que c'étoit à n à lui en donner.

CARTOUCHE.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Quand j'ai été à lui le pistolet à la main, bourse ? (Et cadedis, mon cher, j'allois vous demander.) cependant je ne m'en suis pas tenu l & je lui ai pris ce Porte-feüille. Il faut que ce s quelque chose de considerable, car à peine étoit loin de nous, qu'il a reveillé tous les voisins, criant, *au Guet*, *au Voleur*, *je suis ruiné*. Ce M raut-là a pensé nous faire prendre, car le Gu étoit à vingt pas de là.

CARTOUCHE.

Voyons un peu ce que contient ce Portefeüille.

Il lit.

Généalogie du Chevalier Castel-Mince.

Voilà déja un bon effet.

Par Sentence du Châtelet... Fort bien. Par Sentence des Consuls .... Encore ! A la requeste d

Toussai

ussaint Mille-Piéces, Maître Tailleur.... Hé,
e diable, il n'y a là que des Assignations. Mes-
urs je ne suis pas content de cela, & il y a ici
elque Fripon qui vole ses camarades.

TOUS ENSEMBLE.

Ah!

LA BRANCHE.

Ah! mon Capitaine, croyez que vous n'avez
aire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

J'en doute. Messieurs, volons, pillons par
ut où bon nous semblera, mais point de friponn-
ries entre nous autres.

LA BRANCHE.

Je croi qu'il n'y a personne ici qui voulût se des-
norer par de telles actions.

CARTOUCHE *à son frere.*

Et vous, petit drôle, n'avez vous rien *bou-
é?* *

* (*C'est-à-dire volé.*)

LE PETIT FRERE.

Non, mon Frere. On m'a surpris hier au soir
main dans la poche d'une Dame qui sortoit de
pera; on m'a assommé de coups, & j'ai eu
tes les peines du monde à me sauver.

CARTOUCHE.

Hé, le mal adroit! il aura pris une poche pour
tre. Ce petit Pendart-là ne vaudra jamais rien.

serrures.

LA BRANCHE.

Il faut se donner patience. Les commencem
en tout sont difficiles. Cela se dénoüera; il f
qu'il soit enfant de la bale.

CARTOUCHE.

Ne parlons plus de cela. Madame Gribiche!

Me. GRIBICHE.

Plaît-il, Monsieur?

CARTOUCHE.

Portez toutes ces nippes sous les Halles à Ma
me de Friponnenville, qu'elle nous *ait au plû*
de l'argent, & à quelque prix que ce soit. Ent
dez-vous?

Me. GRIBICHE.

Oüi, Monsieur.

CARTOUCHE.

Allez.

(*Madame Gribiche* ...

SCENE IV.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, Le petit Frere de Cartouche, Trois autres petits Filoux.

CARTOUCHE.

VOus, Harpin, allez au Pont-Neuf chez notre Fourbisseur ordinaire, qu'il ait soin de déguiser promptement ces épées, & qu'il n'oublie pas de mettre les poignées des unes aux gardes des autres.

HARPIN.

Il ne faut pas lui recommander cela ; non plus qu'à notre Horloger de changer les montres de boëttes.



SCENE V.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, BEL-HUMEUR, LA RAME'E, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

LA Branche, voyez ce que demande cet homme-là.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, c'eſt un de mes anciens amis: un honnête Garçon, qui cherche à faire une fin, & qui auroit toutes les envies du monde de s'engager dans votre Compagnie.

CARTOUCHE.

Volontiers. Eſt-ce un homme de bonnes mœurs?

LA BRANCHE.

Elles ne corrompront point les nôtres.

CARTOUCHE.

Me répondez-vous de ſa probité?

LA BRANCHE.

mme de la mienne. Je le connois de longue

.

CARTOUCHE *à Gripaut.*

i'il s'avance. Avez-vous du service mon ami?

GRIPAUT.

ii, Mr. j'ai fait trois Campagnes aux Foires aucaire, & j'ai eu l'honneur d'assister en per à l'attaque du Coche de Lyon.

CARTOUCHE.

a est bon.

GRIPAUT.

je dirai à mon avantage que dans les Combatiers, il n'y a guéres de vivant plus adroits oi pour désarmer son homme.

CARTOUCHE.

elles preuves nous donnerez-vous de celà?

GRIPAUT.

ois ans de Galere.

CARTOUCHE.

ez-vous servi depuis ce tems-là?

GRIPAUT.

pas autrement, Mr. il y a deux ans que je Clerc de Procureur.

CARTOUCHE.

ez un Procureur? Ces deux années de service is seront comptées, mon ami; je suis même que vous n'en sortiez pas sitôt. Vous nous

avertirez de tout ce qui se passera au Châtelet. Cependant je vous reçois.

GRIPAUT.

C'est bien de l'honneur que vous me faites. Au reste j'ai une petite affaire à vous communiquer, où vous pourrez trouver votre compte, & en même-tems rendre service à un de mes amis.

CARTOUCHE.

Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

GRIPAUT.

Le fils d'un riche Négociant d'Angoulême arrive ce soir pour épouser une jeune personne de qui le fils de mon Procureur est amoureux depuis long-tems.

CARTOUCHE.

C'est-à-dire qu'il faut commencer par voler l'Angoumoisin à son arrivée, le houspiller un peu, & le menacer de le jetter dans la riviere, s'il ne reprend sur le champ le chemin d'Angoulême.

GRIPAUT.

C'est à peu près cela.

CARTOUCHE.

C'est une bagatelle. Vous m'instruirez tantôt plus au long de cette affaire, & nous concerterons ensemble les moyens les plus surs pour la faire réussir. La Branche ?

LA BRANCHE.

Monsieur.

CARTOUCHE.

Hez-vous informer à cet Hôtel garni, si ce Mi- est sur son départ, & s'il a reçû son argent ngleterre.

SCENE VI.

RTOUCHE, BEL-HUMEUR, LARAME'E, LAPINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

T vous, Bel-humeur, allez-vous en prendre cent bouteille de vin de Champagne dans cette re dont notre Serrurier vous a fait une clef, & portez à cette Dame qui m'a donné si géné- sement azile.

Et vous, petits *Mions*, * allez travailler à la esse.

(* *C'est-à-dire Garçons.*)



CARTOUCHE.

VOus autres, retirez-vous, & ayez soin de trouver tantôt à l'ordre pour cette grande pédition de la petite ruë du Bacq.

LA RAME'E.

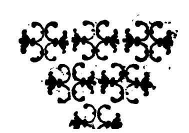
Mais, mon Capitaine, donnez-nous don mot du Guet.

CARTOUCHE.

Vous n'avez qu'à demander : Y a-t-il quatre f mes là-haut ?

LA RAME'E.

Cela suffit.



SCENE VIII.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

Çavez-vous bien que ce métier-ci demande de l'application. On a affaire tous les jours à de gens differens. Oh! c'est un grand détail.

GRIPAUT.

Il n'y a qu'un homme comme vous qui s'en puisse tirer comme vous faites. Mais il me semble que je vois au bout de la ruë un drôle que je connois pour être mouche des Archers.

CARTOUCHE.

Vous ne vous trompez pas ; mais c'est un de nos pensionnaires, qui leur donne à toute heure le change, & nous rapporte fidellement tout ce qu'ils doivent faire dans la journée. Oh! nous payons bien les Espions nous autres.

GRIPAUT.

Et vous avez raison, c'est le moyen d'être toujours bien servi. Cette Mouche-là n'est pas apparemment le drôle qui vous suivoit l'autre jour, & à qui vous donnâtes, dit-on, vingt coups de bâton, en présence de deux cens Archers.

CARTOUCHE.

Non. Celui-ci est honnête homme.

SCENE IX.

CARTOUCHE, GRIPAU
LA MOUCHE *déguisé en Abb*

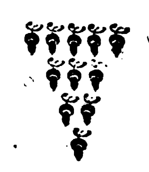
CARTOUCHE.

QU'est-ce qu'il y a, Monsieur le Ratichon

* *C'est-à-dire, Abbé.*

LAMOUCHE.

Monsieur, songez à vous, j'ai été surpris dans le tems que je conduisois nos Archers où avez couché cette nuit, ce coquin en a condui d'autres que je ne connois point; il sont une zaine.



SCENE X.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

AVez-vous des pistolets ?

GRIPAUT.

Non! je n'ai que mon écritoire, mais dans un besoin cela leur pourra faire peur.

CARTOUCHE.

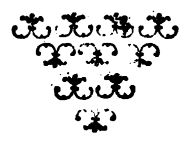
Rentrons un moment pour voir si mes armes sont en bon état.

GRIPAUT.

Mais, Monsieur....

CARTOUCHE.

Ne craignez rien, vous suivez César & sa fortune.



SCENE XI.

L'EXEMPT, LA VALEUR Archer. Plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT.

MEssieurs, c'est pour le coup que Cartouche est pris; il est sûrement dans cette maison. Oh ça je crois que nous avons tous du cœur?

LA VALEUR.

Comme des Lions.

L'EXEMPT.

Voyons qui entrera le premier.

LA VALEUR.

C'est apparemment vous qui nous commandez.

L'EXEMPT.

Il ne faut pas qu'un Chef de troupe s'expose ainsi: il vaut mieux que ce soit vous, Monsieur de la Valeur.

LA VALEUR.

Monsieur, je ne dois point marcher devant mon rang, & il y en a de plus anciens que moi dans la Compagnie.

L'EXEMPT.

Et qui?

LA VALEUR.

Hé ! parbleu, Rodomont & la Pogne. Mais ils n'en feront rien, je les connois ; ainsi nous ferons mieux d'attendre ici notre homme de pied ferme.

L'EXEMPT.

S'il pouvoit sortir maintenant.

LA VALEUR.

Ah! le voici.

L'EXEMPT.

Retirons nous.

LA VALEUR.

Vous avez raison ; ils sont deux, & nous ne sommes que douze ; la partie n'est pas égale.



SCENE XII.

CARTOUCHE, GRIPAUT, L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Plusieurs autres Archers.

CARTOUCHE *à l'Exempt.*

SI tu brânles, je te brûle le nez comme à un lapin.

Cartouche suivi de Gripaut, passe au milieu des Archers, & tire un coup de pistolet qui les fait tous tomber par terre.



SCENE XIII.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.*
Plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT *s'étant relevé ainsi que les autres.*

NE sommes-nous pas blessez ?

LA VALEUR.

Non heureusement.

L'EXEMPT.

Allons, camarades, retirons-nous en bon ordre, faut ceder à la force; nous avons fait notre devoir; nous le prendrons une autre fois.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre répréſente une Place publique.

SCENE I.

LA BRANCHE, GRIPAUT.

LA BRANCHE.

AH ! que m'apprenez-vous-là ? comment ! notre Capitaine eſt pris ?

GRIPAUT.

S'il ne l'eſt pas à préſent, il le ſera bientôt. La maiſon où j'étois avec lui dans la rue des petits Auguſtins, eſt entourée de plus de cens Archers, & le nombre en augmente de moment en moment. Il en a déja bleſſé pluſieurs ; mais il eſt impoſſible qu'il puiſſe tenir encore long-tems. Les munitions commencent à lui manquer.

LA BRANCHE.

Qu'allons-nous faire deſormais ? hélas ! nous

ourrons bien dire que nous avons perdu la plus
elle rose de notre chapeau.

GRIPAUT.

Pour moi je prendrai le parti de rester chez mon
rocureur.

LA BRANCHE.

Et moi, je reprendrai mon métier de Tailleur,
ue j'exerçois ci-devant. Cela est pourtant bien trist
à mon âge; après avoir, pour ainsi dire, passé
ar toutes les Classes, de me voir réduit à me re-
ettre à l'Alphabet.

GRIPAUT.

Mais après tout, pourquoi nous décourager? Ne
ourrions-nous pas élire un autre Capitaine?

LA BRANCHE.

Où en trouverons-nous un de son mérite?

GRIPAUT.

Il s'en trouvera parmi nous qui ne seront pas
ndignes de lui succeder, & déja je vous donne ma
oix.

LA BRANCHE

Vous avez trop d'estime de ma personne, c'est à
moi de vous donner la mienne. Vous êtes un hom-
me à deux mains, bon pour le Conseil, & bon
pour l'Exécution; & si vous n'avez pas dégénéré
de ce que je vous ai vû faire autrefois, nous n'avons
point dans notre Corps un aussi grand homme que
vous.

GRIPAUT.

Chacun a son mérite ; mais je ne porte pas mon vol si haut, & je rougirois de me voir à la tête de tant d'honnêtes gens.

LA BRANCHE.

J'en devrois rougir bien plus que vous, moi, qui n'ai encore eu jusqu'ici aucune action remarquable sur mon compte, & qui à peine ai mérité de me faire pendre.

GRIPAUT.

Ah ! vous méritez plus que vous ne dites, & vous avez trop de modestie. Cependant il nous faut un Capitaine ; il seroit necessaire d'en élire un au plûtôt.

LA BRANCHE.

Que je prévois de factions & de brigues pour cette élection ! nous allons renverser toute notre Republique.

GRIPAUT.

Hé bien, faisons un Doyen comme les Medecins, qui sera *Primus inter pares*. Et voyons en trois coups de Dez à qui le sera.

LA BRANCHE.

C'est bien dit. Mais voici Harpin qui nous apprendra des nouvelles.

SCENE II.

LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAME'E.

HARPIN.

MEssieurs, rassurez-vous, notre Capitaine s'est sauvé.

GRIPAUT.

Ah, quel bonheur ! & comment a-t'il pû faire ?

HARPIN.

Se voyant réduit à la derniere extremité, n'ayant ni poudre ni plomb, il s'est sauvé en chemise par la cheminée.

LA BRANCHE.

Par la cheminée ?

HARPIN.

Et de toit en toit, il est entré dans une maison, faisant accroire qu'il étoit poursuivi pour dettes, on lui a donné une Souquenille; dans cet équipage il a passé au milieu des Archers.

LA BRANCHE.

Il n'y a qu'un Cartouche capable d'un coup comme celui-là. Où est-il ?

HARPIN.

Le voici.

SCENE III.

CARTOUCHE en souque
LA BRANCHE, GRIPAU
HARPIN, BEL-HUMEUR,
RAMEE.

CARTOUCHE.

EMbrassez-mo, mes Enfans, j'ai bien c
vous plus revoir de ma vie.

LA BRANCHE.

Ah ! que votre perte nous auroit coûté de la

CARTOUCHE.

Le peril est passé, quand nous aurons bû c
cinq ou six coups, nous n'y songerons plus.
bleu ! tout ce qui me fâche, c'est que Sans-qu
& l'Estocade sont pris.

LA BRANCHE.

Ah ! quel chagrin !

CARTOUCHE.

C'est ma foi, une vraye perte, & de pareils
sont difficiles à remplacer.

LA BRANCHE.

Il faut des vingt ans d'exercice pour former des mmes comme ceux-là.

HARPIN.

Sans doute. Mais vous êtes fatigué, vous devriez endre quelque rafraichiſſement.

CARTOUCHE.

Qu'on me prepare un boüillon d'eau-de-vie.

GRIPAUT.

Ne voulez-vous point vous repoſer?

CARTOUCHE.

Eſt-ce que je me repoſe, moi ? il eſt neuf heures, ons travailler.

HARPIN.

Vous devriez du moins changer d'habit.

CARTOUCHE.

J'en changerai dans un moment ; & je troquerai lui-ci contre le premier homme que je rencontrei de ma taille.



LA MOUCHE *deguise en abbé.*

LA MOUCHE.

MOnsieur, cet homme d'Angoulême appr d'ici; il demande au coin de la ruë le log Monsieur Oronte.

CARTOUCHE.

Allons nous mettre en embuscade, & co ter entre nous la maniere dont nous le voler afin de tirer de lui les éclaircissemens nécess pour aller ensuite voler son beau-pere futur. vous apporté cette Robe de Commissaire?

GRIPAUT.

Oüi, & je m'en servirai quand il faudra.

SCENE V.

PATAUT *seul.*

MAugréblcu du Fiacre ! à peine ai-je été dedans qu'il a versé ; & il y a une heure que je marche de mon pied sans trouver le logis de Monsieur Oronte. Ah ! que Paris est grand ! A peine est-on au bout d'une ruë, qu'on en trouve une autre. Après tout, je suis bienheureux d'être arrivé jusqu'ici sans trouver de Voleurs. Mon pere m'avoit dit que Paris en étoit plein. Plusieurs gens pourtant m'ont regardé sous le nez ; mais loin de m'insulter, ils se sont mis à rire. D'ailleurs j'ai chanté tout le long du chemin, pour montrer que je ne craignois rien. Oh ! cela intimide bien ces sortes de gens.



SCENE VI.

PATAUT, GRIPAUT.

GRIPAUT.

LA bourse?

PATAUT.

Hé! Monsieur, je ne vous connois pas.

GRIPAUT.

Il s'agit bien de me connoitre. La bourse?

PATAUT.

Oh! d'abord que vous le prenez sur ce ton la voilà.

GRIPAUT.

Combien y a t'il dedans?

PATAUT.

Dix pistoles.

GRIPAUT.

Comment, dix pistoles? Un homme com vous n'a que dix pistoles dans sa bourse?

PATAUT.

Je vous demande pardon, Monsieur, si j' cru avoir l'honneur de vous rencontrer, j' aurois mis davantage.

GRIPAU

GRIPAUT.

Ah, tête ! Ah, ventre ! Ah, mort ! Comment, is exposez un honnête homme à se faire pendre ır dix pistoles ?

PATAUT.

Il ne tient qu'à vous de me les rendre ; c'est com s'il n'y avoit eu rien de fait.

GRIPAUT.

Vous ne sçavez donc pas que mon tems m'est r ; & que pendant que j'ai la complaisance de ımuser à vous voler dix mauvaises pistoles, je nque peut-être l'occasion d'en voler mille à un re.

PATAUT.

Oh ! de cette façon là vous avez raison de vous ıer.

GRIPAUT.

Qu'avez-vous là au doigt ?

PATAUT.

C'est un Diamant ; mais il n'est pas à moi.

GRIPAUT.

Il n'importe, donnez toujours.

PATAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez demandé que la ırse. Vous ferez cause que mon Pere me gron- a. C'est un présent qu'il envoye à sa Bru.

GRIPAUT.

Fi donc ! Ce Diamant là n'est pas assez beau

pour le presenter. N'avez-vous point d'autres nippes sur vous ?

PATAUT.

Non, Monsieur, je n'ai plus rien.

GRIPAUT.

Adieu. Croyez-moi, retirez-vous chez vous avant qu'il soit plus tard, de crainte des Voleurs.

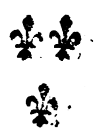
PATAUT.

Votre conseil est fort bon ; mais il falloit qu'un autre me l'eût donné il y a un quart d'heure.

SCENE VII.

PATAUT *seul.*

APrès-tout, je suis bien heureux dans mon malheur, qu'il ne se soit point apperçû de deux cens Loüis que mon Pere m'a cousus dans les plis de mon juste-au-corps.



SCENE VIII.

ATAUT, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Ui va là ?

PATAUT.

mi.

LA BRANCHE.

bourse ?

PATAUT.

h ma foi, vous venez trop tard. Je viens de la ner à un autre.

LA BRANCHE.

arbleu vous êtes bien pressé ; vous ne pouviez attendre que je fusse arrivé ? N'avez-vous plus sur vous ? Quelque Diamant ?

PATAUT

on, il me l'a pris aussi.

LA BRANCHE.

h, le fripon ! il faut que je sois bien malheureux re venu si tard.

PATAUT.

Et ouï-da cela est chagrinant.

LA BRANCHE.

orbleu, je crois qu'il y a de la malice dans votre

fait, & que vous vous êtes laiſſé voler exprès p
autre pour me faire enrager.

PATAUT.

Oh! non, je vous aſſure. Je ſuis même bie
ché de mon Diamant, car il étoit fort beau.

LA BRANCHE.

Je vous conſeille encore de vous plaindre: je
en ceci plus que vous.

PATAUT.

Comment donc?

LA BRANCHE.

Ce n'eſt pas vous que cet homme là a volé,
moi.

PATAUT.

Il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui n'a
ni ma *Bourſe*, ni mon Diamant.

LA BRANCHE.

Mais s'il ne vous les avoit pas pris, je vo
volerois à preſent.

PATAUT.

Je crois, ma foi, que vous avez raiſon. C
tous deux: Au voleur, Au voleur.



SCENE IX.

[AUT, LA BRANCHE, ARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

U sont-ils ces voleurs? tuë, tuë.

LA BRANCHE *à Pataut.*

ons, défendons-nous, secondez-moi bien.

PATAUT.

! ma foi, secondez-vous tout seul. Ce vo- à est plaisant, de vouloir que je me batte e ceux qui viennent me défendre contre lui.



SCENE

PATAUT, H
BEL-HUN

HARPI

MOnfieur, nous fommes
propos à votre fecours.

PATAU

Meffieurs, je vous fuis bie

HARPI

Ce fripon ne vous a-t-il ri

PATAU

Non, parce qu'un autre avoit

HARPIN

Un autre vous avoit déja

PATAU

Oüi, mon Diamant & m

HARPI

Ah! Monfieur la mienne
je vous prie de l'accepter.

PATAU

Monfieur, cela eft trop ho
fe.ai rien.

HARPIN.

Vous me refusez ? & pourquoi ?

PATAUT.

C'est qu'entre nous, j'ai deux cent Louis cousus dans les plis de mon juste-au-corps. Oh ! les Voleurs de Paris sont bien fins, mais les honnêtes gens d'Angoulême ne leur en cedent rien.

BEL-HUMEUR.

Deux cent Louis ?

PATAUT.

Et de plus, une Lettre de Change de deux mille écus payable à vûë, tirée sur Mr. Oronte, mon beau pere futur.

BEL-HUMEUR.

Mais je vous trouve bien indiscret de nous dire cela, à nous que vous ne connoissez pas. Si nous étions des fripons, par hazard, que sçait-on ?

PATAUT.

Oh ! je connois bien mes gens.

BEL-HUMEUR.

Il ne faut pas toujours juger des gens sur la mine : d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde cessent quelquefois de l'être, quand ils en trouvent l'occasion.

PATAUT.

C'est donc pour cela qu'on dit toujours, que l'occasion fait le larron : mais j'ai meilleure opinion de vous que cela.

HARPIN.

Et vous nous rendez justice. Mais, Mo croyez-moi, vous n'êtes pas encore chez vou tres Voleurs pourroient vous attaquer, & trouvant rien, vous tuër.

PATAUT.

J'en serois au désespoir.

HARPIN.

C'est pourquoi, acceptez ma bourse, je conjure.

PATAUT.

Je la prends, puisque vous le voulez. Messieurs, où vous trouver demain pour rendre.

HARPIN.

Nous nous reverrons plûtôt que vous ne nous vous donnons le bon soir.

PATAUT.

Messieurs, jusqu'au revoir.



SCE

SCENE XI.

PATAUT *seul.*

oleu! s'il y a des fripons dans Paris, il faut oüer aussi qu'il y a de bien honnêtes gens.

SCENE XII.

TAUT, CARTOUCHE *en souquenille.*

CARTOUCHE.

voleur! au voleur!

PATAUT.

ore des Voleurs? Je pense qu'il en pleut.

CARTOUCHE.

Monsieur, je viens d'être volé.

PATAUT.

ı est fort drôle. Et moi aussi.

CARTOUCHE.

ıment, & vous aussi? vous vous moquez de

moi. Vous avez ſur le corps l'habit qu'on vient de me prendre.

PATAUT.

Moi, j'ai votre habit ?

CARTOUCHE.

Sans doute. Oh, parbleu ! vous me le rendrez, & vous reprendrez le vôtre.

PATAUT.

Comment le mien ? c'eſt un habit de *toile* ! je n'en ai jamais porté de ſemblable en ma vie.

CARTOUCHE.

Oh, ventrebleu, nous changerons, ou je ferai beau bruit.



SCENE XIII.

PATAUT, CARTOUCHE *en souquenille*, GRIPAUT *en Commissaire*, LARAME'E, & LA PINCE, *en Arcers.*

GRIPAUT.

QUel bruit est cela ?

CARTOUCHE.

Ah! Monsieur le Commissaire, vous venez à propos. Ce fripon vient de me voler mon habit & ma bourse.

PATAUT.

Je vous assure, Monsieur le Commissaire, que je ne connois point cet homme-là ; & que bien loin de l'avoir volé, on vient de me voler moi-même.

GRIPAUT.

Vous vous mocquez de moi. Il y a plus d'apparence que cet homme là vient d'être volé que vous. Les voleurs ne vous auroient pas laissé cet habit-là sur le corps.

PATAU

Mais, Monſieur. . . .

GRIPAU

Taiſez-vous. Vous m'avez
& Monſieur me paroît un h
même, je croi, l'honneur c

CARTOU

Si vous me connoiſſez, M
Voiſin. Je m'appelle Jean Bo

GRIPAU

C'eſt ce qu'il me ſemble a
les choſes dans les régles de l
qu'eſt-ce qu'il y avoit dans
habit ?

CARTOU

Une bourſe verte, Monſie

PATAU

Cela n'eſt pas vrai, Monſie

GRIPA

Mais, mon ami, vous ſça
ſont punis comme les Voleur

PATAU

Nous allons bien voir ſa
qu'il y avoit dans la bourſe

CARTOU

Dix Louis.

GRIPAU

Ah ! cela gît en preuve. C

Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. & Dix. Cela est juste. Vous voilà convaincu, mon ami, Vous êtes un fripon.

PATAUT.

Le Diable m'emporte si j'y comprens rien. Mais Monsieur le Commissaire, écoutez-moi. Vous sçaurez que je suis un honnête homme d'Angoulême, nommé Jacques Pataut, fils de Christophe Pataut. . . .

GRIPAUT.

Tarare, Pati Pataut. . . . Qu'on mene cet homme là chez moi, que j'examine cette affaire à fond.

PATAUT.

Oh! c'est ce que je demande.

GRIPAUT.

Et vous, notre voisin, suivez-nous, pour reprendre vos habits, lui rendre les siens, & en même-tems faire votre plainte.

(*Les faux Archers emmenent Pataut.*)



SCENE XIV.

CARTOUCHE *en souquenille.*
GRIPAUT *en Commissaire.*

GRIPAUT.

NOtre affaire va bien, qu'en dites-vous?

CARTOUCHE.

Tu as fait ton rôle de Commissaire à merveille. Mais ce n'est pas tout. Il faut garder Monsieur Pataut toute cette nuit, & le bien régaler pour son argent. Demain instruits par les lettres que nous pourrons lui trouver sur lui, j'irai rendre visite au Beau-Pere, dont j'espere encore tirer une bonne aubaine.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre réprésente l'Appartement de Monsieur Oronte.

SCENE I.

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne sçais plus que penser, ma Fille. Monsieur Pataut m'écrit d'Angoulême que son fils arrive. 'envoye au Messager ; on m'assure qu'il est arrivé hier au soir à huit heures, & nous ne l'avons point ıcore vû. Que dites-vous de cela ?

ISABELLE.

Je dis que cet-homme-là n'a guére d'empressement de me voir, & qu'il n'obéit peut-être à son :re qu'à regret.

ORONTE.

Ah ! si j'en étois persuadé, je lui aurois bientôt rendu sa parole.

ISABELLE.

Quelle difference de son procedé à l'amour de Valere ! Quelle maniere polie pour moi ! Quels respects & quelle complaisance pour vous !

ORONTE.

Je vous ai déja dit, ma Fille, que j'étois au desespoir d'avoir manqué à Valere, & que sans le dédit de dix mille écus que j'ai avec Monsieur Pataut le Pere, il y auroit long-tems que Valere seroit mon Gendre ; mais il n'y a plus de remede.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, Valere s'est offert tant de fois à payer ce dédit.

ORONTE.

Et de quoi ? d'une partie de la dot que je lui donnerois. Son pere est fort riche, mais il n'en est pas moins avare ; & il auroit autant de peine à se défaire de son argent, qu'il a eu de facilité à l'amasser.

ISABELLE.

Enfin, il faudra donc que je sois la victime d'une faute dont vous vous repentez, & que j'épouse un homme que je n'ai jamais vû, & que vous ne connoissez pas vous-méme.

SCENE II.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, voilà un homme qui vous demande. Il dit qu'il s'appelle Monsieur Pataut.

ORONTE.

Ah! le voici donc à la fin. Faites entrer.

SCENE III.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *sous la figure de Pataut*, LE FRERE de Cartouche, JASMIN.

CARTOUCHE *à part.*

VOyons si sous cet habit je pourrai dégoûter Monsieur Oronte de l'alliance qu'il vouloit faire, & en même tems lui arracher quelques plumes. Toi, mon Frere, tâche de te cacher dans quelque

endroit de cette maison pou
porte cette nuit.

SCENE

ORONTE, I

CARTOUCHE

Pataut, JAS

CARTOU

SErviteur, Beau-pere. Vo
vû, & bien vous me voy

ORON

J'en suis ravi, Monsieur
patience de vous embrasser.

CARTOU

Où est donc votre fille ?

ORON

La voilà devant vous.

CARTOU

Qui ? celle-là. Il me ser
belle, que mon pere me l'a

ISABE

Le compliment est graci

CARTOUCHE.

Voilà ce que c'eſt que d'acheter comme cela chat en poche.

ORONTE.

On m'avoit bien dit que mon Gendre étoit un ſot, & je ne ſuis pas déja trop ſatisfait de cet abord.

CARTOUCHE.

Nous autres Angoumoiſins, nous ſommes francs; & je vous dirai ſincerement, Beau-pere, que la Dame chez qui j'ai ſoupé hier, & avec qui j'ai paſſé la nuit à joüer, eſt cent picques au-deſſus de votre Fille.

ORONTE.

Comment? vous êtes arrivé d'hier, & vous êtes allé deſcendre autre part que chez moi?

CARTOUCHE.

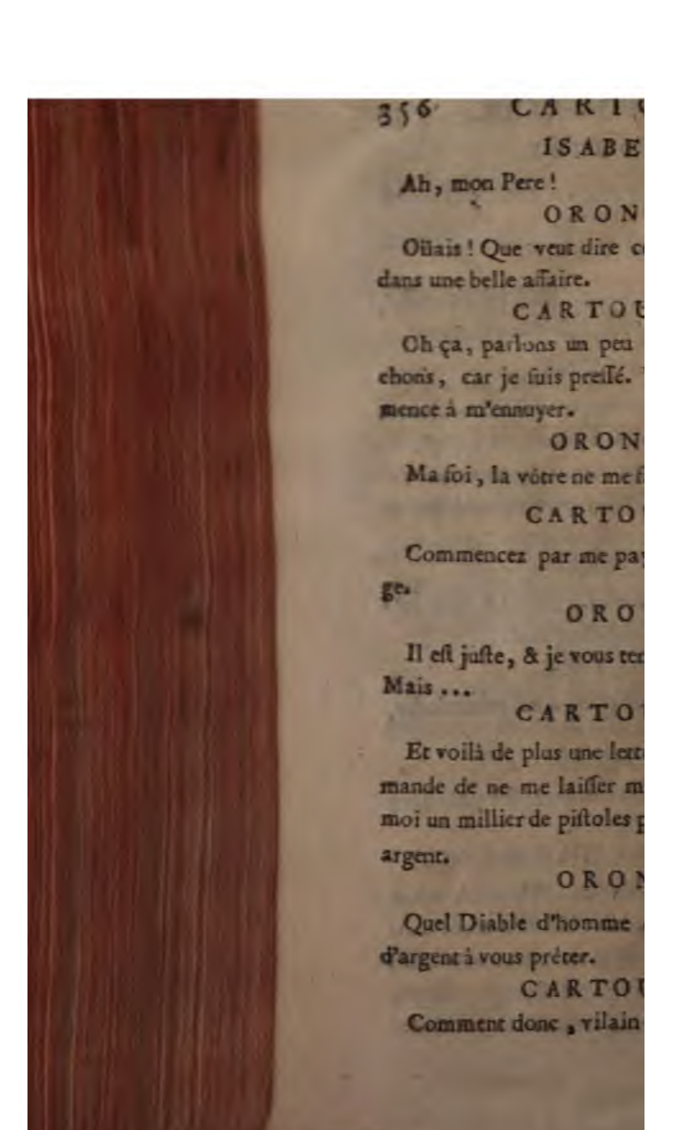
Pourquoi non? je n'aime point à me contraindre, moi.

ORONTE.

Hé! quelle eſt cette Dame chez qui vous avez paſſé la nuit?

CARTOUCHE.

Ma foi, je ne la connois pas. Elle m'eſt venuë recevoir au ſortir du Caroſſe: elle m'a mené dans ſon logis, où j'ai bien payé mon écot, à la vérité; car ſon Couſin & elle m'ont gagné deux cens Loüis, une bague, & de deux mille écus ſur ma parole.



ISABE

Ah, mon Pere !

ORON

Oüais ! Que veut dire c
dans une belle affaire.

CARTOU

Oh ça, parlons un peu
chonis, car je suis pressé.
mence à m'ennuyer.

ORON

Ma foi, la vôtre ne me f

CARTO

Commencez par me pa
ge.

ORO

Il est juste, & je vous te
Mais ...

CARTO

Et voilà de plus une lett
mande de ne me laisser m
moi un millier de pistoles
argent.

ORO

Quel Diable d'homme
d'argent à vous prêter.

CARTOU

Comment donc, vilain

ORONTE.

Mon Gendre ? Vous ne le ferez jamais ; je ne veux point de joüeur dans ma famille.

CARTOUCHE.

Mais vous sçavez que nous avons un certain dédit.....

ORONTE.

Je m'en mocque ; & s'il faut plaider, nous plaiderons.

CARTOUCHE.

Oh ! point de procés. Je crains trop de passer par les mains de la Justice. Finissons à l'amiable, Monsieur Oronte ; votre fille n'est point de mon goût, je ne suis point du vôtre, ni du sien. Commencez par me payer la Lettre de change.

ORONTE.

Je vous ai déja dit que cela étoit juste ; & voilà deux mille écus en or bien comptez.

CARTOUCHE.

Ce n'est pas tout, il faut à présent me rendre les présens que j'ai fait à votre fille.

ISABELLE.

Ah ! de très grand cœur. Tenez, Monsieur, voilà votre colier & vos boucles.

CARTOUCHE.

Et pour vous montrer que je ne suis pas un chicannier, voilà votre dédit que je vous rends. Donnez-moi le mien, & une centaine de pistoles seu-

lement, pour me dédommager des frais de m voyage.

ORONTE *à Isabelle.*

Ah! volontiers. Je n'aurois jamais cru cet hor me-là si raisonnable. Tenez, Monsieur, les voil Je vous avouë que je ne croyois pas en être quitte si bon marché.

CARTOUCHE.

Hé! vous y perdez encore plus que vous ne pense

ORONTE.

Ma foi, je gagne trop de n'avoir pas pour Ge dre un homme comme vous.

CARTOUCHE.

Adieu, jusqu'au revoir. N'avez-vous rien à man der à mon Pere!

ORONTE.

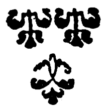
Je lui écrirai moi-même, & de la bonne encre.

CARTOUCHE.

Si vous lui écrivez des nouvelles, mandez-lu que Cartouche n'est pas encore pris.

ORONTE.

Je lui écrirai ce qu'il me plaira



SCENE V.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

ORONTE.

) Arbleu, j'allois faire là un beau coup. Il faut faire avertir au plûtôt Valere.

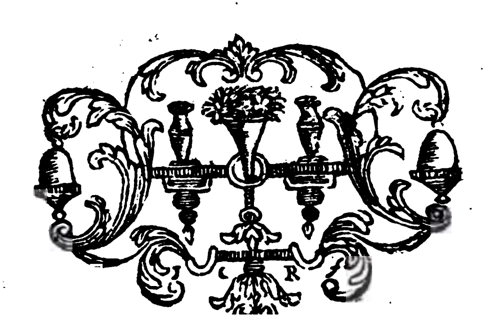
ISABELLE.

Ah! mon Pere, je me charge avec plaisir de ce in. Jasmin, cours promptement chez Valere, & s-lui que mon Pere l'attend avec impatience. Tu vertiras en même tems le Notaire.



ORONTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement. *Il f* avoüer que nos Enfans sçavent souvent mie ce qu'il leur faut que nous-mêmes. L'amour t'a fa choisir Valere, & l'interest m'avoit fait accep un homme qui nous auroit tous ruinez dans suite. Mais que nous veut cette figure héter clite?



SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT *en souquenille.*

PATAUT.

A La fin, je me suis sauvé de leurs pattes, & me voici. Serviteur, Monsieur Oronte; bon jour Mademoiselle Isabelle.

ORONTE.

Que Diable cherche cet homme-là ici? il a une mauvaise phisionomie.

PATAUT.

Vous ne me connoissez pas, je le vois bien.

ORONTE.

Hé? non vraiment. Qui êtes-vous, mon ami?

PATAUT.

Je suis le fils de mon pere; & vous le connoissez bien.

ORONTE.

Moi, je connois votre pere? Voici assurément quelque fripon.

PATAUT.

...n ai l'habit toujours.

ISABELLE.

Ah ! mon Pere, ne ſeroit-ce point ce Carto- che qui fait tant de bruit ?

ORONTE.

Ah! ma Fille, il faut que ce ſoit lui-même. O m'a conté ce matin qu'il s'étoit ſauvé d'une maiſo en ſouquenille.

PATAUT.

Cela eſt vrai, je me ſuis ſauvé dans l'équipag où vous me voyez.

ORONTE.

Ah! ma Fille, nous ſommes perdus.

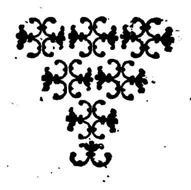
PATAUT.

Mais avant que de vous conter tout cela, il fau du moins que je vous embraſſe.

ISABELLE.

Ah! je ſuis morte.

(Elle s'enfuit.)



SCENE VIII.

ORONTE, PATAUT.

ORONTE.

AH ! Monsieur, sauvez-moi la vie.

PATAUT.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que mon habit vous fait peur ? C'est un habit de Voleur, à la verité ; mais je n'en puis avoir un autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir, car ma foi je n'ai pas le sou.

ORONTE.

De l'argent ? Ah ! c'est lui assurément.

PATAUT.

Hé ! oüi vraiment, c'est moi-même. Qui vous dit le contraire ? Mais laissez-moi vous conter mon avanture.

ORONTE *en tremblant.*

Je la sçai, Monsieur, il n'est pas necessaire de vous donner la peine....

PATAUT.

Oh ! parbleu, écoutez-moi donc.

ORONTE *à part.*

Je voudrois déja qu'il fût bien loin, ou qu'il nous vint du secours.

PATAUT.

Je fus hier attaqué par des marauts.

ORONTE.

Dans la ruë des Petits-Augustins, n'est-ce pas? Nous sçavons cela.

PATAUT.

Celle-là, ou une autre; il n'importe.

ORONTE.

Vous en blessâtes deux, & vous vous sauvâtes en chemise par une cheminée dans une maison où l'on vous donna cet habit. Nous sçavons de plus que vous vous êtes sauvé de prison....

PATAUT.

Plaît-il?

ORONTE.

Quoi?

PATAUT.

Rêvez-vous? Quel galimathias me faites-vous là? il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites-là.

ORONTE.

Hé! Monsieur, nous pouvons ne pas bien sçavoir la chose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que vous passez pour un brave homme, & qu'on sçait bien qu'il faut que chacun vive de son métier.

PATAUT.

Larrons ou autres, n'eſt-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-tems à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que je voudrois avoir ce Diamant.

ORONTE.

Mon Diamant, Monſieur? Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

Que voulez-vous que je faſſe de votre Diamant quand j'épouſe votre Fille?

ORONTE.

Comment, vous épouſez ma Fille?

PATAUT.

Oüi, eſt-ce que je ne viens pas ici pour cela?

ORONTE.

En voilà bien d'un autre. Je crois que cet homme-là ſe mocque de moi ou extravague, de me venir demander ma Fille en mariage. Parbleu cela me feroit bien de l'honneur dans le monde de devenir le Beau-pere de Mr. Cartouche: en tout cas, ma Fille ſeroit bien-tôt veuve.

PATAUT.

Que marmottez-vous là tout bas? Il ſemble que vous ſoyez fâché que je veuille être votre Gendre.

ORONTE.

Hé! Monſieur, il ne s'agit point de cela maintenant.

PATAUT.

Et dequoi donc ? Parbleu ! je ne crois pas vous faire deshonneur de rechercher votre Fille en mariage.

ORONTE.

Ah ! c'est beaucoup d'honneur pour elle ; mais enfin, vous me permettrez de vous dire que la profession que vous exercez ne s'accorde guere avec la nôtre.

PATAUT.

Comment donc ? Est-ce que nous ne sommes pas tout deux du même métier ?

ORONTE.

Moi je suis de votre métier ?

PATAUT.

Sans doute. N'êtes-vous pas Négociant comme moi.

ORONTE.

Ne parlons point de votre négoce ; qui dit Négociant, dit fripon. Voilà apparemment ce que vous voulez me faire entendre ; mais cependant il s'en trouve beaucoup parmi nous qui se feroient un scrupule . . . .

SCENE IX.

ORONTE, PATAUT, *en souquenille*, UN EXEMPT, Plusieurs Archers.

L'EXEMPT *le Pistolet à la main, à Pataut.*

Si tu remuë, je te brûle la cervelle.

ORONTE.

Misericorde !

L'EXEMPT.

Ah, ah, Monsieur Cartouche, à la fin nous vous tenons.

ORONTE.

Je sçavois bien que je ne me trompois pas, & que c'étoit lui-même. Que diriez-vous, Messieurs, de ce pendart qui venoit ici me demander effrontément ma Fille en mariage.

L'EXEMPT.

Vrayment, il a fait bien d'autres tours. Parbleu ! voilà un maraut qui nous a coûté bien de la peine à prendre. *Victoria* !

PATAUT.

Messieurs, vous vous méprenez assurément.

L'EXEMPT.

Oh ! que nenni. Les mouches qui t'ont suivi ne te connoissent que trop, & voilà la même souquenille que tu avois hier quand tu t'es sauvé. N'est-ce pas toi qui as tué ces quatre hommes ces jours passez ?

PATAUT.

Cela est faux. Faites-les venir devant moi, ils n'oseroient me le soûtenir.

SCENE X.

ORONTE, PATAUT *en souquenille.* ISABELLE, L'EXEMPT, Plusieurs Archers.

ISABELLE.

AH ! mon Pere, voici bien autre chose. Je viens de trouver un petit drôle qui étoit caché dans ma chambre, & à mes cris un de ces Messieurs est accouru qui l'a reconnu pour être frere de Cartouche. Le voilà qui nous l'amene ici.

L'EXEMPT.

Il faut les confronter ensemble.

SCENE

SCENE XI.

ORONTE, PATAUT *en Jouquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer.* Le Frere de Cartouche, Plusieurs Archers, JASMIN.

L'EXEMPT *à Rodomont.*

ETes-vous bien sûr que ce soit-là le Frere de Cartouche?

RODOMONT.

Oüi, Monsieur, nous l'avons déja pris plusieurs fois.

L'EXEMPT.

Et connoissez-vous Cartouche?

RODOMONT.

Non, personne de nous autres ne l'a jamais vû.

L'EXEMPT *au Frere de Cartouche.*

Parle, n'est-ce pas là ton Frere? Si tu nous dis la verité, on te laissera aller.

PATAUT.

Qu'il parle, je m'en rapporte à lui.

LE PETIT FRERE *feignant que Pataut est son Frere.*

Ah ! mon cher Frere, que je suis fâché de vous voir en cet état.

PATAUT.

En voici bien d'un autre.

LE PETIT FRERE.

Et comment avez-vous fait pour vous laisser prendre, vous qui passiez pour la terreur de la Pousse ?

PATAUT.

Voilà un petit pendart bien effronté !

LE PETIT FRERE.

Hélas ! que notre Sœur qui est à la Salpétriere, & notre Frere qui est au Châtelet, vont être fâchés, de l'affront que vous allez faire à notre famille !

PATAUT.

Je vous assure, Messieurs....

L'EXEMPT.

Allons, marche, marche.

LE PETIT FRERE *à Oronte lui prenant son Diamant.*

Hé ! Monsieur, ayez pitié de moi ; je vous promets que je n'y retournerai plus.

ORONTE.

Va, malheureux, sauve-toi, si tu peux.

SCENE XII.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*, Plusieurs Archers, VALERE, JASMIN.

VALERE.

ARrêtez, Messieurs, que faites-vous ?

L'EXEMPT.

Nous emmenons Cartouche.

VALERE.

Hé! Messieurs, vous vous méprenez. Cartouche vient d'être arrêté dans un Cabaret à la Courtille ; & cet homme-cy est Monsieur Pataut, le fils d'un Negociant d'Angoulême.

L'EXEMPT.

Quoi ! ce n'est pas là Cartouche ?

VALERE.

Vous voyez bien qu'il n'a point de balaffre.

L'EXEMPT.

Ah ! cela est vrai, nous l'avions oublié. Mais cependant voilà son Frere qui soutient . . . . .

Ah, ah ! qu'eſt-il donc devenu ?

ORONTE.

Il m'a fait tant de pitié en me ſerrant les mains de toute ſa force, que je n'ai pû .... Mais me voilà bien payé de ma charité. Le petit Maraut m'a eſcamoté mon Diamant. Maugrébleu du ſot que je ſuis !

PATAUT.

Ma foi, j'en ſuis bien aiſe, vous meritez bien cela.

L'EXEMPT.

Allons, Camarades, puiſque Cartouche eſt pris, hâtons-nous d'aller au-devant de ceux qui l'emmenent, pour avoir part à l'honneur de ſa priſe.



SCENE XIII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires; & ce que vous m'aprenez....

VALERE.

Je vous dis la verité, Monsieur. C'est Cartouche qui a volé Monsieur cette nuit.

PATAUT.

Cela est vrai.

VALERE.

Et il s'est servi de ses habits & de ses papiers, pour vous attraper de l'argent & des bijoux.

ORONTE.

Et d'où sçavez-vous cela ?

VALERE.

Un Clerc de mon Pere qui s'étoit mis de sa clique, m'a tout avoüé; & c'est lui, qui par mon conseil, pour obtenir sa grace, vient de le faire prendre.

ORONTE.

Ah ! la belle prise ! Mais cependant il m'en coste plus de douze mille livres.

VALERE.

Ne vous allarmez point. Tout ce qui vous a été pris, aussi bien qu'à Monsieur, vous sera rendu. On me l'a promis.

ORONTE *à Pataut.*

Ah ! Monsieur, n'ayant point le bonheur de vous connoitre, je vous demande pardon si je vous ai traité. ...

PATAUT.

Je n'ai que faire de vos excuses. Faites-moi rendre au plûtôt ce qui m'a été volé, & je m'en retourne à Angoulême, je n'ai que faire de vous, ni de votre fille.

ORONTE.

Ah ! vous êtes le maître de faire ce que bon vous semblera.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, JASMIN,

ORONTE.

J'Ai retiré mon dédit, & j'apprens que Cartouche est pris, je suis trop content. Allons, allons, ne songeons qu'à nous réjoüir, & que le Divertissement preparé pour les Nôces de Monsieur Pataut, serve de prélude à celles de Valere.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

PLUSIEURS MUSICIENS & Danſeurs, & gens de la Nôce.

UN MUSICIEN.



N jour l'Hymen en embuſcade,
Près de ſes terres rencontra
Les Amours, qui battoient l'eſtrade;
Il fut d'abord, au qui va là ?
Ami ! répondit la brigade,
Raſſurez-vous, ne craignez rien ;
Nous n'avons pas, cher Camarade,
Deſſein d'enlever votre bien ;
Nous ne voulons que la paſſade.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

A dérober des fleurettes,
Ne passez pas vos beaux ans;
Jeunes Coquettes,
Employez mieux votre Printems.
Pour l'avenir, foible ressource
De n'enlever que des desirs,
De ne voler que des soûpirs;
Il faut aller droit à la bourse.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

PREMIER MUSICIEN.

L'Amour est un Voleur,
Qui cherche à vous surprendre:
Beautez, pour vous défendre,
Armez-vous de rigueur.
En vain il vous proteste
Qu'il n'en veut point à votre honneur;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Si vous laissez voler le cœur,
Adieu le reste.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

En vain vous vous flattez,
Gens à bonnes fortunes,
Des Blondes & des Brunes,
D'être seuls écoutez.
En vain un air modeste
Vous empêche d'être jaloux;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Qui peut être foible pour vous,
L'est pour le reste.

TROISIE'ME MUSICIEN.

Le Plumet brusquement.
Frape au cœur d'une Belle;
L'Abbé dans la ruëlle,
L'attaque doucement;
En vain elle conteste,
Et de l'amour brave les traits;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Un Financier survient après,
Qui fait le reste.

Fin du divertissement.

Bt. fr. Ficl Fund.
Dec. 1926.



